



SECRETARIAT GENERAL

DIRECTION GENERALE DES RESSOURCES HUMAINES

SOUS DIRECTION DU RECRUTEMENT

Concours du second degré – Rapports de jury

Session 2013

AGRÉGATION DE PHILOSOPHIE

Concours externe

Rapport présenté par M. Renaud Barbaras

Professeur à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

Président du jury

Les rapports des jurys de concours sont établis sous la responsabilité des présidents de jury

SOMMAIRE

COMPOSITION DU JURY	5
LA SESSION 2013	7
ÉPREUVES ECRITES.....	9
<i>Première épreuve : Composition de philosophie</i>	11
<i>Deuxième épreuve : Composition de philosophie</i>	17
<i>Troisième épreuve : Épreuve d'histoire de la philosophie</i>	23
ÉPREUVES ORALES.....	37
<i>Première leçon</i>	39
Liste des sujets de la leçon 1	44
<i>Seconde leçon et entretien avec le jury</i>	49
Première partie de l'épreuve : la leçon.....	50
Seconde partie de l'« épreuve en deux parties » : la question professionnelle.....	57
Liste des sujets de la leçon 2	58
<i>Explication de texte français</i>	63
Liste des textes proposés.	67
<i>Traduction et explication d'un texte en langue étrangère</i>	77
Texte grec	78
Texte latin.....	79
Texte allemand.....	83
Texte anglais.....	86
Remarques générales	87
Remarques sur la langue anglaise	89
Remarques sur la connaissance du texte de Berkeley	89
Conclusion	90
Texte italien.....	95
BILAN DE L'ADMISSION.....	99
ANNEXE : PROGRAMME DE LA SESSION 2014	101

COMPOSITION DU JURY

M. Renaud BARBARAS, Professeur à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, Président.
M. Paul MATHIAS, Inspecteur Général de l'Éducation Nationale, Vice-Président.
M. Antoine LEANDRI, Inspecteur d'académie, Inspecteur Pédagogique Régional, Académie de Créteil, Secrétaire Général.

M. Philippe AUDEGEAN*, Maître de conférences à l'université Sorbonne Nouvelle Paris 3.
M. Etienne BIMBENET*, Maître de conférences à l'université Jean Moulin Lyon 3.
Mme Laure BORDONABA, Professeur agrégée au Lycée Jean Jaurès, Reims.
M. Jean-Baptiste BRENET*, Professeur à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.
Mme Evelyne BUISSIERE-FORMICA, Professeur de chaire supérieure au lycée Champollion, Grenoble.
M. Philippe BÜTTGEN*, Professeur à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.
M. Olivier CAMPA, Professeur agrégé au lycée Claude Monet, Paris.
M. Emmanuel CATTIN*, Professeur à l'université Blaise Pascal de Clermont-Ferrand.
M. Martin CHODRON DE COURCEL*, Professeur de chaire supérieure au Lycée Henri IV, Paris.
M. Laurent CLAUZADE, Maître de conférences à l'Université de Caen.
M. François CLEMENTZ*, Professeur à l'Université de Provence.
M. Pascal DUMONT*, Professeur de chaire supérieure au lycée Carnot, Dijon.
M. Jean-Pierre FUSSLER*, Professeur de chaire supérieure au Lycée Lakanal, Sceaux.
Mme Barbara GERNEZ, Professeur agrégé au Lycée Guez-de-Balzac, Angoulême.
Mme Michaela GILLESPIE, Professeur de chaire supérieure au lycée Lakanal, Sceaux.
Mme Marie-Christine GILLET, Professeur agrégé au Lycée La Bruyère, Versailles.
M. Jérôme LAURENT*, Professeur à l'université de Caen.
M. Pierre LAURET*, Professeur de chaire supérieure au lycée Louis le Grand, Paris.
M. Michel LE DU*, Maître de conférences à l'université de Strasbourg.
Mme Alexandra MAKOWIAK, Professeur agrégé au Lycée Joffre, Montpellier.
Mme Anne MONTAVONT*, Professeur de chaire supérieure au lycée Condorcet, Paris.
Mme Charlotte MOREL, Professeur agrégé au Lycée Sidoine Apollinaire, Clermont-Ferrand.
Mme Kim Sang ONG-VAN-CUNG*, Professeur à l'université Bordeaux III Michel de Montaigne.
M. Thomas PIEL, Professeur agrégé au lycée Henri IV, Paris.
M. Pierre RODRIGO*, Professeur à l'université de Dijon.
Mme Alexandra ROUX, Maître de conférences à l'Université de Poitiers.
Mme Anne THÉVENET, Professeur agrégé au Lycée Gay-Lussac, Limoges.
M. Pierre ZAOUÏ, Maître de conférences à l'Université Paris-Diderot.

(*) Membres du jury ayant participé aux commissions des épreuves orales.

La session 2013

La session 2013 de l'agrégation de philosophie a été marquée par une augmentation d'un tiers du nombre de postes au concours, soit 60 au lieu de 45. Le nombre de candidats inscrits a également augmenté sensiblement : 1179, pour 1063 en 2012, 1076 en 2011, 1039 en 2010 et 1063 en 2009. Le nombre de candidats ayant composé dans toutes les épreuves a lui aussi augmenté par rapport à l'année précédente, non seulement en valeur absolue mais en proportion : 521 au lieu de 429, soit 44,19% des inscrits au lieu de 40,36% en 2012. Ce chiffre vient marquer une inversion de la tendance à la baisse qui était sensible depuis plusieurs années puisque les non-éliminés étaient au nombre de 497 en 2010, 559 en 2009 et 613 en 2008.

L'augmentation du nombre de candidats n'a pas été accompagnée d'une amélioration des notes, qui demeurent décevantes dans l'ensemble. La barre d'admissibilité a été en effet fixée à 8,33/20, contre 9 en 2012, pour 138 admissibles, nombre qui excédait de trois unités le maximum autorisé ($60 \times 2,25 : 135$) en raison du nombre élevé d'ex-aequo à la barre. Ont donc été déclarés admissibles 26,49% des non-éliminés (contre 23,31 en 2012).

La moyenne générale des notes pour l'ensemble de l'écrit s'établit à 6,38/20 (contre 6,87 en 2012, 6,07 en 2011, 6,16 en 2010 et 6,29 en 2009), retrouvant ainsi le niveau d'avant 2012. La moyenne générale des admissibles diminue également de manière sensible : 9,65/20 (contre 10,43 en 2012, 9,11 en 2011 et 9,56 en 2010). La moyenne de la première épreuve diminue de plus d'un point par rapport à celle de l'année précédente, soit 5,70 contre 6,81, retrouvant là encore le niveau des années antérieures (5,86 en 2011 et 5,85 en 2010). La moyenne des admissibles chute dans les mêmes proportions : 8,67 contre 10,01 en 2012 (8,71 en 2011 et 9,31 en 2010). Dans la seconde épreuve, la moyenne générale s'établit à 6,42 (contre 6,82 en 2012, 6,50 en 2011 et 6,21 en 2010) et celle des admissibles à 9,88 (contre 10,86 en 2012, 10,67 en 2011 et 9,84 en 2010). En revanche, la moyenne de la troisième épreuve est légèrement supérieure à celle de l'année précédente, soit 6,85 contre 6,65 (5,61 en 2011, 6 en 2010 et 6,46 en 2009)). La moyenne des admissibles dans cette épreuve s'établit quant à elle à 10,41 (contre 10,42 en 2012, 8,97 en 2011 et 9,55 en 2010).

Il semblerait, au vu de ces résultats, que les candidats ne soient pas suffisamment préparés aux épreuves de dissertation et, plus particulièrement, à la première. Celle-ci requiert la construction d'un parcours argumenté et philosophiquement nourri au service d'une problématique forte, enracinée dans une évaluation juste du sens et de la portée du sujet. Formulons le vœu que ces exigences soient prises en compte lors de la session 2014.

Épreuves écrites

Première épreuve

Composition de philosophie

Durée : 7h ; coefficient 2

Rapport rédigé par M. Emmanuel CATTIN
à partir des observations fournies par les membres de la commission.

Sujet :

La finitude

Candidats présents : 546

Copies blanches : 12

Moyenne des notes : 5,70

Répartition des notes :

de 1 à 3 : 126

de 4 à 6 : 233

de 7 à 9 : 130

de 10 à 12 : 49

13 : 4

15 : 1

16 : 3

La dissertation sans programme de l'agrégation place les candidats devant tout le travail accompli par chacun depuis son commencement en philosophie. Dans la nudité de la question ou le tranchant du concept qui, selon une expression un peu inquiétante mais au fond assez belle, « tombent » chaque année, chacun trouvera ainsi l'occasion de déployer une nouvelle fois, dans la concentration et la construction d'un unique problème, tout ce qu'il a lu, tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a pensé : toute l'étude au cours de laquelle il est devenu philosophiquement lui-même. L'épreuve est sans doute, dans cette mesure, aussi intimidante que révélatrice. Mais elle donne surtout la possibilité, dans les limites du genre, d'une libre réflexion pour la personnalité philosophique qui voudra s'y engager vraiment.

« La finitude », une nouvelle fois, laissait ou plutôt renvoyait nécessairement chacun à la liberté de son travail et de sa pensée. Pourtant, il faut le relever pour commencer, à la différence des lieux les plus classiques, celui que « la finitude » indiquait appartenait assez clairement à la pensée moderne, où son concept trouve ses sources, d'ailleurs multiples. Le suffixe à lui seul portait par conséquent ici une orientation absolument décisive, qui interdisait de faire comme si toute la question pouvait se laisser reconduire à l'opposition du

fini et de l'infini, sans poser à aucun moment la question du mode de présence du fini à lui-même, autrement dit de la conscience, et sans doute aussi de l'existence. Il n'y a pas là, cependant, le moindre choix doctrinal de la part du jury : la même liberté qui préside chaque année à la conduite de cette épreuve était à nouveau laissée aux candidats, à la condition qu'il soit rendu justice, d'une façon ou d'une autre, à ce que le concept, qui ainsi n'était pas nécessairement lié dans l'esprit du jury aux dites « philosophies de l'existence », contient ou indique en lui. Or il est évident que le concept de finitude ne s'appliquera pas *proprement* à la chose fermée à son propre mode d'être, et qu'il abrite en lui-même l'ouverture de la conscience, celle du moins d'une présence à soi et au monde. Cela ne veut pas dire qu'il ne saurait en aucune façon recevoir un traitement cosmologique, par exemple, ou que l'ontologie de la chose n'y fût pas à sa place : mais cela implique bien qu'il ne pourra s'y laisser entièrement reconduire. S'il était assurément nécessaire de regarder de près le sens du « fini », la « finitude » n'était pourtant pas identique avec le participe substantivé de son verbe, qui ne pouvait se substituer à elle. En ce sens, elle n'est peut-être pas rigoureusement symétrique d'une « infinitude » plus ancienne qu'elle dans la langue. Car c'est de la langue qu'il s'agit ici d'abord, comme, d'ailleurs, il faut le remarquer à nouveau, à *chaque fois* : l'attention au sens propre des mots est dès l'abord et constamment requise. Ce premier trait devait par conséquent être dégagé assez vite pour orienter la réflexion. Cela ne veut pas dire, encore une fois, que les considérations sur le πέρας et l'ἄπειρον étaient sans portée : mais que celle du moins qu'il était possible de leur reconnaître ne pouvait encore atteindre le cœur de la question. S'il s'agit de la langue, il s'agit aussi de la nécessaire réceptivité toujours initialement et absolument requise lors de l'abord d'une question. Le premier geste sera toujours d'accueillir ce qui vient à l'esprit, et il ne fait pas de doute que cet accueil lui-même est déjà dans son sens l'activité de penser commençant son effectuation. L'Introduction, même, comme elle doit l'être, très concertée et réfléchie, portera encore les traces de cet accueil, puisqu'elle aussi doit en un autre sens accueillir, conduire une autre pensée à l'intérieur d'une question qu'elle aura commencé par construire.

Car, une fois reconnus les premiers abords, « la finitude » exigeait les distinctions et leur unification qui seules pouvaient donner consistance à la formation nécessairement lente d'une question philosophique (les Introductions trop rapides ne servent à rien). C'est alors que la plus grande finesse est requise, avec la sobriété qui, s'agissant surtout d'une telle question, veillera à tenir au loin toute dimension pathétique, mais regardera en face ce dont il est réellement question. La différence est toujours très grande en effet entre les travaux qui posent *vraiment* ou *réellement* la question et ceux qui ne l'affrontent jamais, mais de diverses façons, parfois érudites, parfois virtuoses, l'évitent ou la suppriment. À partir du moment au contraire où la question est prise en vue dans un regard unique, et tenue dans le déploiement différencié des difficultés qu'elle implique, quels que soient les impasses, les détours, les hésitations et retours en arrière, toutes choses qui sont la marque de la réflexion philosophique, celui qui lit voit lui aussi s'ouvrir son regard en direction de ce dont il est question. Dans cette position initiale des difficultés, tout est décidé ou presque de ce qui viendra. Elle doit par conséquent joindre à la clarté du regard la précision analytique et la

décision pour les bonnes distinctions, celles qui conduiront le plus loin. Ces choix, lorsqu'ils sont raisonnés, seront toujours suivis avec reconnaissance par le lecteur, qu'il s'agit précisément de conduire à chaque fois jusqu'à l'expérience de leur justification, dont l'unique chemin est toujours l'effectuation elle-même.

L'une des difficultés les plus insistantes concernant cette épreuve est celle du rapport entre la libre réflexion qui est à son principe et l'intervention des autorités philosophiques de la tradition. Le jury n'entend s'abriter derrière aucune sorte d'idéalisation abstraite : il est évident que la connaissance précise des textes, et d'abord des classiques, et tout ce qui l'attestera, autrement dit le détail et la rigueur des analyses historiques proposées, donneront au travail une force qu'il lui sera très difficile d'atteindre sans aucun appui solide dans la tradition. Autrement dit, personne ne se retrouvera ou ne devrait se retrouver seul devant la question. À partir de là, le plus décisif sera dans la façon dont la pensée personnelle conduira l'étude et en restera jusqu'à la fin le principe et le maître, ne laissant aucun texte tenir lieu d'argument, aucun auteur devenir lui-même le centre en lieu et place de la chose même. Il y faudra beaucoup de rigueur et de discipline, car la plus grande précision est d'autre part requise dans la mobilisation des textes. La plupart du temps, abandonnés au flou, les grands ancêtres traversent en fantômes inconsistants les travaux, entrant sans prévenir, disant leur réplique et sortant par quelque porte dérobée. À la fin, on n'est plus très sûr de les avoir vus. Contre de tels défilés de spectres, il faudra toujours préférer le petit nombre de ces apparitions, traitées avec justice, aux cohortes innombrables, et toujours rendre claires, surtout, les raisons de leur intervention. À nouveau, le jury n'attend rien ni personne. Concernant la finitude, pour le dire sans ambages, ni Pascal, ni Kant, ni Heidegger, ni Sartre, ni Levinas n'étaient en ce sens « attendus ». Mais dès qu'ils apparaissent, il s'agit qu'ils soient traités avec justice, ce qui veut dire d'abord avec exactitude. À ce sujet, l'effondrement des classiques doit à nouveau être remarqué, non pour être déploré (les plaintes du jury ne font jamais pleurer personne), mais pour que la situation soit rapidement inversée. L'ignorance concernant la *Critique de la raison pure* en fut sans doute, pour « la finitude », l'exemple le plus frappant. Sans même considérer l'interprétation heideggerienne de 1929, à laquelle il ne fut cependant guère rendu justice, les concepts de limite, de frontière, de borne, et les problèmes de la négation qu'ils engageaient, furent tout particulièrement exposés aux contresens. L'*Esthétique transcendantale*, de façon troublante, reste un texte inconnu. Les rapides survols du programme critique en offusquent presque entièrement les subtilités, et, reconduisant tout à l'arbitraire de la *Weltanschauung*, ils sont évidemment absolument inutiles. Pour toutes ces raisons, le jury n'hésitera pas devant la recommandation la plus simple et la plus impérative, à condition qu'elle ne soit pas entendue comme suffisante : il faut lire Kant ! *Rien ne tiendra jamais lieu du contact personnel avec l'original — ou sa traduction, mais de toute façon : avec l'auteur lui-même* : l'expérience qui s'accomplit alors, aucun commentaire ne pourra jamais en atteindre l'intensité, la rigueur et la profondeur. Encore moins les condensations encyclopédiques de thèses détachées de leur genèse, de leur justification, et par là de leur nécessité.

Quant à la construction des questions, elle était ici, comme il est assez clair en cette sorte de sujets présentant une unique notion, laissée à la liberté — en aucun cas à l'arbitraire : lors de leur déploiement, les questions devront de toute façon contribuer à l'analyse ou à la description du concept, selon des styles philosophiques qui peuvent être très différents, et seront de toute façon très bien accueillis par le jury, qu'ils privilégient une orientation spéculative, phénoménologique ou analytique, pourvu qu'ils présentent avec eux leur justification, dont il est à nouveau plusieurs modes. L'opposition de la finitude à un infini restant lui-même malheureusement assez indéterminé fut sans doute le lieu le plus communément traversé, presque toujours au fil conducteur de la question — qui ne pouvait pourtant aller de soi en tant que question, et devait par conséquent elle-même être justifiée — d'un dépassement de la finitude. Question qui trouvait des réponses parfois plus dogmatiques que problématiques, dans un sens ou dans l'autre, et qui avaient elles-mêmes leur provenance dans une suppression de la difficulté plus qu'en son approfondissement. Aucune sorte de croyance ne pouvait évidemment ici prétendre à la résoudre, quoique toutes fussent dignes d'examen. Il faudra noter ici le flou dans lequel demeurent les frontières de la métaphysique et de la religion, et l'indétermination ou même l'indistinction qui entoure en beaucoup d'esprits le concept de Dieu ou du divin. La métaphysique se trouvant d'autre part inscrite au programme, les considérations sur l'infinité divine comme sur les mondes infinis pouvaient paraître anormalement fragiles. La dimension métaphysique et d'abord ontologique de la question sera d'ailleurs restée assez imprécise et flottante, même si quelques travaux ont manifesté une connaissance assez solide de l'analytique du *Dasein*. Il est clair qu'en vue de cette première épreuve toutes les ressources des candidats, y compris celles qui sont attachées à d'autres parties du programme de l'agrégation, doivent être mobilisées, même s'il reste nécessaire de se garder de toute unilatéralité envahissante qui recouvrirait la question. Il est ainsi évident que la difficulté comprenait une dimension métaphysique qui ne pouvait être éludée sans les plus grands dommages pour son intégrité philosophique. Le concept même de l'existence devait être élucidé selon sa plus haute dimension ontologique, et non pas selon l'imagerie littéraire qui lui fait cortège. Si la littérature pouvait comme toujours ou presque intervenir, c'est comme toujours aussi à partir d'elle-même, selon l'intensité de la présence qu'elle montre, qu'il s'agisse de Sophocle, de Flaubert ou de Kafka, et jamais selon la dimension illustrative qui l'établirait inmanquablement comme mauvaise : toujours en tout état de cause réfléchi dans la question philosophique qui saura lire et voir ce qui s'y montre selon les lois de cet autre lieu.

« La finitude » exigeait donc aussi que fût d'une façon ou d'une autre, à un moment ou à un autre, posée ou engagée la question de la conscience, puisqu'elle ne pouvait manquer de requérir que fût interrogé le mode de présence du fini à lui-même. La plus grande liberté était à nouveau évidemment laissée dans l'approche : les plus belles analyses de la *Phénoménologie de l'esprit* et de son concept d'expérience auront ainsi coexisté avec la finesse dans l'étude de la donation par esquisses, ou encore celle du sens de la pensée dans l'homme pascalien, celle du *cogito* et du corps propre ou de la présence à soi de la vie. À

nouveau cependant les descriptions devaient à chaque fois atteindre les concepts mis en jeu dans leur plus grande rigueur et, inversement, les astreindre à leur moindre charge pathétique : une telle sobriété demeurera toujours requise, elle qui toujours est la plus profonde. Il n'en reste pas moins que la question appelait aussi sans doute la considération attentive des affects de la finitude, devenus des lieux classiques : ennui, angoisse, attente, ou même fatigue, à condition qu'ils soient aussi pris en vue dans l'horizon des modifications temporelles et la portée ontologique de leurs variations.

La conduite des questions exige toujours de les *tenir*, dans les liens implacables d'une réflexion dense et argumentée. Toute ornementation est inutile si elle n'est justifiée dans le cours de la pensée. Trop de travaux sont inutilement longs, n'en venant jamais au décisif. La question appelle toujours, écho de la réceptivité initiale, une sensibilité aux conditions selon lesquelles elle doit être posée. Concernant la finitude, nous venons d'en indiquer quelques-unes, d'autres étaient possibles, mais jusqu'à la fin la concentration autour de ces caractères propres, autrement dit de la chose même, selon les décisions initialement directrices, doit être préservée. C'est le plus difficile, une fois passée la première vague : tenir le ton, pour ainsi dire, ne pas s'égarer ni s'éloigner. L'exigence est à cet égard sans doute de réaccomplir constamment les premières intuitions, ou si l'on veut de les garder continûment présentes à l'esprit. Il y a aussi une sorte de mémoire à l'œuvre ici, qui fera du texte écrit un seul chemin allant à son accomplissement singulier. Une telle mémoire interdira alors nécessairement la dispersion dans un trop grand nombre d'auteurs ou la multiplication des questions sans unification fortement directrice. Les distinctions et l'ouverture successive des regards doivent être placées au service d'une seule question tenue jusqu'à la fin.

Quant à la fin elle-même, elle devra à la fois réactiver la difficulté et condenser, dans une concentration ultime, tout le chemin parcouru, en un unique regard final. Elle ne prendra pas nécessairement l'allure d'une défense dogmatique, d'une position atteinte et une dernière fois renforcée. Le mode sceptique ou aporétique lui conviendra évidemment tout autant, à condition qu'il se soit passé quelque chose en cours de route. Dans la solitude de l'écriture et de la lecture, en effet, comme il en ira aussi dans la parole vivante, la différence se fera toujours en ceci : s'est-il ou non passé philosophiquement quelque chose ? Si, un moment, le lecteur a oublié qu'il corrigeait une copie du concours de l'agrégation pour se retrouver sur un chemin et dans un domaine autres et plus libres, où devient possible, à chaque pas, la rencontre toujours étrange de la chose même, il est certain, infailliblement, que les exigences du concours auront elles-mêmes alors été accomplies supérieurement.

*

L'analyse des notes révèle un nombre important de copies situées entre 01 et 06, mais une assez nette diminution à partir de 07, avec une moyenne générale à 05, 70. Cette proportion atteste qu'un grand nombre de candidats n'a pas su, à des degrés cependant divers, accéder à une position réelle de la question, même imprécise ou fragmentaire. Les notes excellentes sont évidemment en petit nombre, sans qu'un sommet cette année se distingue. Il reste heureusement un nombre non négligeable de travaux qui ont manifesté le sérieux d'une

préparation au long cours, récapitulée et activée dans l'année d'agrégation (cette épreuve aussi demandant à être préparée avec soin), et l'intelligence d'un regard qui va à la difficulté, sait distinguer et prendre les risques qu'il faut pour l'établir en question philosophique.

Deuxième épreuve
Composition de philosophie

*se rapportant à une notion ou à un couple ou groupe de notions
selon un programme établi pour l'année
Durée : 7 heures ; coefficient 2.*

Rapport établi par MM. Jérôme LAURENT et Jean-Pierre FÜSSLER à partir des observations
fournies par les membres de la commission.

Sujet :

De quoi la forme est-elle la forme ?

Candidats présents : 526

Copies blanches : 7

Moyenne des notes : 6,42

Répartition des notes :

de 1 à 3 : 97

de 4 à 6 : 184

de 7 à 9 : 157

de 10 à 12 : 68

13 : 10

14 : 7

15 : 3

Que la forme soit la forme d'une matière semble tellement aller de soi qu'il y a eu un moment d'hésitation pour nombre de candidats qui furent, dans un premier moment du moins, désespérés par le sujet proposé. Or « la » forme s'entend en plusieurs sens, comme « la » matière et il est bien des significations où la forme met en forme autre chose qu'un matériau sensible. Le sujet invitait donc à penser le mode d'être de la forme et à trouver une certaine univocité à partir de la question de la relation (« forme *de* »). Figure, schéma, structure, essence, *eidōs*, *morphè*, règle d'action, *Gestalt*, autant d'aspects où la forme fait sens dans la dynamique d'un *rapport*.

De toute évidence, le sujet demandait donc que l'on s'interroge d'abord sur le « corrélat » de la forme (l'objet ? la matière ? le contenu ? le fond ?). Et aussi que l'on rappelle les deux acceptions majeures de la « forme » (*morphé/eidos*). De façon générale, les introductions sont souvent trop longues. Une bonne introduction ne doit pas dépasser les deux pages et elle doit se borner à décoder très brièvement l'intitulé du sujet, à poser la question sans

fioritures inutiles et à annoncer non moins brièvement le plan du devoir. Par ailleurs, et par exemple, on ne voit aucune raison pour que soit décrété d'emblée que la forme serait toujours forme d'un « sens ». Par ailleurs, admettons le plan historique en trois parties adopté par la très grande majorité des candidats. Le minimum, dans ce cas, serait au moins que les deux principaux auteurs convoqués dans la première partie (Platon et, bien sûr, Aristote) le soient de façon suffisamment précise et en (à peu près) connaissance de cause. Ces choses sont assurément difficiles, mais aucun candidat sérieux à l'agrégation de philosophie ne devrait faire comme s'il n'existait pas, par exemple, plusieurs interprétations possibles (et solidement ancrées dans l'histoire de la discipline) des rapports entre « forme » et « substance » selon les livres de la *Métaphysique* considérés.

Trop de copies se caractérisent par l'absence de fil conducteur. Le résultat est alors l'énumération, désordonnée, des corrélats possibles de la forme, en commençant, en général, par la matière, pour passer ensuite au contenu, à la signification, etc..., la référence à chacun de ces corrélats étant jugée insuffisante à chaque étape. L'inventaire des formes évoquées, à l'intérieur d'une problématique, à des niveaux différents, avec un glissement de l'objet au sujet (les auteurs privilégiés étant alors Aristote et Kant), était souvent simplement là pour manifester les difficultés d'une réponse univoque à la question posée.

Les difficultés rencontrées ne pouvaient être surmontées que si l'on comprenait la notion de forme et son corrélat habituel, la matière, de façon *opératoire*, et en montrant que ce caractère est toujours fondé dans une conception, certes de l'objet ou du sujet, mais surtout du *rapport* du sujet à l'objet. En d'autres termes, et puisque Kant constituait un passage obligé pour la plupart des copies, on pouvait prendre en compte plus sérieusement un point de vue *critique*.

Pour cela, il aurait été judicieux de s'arrêter sur un texte de Kant parfois (très rarement) simplement mentionné à côté de la référence aux formes *a priori* de la sensibilité ou aux catégories, à savoir l'*Appendice* (à l'*Analytique transcendantale*) traitant *De l'amphibologie des concepts de la réflexion résultant de la confusion de l'usage empirique de l'entendement avec son usage transcendantal*. S'agissant de la matière et de la forme, Kant écrit que « Ce sont là deux concepts qui sont posés au fondement *de toute autre réflexion*, tant ils sont inséparablement liés à *tout usage* de l'entendement. Le premier signifie *le déterminable* en général, le second, *sa détermination*. » (A 266, B 322, nous soulignons). Ils valent pour tout et suivant les points de vue les plus divers (pour tout concept, tout jugement et tout être par exemple...) et signifient que des éléments (« matière ») sont mis en connexion (« forme »). Comme la distinction de la forme et de la matière ne dit rien d'intrinsèque à la chose, le problème qui se pose est celui de l'*usage* approprié des concepts par le sujet qui réfléchit, la *réflexion* (*Überlegung*) étant « la conscience du rapport de représentations données à nos différentes sources de connaissance, rapport qui seul peut déterminer de façon exacte leur relation les unes aux autres » (A 260, B 316).

La question initialement posée conduit alors nécessairement à s'interroger sur les principes qui autorisent l'assignation de la pertinence de la distinction forme-matière dans le rapport

du sujet à ce qui est. Elle prend même une dimension normative en posant une question préalable *de droit*. Ainsi, il ne suffisait pas, pour penser avec Kant, d'énumérer les formes de la logique générale, les formes de la sensibilité, les catégories, parfois les schèmes, pour répondre à la question posée. Il convenait de souligner l'importance de l'*Analytique des principes* (qui n'est jamais mentionnée pour l'essentiel) qui constitue le *canon* de l'entendement pur en fournissant, avec les propositions-fondamentales pures (*Grundsätze*) qui sont des jugements synthétiques *a priori*, les règles de l'usage objectif des catégories, donc du jugement déterminant. La vérité objective du savoir est une question de *construction* de l'objet phénoménal, non de conformité. Autrement dit, il fallait prendre la pleine mesure de ce que signifie la mise en place d'une logique *transcendantale*, la logique formelle de la non-contradiction n'étant qu'un canon de l'usage *formel* de l'entendement et de la raison, non un *organon*, et ne fournissant qu'un critère négatif de la vérité. La *discipline* de la raison pure est fondée sur cette logique transcendantale.

Cette perspective critique oblige à prendre en compte des formes qui apparaissent « contingentes » au regard des attentes de l'entendement pur, donc à « élargir » la notion de forme (beauté, finalité). La *Critique de la faculté de juger* était cependant évoquée de façon trop superficielle. Une référence précise et un peu travaillée au « *libre jeu* des facultés de connaître <imagination et entendement> » (§9) et au fait que « l'imagination schématise sans concept » (§35) aurait pu permettre de montrer dans quelle direction la conception du sujet et de son rapport au monde et à soi pouvait être enrichie et devait l'être quant au statut de la forme. « Ici le sujet n'est plus le penseur universel d'un système d'objets rigoureusement liés, la puissance posante qui assujettit le multiple à la loi de l'entendement, s'il doit pouvoir former un monde » (Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Préface, p. XII). On trouve ici l'esquisse partielle d'« une universalité et (d') une ouverture aux choses sans concept » (id., *L'Œil et l'Esprit*). Cela pouvait conduire à une réflexion plus générale sur le conditionnement de la notion de forme par la « méthode » que se donne une philosophie. Comprendre, dans le cadre d'une phénoménologie utilisant une méthode descriptive pour « désenfouir » en quelque sorte les phénomènes, de quoi la forme est la forme, cela nécessite une réflexion sur les limites de la pertinence de la logique en général par rapport à la vision au sens propre ou par rapport au « style » chez Merleau-Ponty. « La tâche d'une *libération* de la grammaire à l'égard de la logique » (Heidegger, *Être et Temps*, § 34, p.165) va dans le même sens. Et l'on pourrait aussi, avec Husserl, approfondir pour elle-même l'idée d'un « grammaire pure logique » (*Recherches logiques*, IV) s'intéressant aux lois d'essence des significations et aux lois formelles qui régissent l'enchaînement et la modification des significations, produisant et garantissant le sens *en deçà de la logique de la non-contradiction*, donc fondant, quant à la forme, la distinction du non-sens et de l'absurde (contradictoire), bref une sorte de « logique » autonome du sens.

Il faut ajouter une remarque qui va dans la même direction, et concernant la morale. L'usage que Kant fait de la distinction forme-matière ne devait pas être pensé de façon partielle et statique. En effet, la morale est une question de résolution et de mise en pratique de l'impératif catégorique qui est une forme abstraite qu'il faut rapprocher de l'intuition. Cela

nécessite une forme qui est un *type*, forme dont Kant traite dans *De la typique de la faculté de juger pratique pure* dans la *Critique de la raison pratique*. Là encore, la réflexion impose un regard sur le travail de mise en relation pour cerner la plurivocité de la notion de forme et de celle de matière.

D'une façon générale, si la notion de forme peut effectivement renvoyer au sujet, il convenait de s'intéresser de façon explicite à l'activité ou à la passivité de ce sujet, et à divers niveaux, dans l'appréhension de ce qui est. Mais cela ne pouvait se faire de façon pertinente qu'en mettant d'abord en question une absolutisation de la notion de forme faisant face à une multiplicité de corrélats suivis de manière rhapsodique. Il fallait essayer d'entendre la question posée en un sens opératoire, réflexif et dynamique.

Une erreur récurrente fut d'attribuer à Platon la doctrine d'un monde intelligible et de voir le rapport des Formes et du sensible comme celui d'une dégradation catastrophique. On ne compte pas les dissertations qui parlèrent de « pâles copies » à propos des réalités sensibles. Le lit dans lequel on dort n'aurait qu'un vague rapport avec la Forme du lit, le lit en soi, pour reprendre l'exemple souvent cité du livre X de la *République*, alors que ce qui est vrai du lit peint dans lequel il est exclu de passer une nuit, n'est pas vrai du lit fabriqué par l'artisan : Platon insiste en 601d sur l'importance de la *khreia*, du besoin ou de l'utilité. La Forme platonicienne est forme informante en vue d'un usage, autant dans le domaine de la *tekhnè* que de la *phusis*. Les analyses téléologiques de la physiologie du *Timée* par exemple montrent que la forme de l'organe doit correspondre à sa fonction.

L'opposition d'un monde sensible et d'un monde intelligible eut certes une importance considérable dans la tradition néoplatonicienne, mais n'apparaît qu'au premier siècle av. J.-C. dans le traité *De l'ouvrage du dieu créateur* de Philon d'Alexandrie. Aristote, pourtant peu avare de critiques sur la pensée platonicienne de la Forme, ne reproche jamais à son maître d'avoir « hypostasié » un monde parallèle au monde sensible, un monde intelligible. Car la notion de « monde » (*kosmos*) est précisément, aussi bien pour Platon que pour Aristote, synonyme d'unicité (voir *Timée*, 31a et *Du ciel*, I, 8). Il n'y a pas plusieurs mondes, mais bien un seul, celui dans lequel nous vivons et auquel nous pouvons nous rapporter, soit selon la sensation, soit selon l'intellection, mais dans les deux cas, grâce à l'âme qui est opérante pour l'*aisthèsis*, comme pour la *noèsis*. La séparation que prône Platon, dans le *Phédon* notamment, vise à purifier la connaissance et à nous faire penser les Formes dans leur pureté intelligible, l'Egal en soi par exemple. Or, si les choses sensibles sont bien emportées dans le flux du devenir, les attributions elles ont un sens et, souvent, une assise solide. Les colonnes du temple d'Athéna à Delphes ont exactement la même taille. La justice ou le courage de Socrate ne sont pas des « pâles copies » de la vertu, mais bien une manifestation lumineuse de son essence intelligible. Il en est de même de la beauté selon le discours de Diotime dans le *Banquet* : c'est par l'amour des beaux corps que commence le retournement de l'âme vers le Beau en soi. Toute la théorie de la Participation correspond à cette présence forte de la Forme dans le sensible.

Trop souvent Platon eut le statut d'un repoussoir initial qui préparait la présentation

d'Aristote. Le Stagirite fut l'objet d'analyses le plus souvent hâtives et imprécises où la réponse à la question posée était : la forme est forme de la matière, sans entrer davantage dans le rapport entre *morphè/eidos* et *hylè*. Or il y a différents niveaux d'information de la matière par la Forme. La distinction des homéomères et des anhoméomères (*Des parties des animaux*, livre II, 1 et 2) aurait pu permettre de rompre une immanence trop vite proclamée en « une » forme et « une » matière. La configuration de la main, « instrument d'instruments » (687a21) correspond à la Forme définitionnelle de l'homme, à son intelligence : ainsi s'expliquent les articulations et la longueur de nos doigts (« La forme même que la nature a imaginée pour la main est adaptée à cette fonction », 687b6). Depuis la « forme » des quatre éléments dont chaque corps est constitué (en proportions variables), jusqu'à l'*ousia* de chaque vivant, il y a une hiérarchie de formes informant des matières ou des organes déjà informés.

Par ailleurs, la forme est certes pour Aristote la configuration immanente à chaque réalité, au point qu'il n'y a jamais de matière « informe », de *materia prima* autonome, mais la forme comme essence est aussi cause finale : dans le domaine du vivant, la forme est *en devenir*. Si la forme de l'homme, non seulement met du temps à s'actualiser au cours du développement de l'enfant mais n'est pas que la bonne santé de nos organes, cette « cause formelle » suppose, pour arriver au bonheur, toute la vie éthique. La forme n'informe pas qu'un matériau, elle informe aussi, en tant qu'*ousia*, une conduite, des gestes et des pensées. Quelques copies présentèrent des analyses précises et pertinentes du livre III du *De anima* où Aristote explique que l'intellect est « informé » de façon passive par les intelligibles qu'il pense. Si je fais une simple addition, $33 + 7 = 40$ par exemple, ce sont les formes des nombres qui déterminent ma pensée et lui donnent à la fois son contenu et son mouvement.

On le voit, chaque grand philosophe présente un horizon spirituel propre qui a sa propre cohérence et sa propre signification (on pourrait en dire autant de chaque grand artiste). Il est maladroit de présenter l'histoire de la philosophie, comme une sorte d'histoire des erreurs que viendraient réfuter les penseurs modernes et contemporains. Dans cette optique, Aristote représenterait, avec l'hylémorphisme, un réalisme naïf où la connaissance humaine viendrait simplement de la découverte des formes inscrites dans la nature. Kant et la pensée critique nous sauveraient de cette vision des choses en inscrivant les formes dans l'entendement et la raison humaine. Mais, à nouveau, cet idéalisme serait naïf et oublieux du monde « en chair et en os » et il faudrait attendre la *Gestaltheorie* pour avoir une saine compréhension de la Forme.

Que l'on puisse faire des objections à une doctrine philosophique est bien naturel, mais il est préférable que cela ne donne pas lieu à une sorte de catalogue de bévues présenté d'un ton moralisateur. Les différentes doctrines doivent aider à construire une problématique et une réponse personnelles. L'argumentation doit donner à lire le développement d'une pensée où les références à l'histoire de la philosophie et les analyses conceptuelles sont reprises par un fil conducteur original, quitte à négliger certains aspects du problème. Que l'anonymat

des copies ne se double pas d'un anonymat de la pensée ! Il est important que le lecteur soit en présence d'un engagement et d'un vouloir-dire qui soutiennent une thèse propre à celui qui écrit.

Ce fut fort heureusement le cas pour les meilleures copies qui donnaient à lire une véritable réflexion sur la tension de la structure relationnelle mise en avant par le sujet : la forme *de* quoi ? On peut évoquer ainsi deux belles pages sur le rapport de la forme et de l'*energeia* selon Aristote ou un développement pertinent sur les modalités de l'information selon Simondon (auteur souvent cité, mais de façon trop allusive pour que cela fût éclairant), mais aussi des copies, moins dépendantes de l'histoire de la philosophie, qui surent présenter un effort pour penser le sujet en s'interrogeant frontalement et clairement sur le corrélat de la forme : forme d'un informe ? d'un corps singulier ? d'une substance individuelle ? forme d'autres formes ?

Cela étant, la partie communément la plus faible de la plus grande partie des copies est la troisième et dernière. Souvent, il s'agissait d'un pur inventaire à la Prévert de toutes les bonnes raisons que nous pourrions avoir de rejeter la distinction entre la forme et « ce dont » elle est la forme. On aura eu droit à tout : la forme comme « horizon du sens » (qu'est-ce que cela veut dire au juste ?), la forme comme la « forme de la forme », la forme comme oubli de la puissance séminale de l'informe etc. Heureusement, d'autres copies procèdent plus méthodiquement en partant de Kant et s'interrogeant sur le statut véritable de la forme dans la perception. Inutile de dire que le jury, qui n'a pas vocation à soutenir une doctrine particulière en quelque domaine que ce soit, n'éprouvait *a priori* aucune réticence à ce l'on s'en tienne, pour la circonstance, au fil directeur supposé courir de la Gestalt d'une part, de Husserl d'autre part, jusqu'à Merleau-Ponty.

Il convient que les étudiants s'entraînent pendant l'année de préparation, non seulement en visant à maîtriser quelques auteurs précis (peu nombreux et bien connus), dont les œuvres ont été lues dans leur intégralité, mais aussi en pratiquant régulièrement l'exercice de la dissertation en temps limité. Trop de candidats s'arrêtent au bout d'une heure, ne rendant que quelques lignes d'introduction. La psychologie interfère ici avec le savoir et doit, elle aussi, être l'objet d'une certaine attention. Il faut s'habituer à l'exercice de rédaction et de concentration en temps limité, s'habituer à formuler une argumentation dans un français clair et précis en évitant d'inutiles néologismes, anglicismes (« le menuisier génère le meuble ») ou formulations grandiloquentes. Il est bon de prendre le temps de développer une analyse conceptuelle, de l'illustrer d'un exemple topique et d'avancer en renouant à chaque fois le fil conducteur du propos. La juxtaposition d'auteurs ne saurait constituer la structure d'une dissertation.

Il est souhaitable que la première heure au moins, sur les sept heures que comporte l'épreuve, soit consacrée à une réelle méditation, en vue de trouver ce qui constituera le cœur de la dissertation.

Troisième épreuve

Épreuve d'histoire de la philosophie

*Commentaire d'un texte extrait de l'œuvre d'un auteur
(antique ou médiéval, moderne, contemporain)
figurant dans un programme établi pour l'année
et comportant deux auteurs, appartenant chacun à une période différente*

Durée : 6 heures ; coefficient : 2.

Rapport établi par Mme Kim Sang ONG VAN CUNG
à partir des observations fournies par les membres de la commission.

Sujet

« Quand on calcule sans l'aide de mots, ce qui peut se faire pour des choses particulières, quand par exemple à la vue d'une chose on conjecture ce qui l'a vraisemblablement précédée ou ce qui la suivra vraisemblablement, si ce qu'on pensait devoir suivre vraisemblablement ne suit pas en effet, ou si ce qu'on pensait avoir vraisemblablement précédé n'a pas réellement précédé, on appelle cela ERREUR. Les hommes les plus prudents y sont eux-mêmes sujets. Mais quand nous raisonnons avec des mots de signification générale et que nous aboutissons à une inférence générale qui est fautive, encore qu'on appelle communément cela une erreur, c'est en réalité une ABSURDITE, des paroles dénuées de sens. Car l'erreur est seulement une illusion, par laquelle on présume qu'une chose s'est passée ou doit arriver, alors certes que cette chose ne s'était pas passée ou ne devait pas arriver, mais aussi qu'on ne pouvait lui découvrir aucune impossibilité. Mais quand on profère une assertion générale, sa possibilité n'est pas concevable à moins qu'elle ne soit vraie. Et les mots à l'aide desquels nous ne concevons qu'un son sont ceux que nous appelons *mots absurdes, mots sans signification, non-sens*. Si donc un homme me parlait d'un *quadrilatère rond*, ou des *accidents du pain dans le fromage*, ou de *substances immatérielles*, ou d'un *sujet libre*, ou d'une *volonté libre*, ou de quoi que ce soit de *libre*, sinon au sens de : libéré de l'empêchement constitué par une opposition, je ne dirais pas qu'il est dans l'erreur, mais que ses paroles ne veulent rien dire, et, en d'autres termes, sont absurdes.

J'ai dit plus haut (dans le chapitre second) que l'homme l'emporte sur tous les autres animaux par la faculté qu'il a, quand il conçoit une chose quelconque, d'être enclin à s'enquérir des conséquences de cette chose et des effets qu'il pourrait accomplir grâce à elle. J'ajoute maintenant à ce que j'ai dit la mention d'un autre degré de la même supériorité : il peut, grâce aux mots, réduire les conséquences qu'il découvre en des règles générales nommées *théorèmes* ou *aphorismes* ; autrement dit, il peut raisonner ou calculer non seulement sur les nombres, mais sur toutes les autres choses qui peuvent être additionnées l'une à l'autre ou soustraites l'une à l'autre.

Mais ce privilège est tempéré par un autre : celui de l'absurdité. A celle-ci aucune créature vivante n'est sujette, sinon l'homme seul. Et, parmi les hommes, ceux-là y sont de tous les plus sujets, qui font profession d'être philosophes. Car ce que *Cicéron* dit d'eux quelque part est bien vrai : qu'il n'est rien de si absurde qu'on ne puisse le trouver dans les livres des philosophes. Et la raison en est manifeste : aucun d'entre eux ne fait partir son raisonnement des définitions, c'est-à-dire de l'explication des dénominations qu'il va utiliser. Une telle méthode n'a été employée qu'en géométrie : et c'est ainsi que les conclusions de cette science ont été rendues indiscutables. »

HOBBS, *Léviathan*, Première partie, Chapitre V

Candidats présents : 523

Copies blanches : 2

Moyenne des notes : 6,85

Répartition des notes :

de 1 à 3 : 75

de 4 à 6 : 185

de 7 à 9 : 159

de 10 à 12 : 77

13 : 7

14 : 8

15 : 7

16 : 3

17 : 2

Rappelons un principe de bon sens : il ne faut pas faire l'impasse sur un auteur ni sur des parties de l'œuvre d'un auteur figurant au programme. Un nombre important de candidats n'a manifestement pas préparé l'épreuve. Certains lisent parfois le texte avec attention et bon sens, mais il leur est impossible, sans connaissance du corpus hobbesien, d'en expliciter tout le sens, d'en saisir la portée et d'en penser les difficultés. Rappelons aussi que l'explication du texte n'est pas un « procès » fait à son auteur et qu'il faut éviter de plaquer artificiellement des « topos » tout préparés (sur le nominalisme de Hobbes par exemple, son matérialisme ou sa philosophie politique). Il faut expliquer le texte dans son entier, en procédant linéairement. Il faut aussi éviter, comme cela a été le cas, de bâcler l'analyse des deuxième et troisième paragraphes du texte. Mais, comme beaucoup de candidats disposaient d'une assez maigre connaissance de Hobbes, se résumant à une vague conception de sa politique, leurs copies se sont effondrées après une paraphrase du premier paragraphe et ils se sont rabattus sur un exposé général du nominalisme ou du matérialisme de Hobbes, ou encore sur la « centralité » de la critique du libre-arbitre conduisant selon eux à une « politique autoritaire ». Il est regrettable que de trop nombreux candidats aient ignoré presque tout des problèmes épistémologiques soulevés par l'extrait du *Léviathan* qui

leur a été proposé. Est-il en effet possible de lire et de travailler Hobbes, si l'on ne voit pas que sa réflexion politique se fonde comme *science* politique et qu'il refuse de la réduire à une pratique relevant de la *prudence* ?

La troisième épreuve exige, de la part des candidats, de savoir *rendre compte de l'argumentation précise du texte* et d'éviter la simple paraphrase. Mais comment l'éviter si l'on ne dégage pas de problématique ? Cependant, *problématiser sa lecture* ne consiste pas simplement à demander : « En quoi la thèse du texte est-elle vraie ? » ou « Comment l'expliquer ? ». Beaucoup de copies sacrifient à la nécessité formelle de poser des questions en introduction, mais celles-ci restent purement rhétoriques. En outre, *dégager un plan* ne consiste pas à « raconter » le texte à l'avance, et à le résumer, avant sans doute de le répéter laborieusement dans le corps de la copie, mais bien plutôt à mettre en relief *les étapes de l'argumentation* ; ce qui suppose que l'introduction présente précisément le texte, sa thèse et son contexte, et dégage la façon dont un problème précis et déterminé se pose. Le corps de l'explication consistera, pour sa part, en une analyse détaillée et suivie, qui montre comment on doit comprendre le texte. *Expliquer* le texte, c'est déplier les significations enveloppées, et dont la compréhension permet de rendre compte du texte. *Commenter* un texte, c'est pour l'esprit ou pour la pensée l'accompagner et cheminer avec lui. L'analyse doit rendre compte précisément de la façon dont une difficulté peut trouver une résolution. Ce n'est possible que grâce à un effort de définition des notions importantes, de reconstruction des principaux concepts et de sa thèse, en s'appuyant sur l'analyse des exemples et sur celle des raisons mises en œuvre. Il est alors paradoxal de voir des candidats insister, en reprenant Hobbes, sur l'importance des définitions et n'en produire aucune, ou sur l'usage rigoureux des mots et y prendre eux-mêmes peu garde (ainsi, le calcul sans mots est simplement qualifié de « raisonnement », et ce dernier terme est reçu comme allant de soi, tout de même que les termes de règles générales, de définition ou de méthode). Rappelons aussi qu'il faut maîtriser la grammaire et l'orthographe et rédiger avec clarté et précision. Le jury a corrigé certaines copies dont l'expression française était imprécise et confuse ou qui étaient jargonneuses, et qui comportaient trop de fautes.

Le manque de préparation des candidats a eu pour conséquence que l'imprécision et la superficialité les ont conduits à une forme d'incohérence à peine dissimulée. Beaucoup de copies réduisent le texte à la différence entre erreur et absurdité, en évitant de se concentrer sur « le calcul sans l'aide des mots » et « le calcul avec les mots », qui pourtant donne tout son sens à cette distinction. Les candidats ont plaqué sur le texte une version simpliste de l'induction humienne. La glose du texte, à laquelle ces copies imprécises se sont livrées, consiste en gros à réduire le calcul sans les mots à l'événement de la sensation, à sa répétition, et à la mémoire ou à l'habitude des séquences de choses qui ont été senties ensemble, de sorte que les mots sont une généralisation, alors que les conjectures portent sur des choses particulières. Cette glose se poursuit en soulignant que, selon Hobbes, le langage est capable de produire des définitions et des théorèmes, à l'instar de la géométrie, et que cela distingue l'homme de l'animal. Mais à aucun moment, les candidats ne se posent la question de savoir comment, dans l'analyse qu'ils fournissent du texte, la généralisation

peut être *vraie*, comme le prétend Hobbes, et non pas *vraisemblable* ou seulement probable. Que fait donc le langage quand il transforme la consécution des conceptions en consécutives d'appellations ? On n'en saura rien. Ainsi, au lieu d'éviter les problèmes posés par le texte, on conseille aux candidats de souligner les principales difficultés, de les affronter et de s'efforcer de les résoudre, encore une fois en reconstruisant l'argumentation pas à pas, en analysant les termes importants, en restituant leur définition, en éclairant son sens par une connaissance judicieuse du contexte de l'œuvre de l'auteur, ou parfois en construisant une comparaison ciblée et instruite avec d'autres auteurs, ou d'autres thèses, liés historiquement au contexte. Mais on en revient à la nécessité d'avoir lu et travaillé, de façon régulière et approfondie, les auteurs figurant au programme du concours, d'avoir à sa disposition les connaissances qui rendent possible, le jour de l'épreuve, de proposer une analyse précise, ordonnée, cultivée et réfléchie du texte.

Le jury a heureusement eu la satisfaction de lire quelques très bonnes copies et certaines excellentes. Elles ont procuré à leurs correcteurs un plaisir intellectuel et une satisfaction pédagogique. Ces copies ont abordé frontalement le problème posé par l'articulation du discours mental et du discours verbal, autrement dit, celui du rapport chez Hobbes entre l'expérience – la mémoire des consécutives entre antécédents et conséquents qui rendent les conjectures vraisemblables – et la science qui suppose le langage et permet d'accéder au registre de la vérité. L'existence de telles copies témoigne que certains candidats ont fait un vrai travail de lecture et de réflexion sur Hobbes et qu'ils ont suivi des cours de qualité, qu'ils ont su mobiliser le jour de l'épreuve. Si ces copies ont su éviter la paraphrase et les développements trop généraux et hors sujet, c'est, redisons-le, parce que leurs auteurs connaissaient les problèmes soulevés par Hobbes. Ils étaient capables de restituer une lecture des premiers chapitres du *Léviathan* que l'extrait requérait de façon explicite. Quelques-unes ont même corrigé la référence erronée de Hobbes au chapitre II dans le § 2 de l'extrait proposé – il s'agissait en réalité du chapitre III –, la mettant sur le compte de l'urgence avec laquelle a été rédigé le *Léviathan*. Certaines copies ont évoqué *Les Eléments de la loi naturelle et politique*, et aussi le *De Corpore*, pour situer les affirmations du *Léviathan* par rapport aux textes antérieurs sur la question de l'expérience, par exemple, d'autres ont plutôt situé la perspective de Hobbes, en mettant en relief les divergences avec Aristote, concernant la prudence par exemple, ou avec Descartes, non seulement à propos des « substances immatérielles » ou de la critique du libre-arbitre, mais sur l'importance du modèle de la géométrie dans la définition de la science. Les meilleures copies fixent l'idéal en quelque sorte « réalisé » de ce que le jury est en droit d'attendre de la part des candidats, même si tous ne peuvent peut-être pas y parvenir. Le jury encourage ainsi tous les candidats à se préparer le plus sérieusement possible et à approfondir la lecture des œuvres philosophiques au programme.

*

Ce qui suit n'est pas un corrigé ; on n'y formule pas d'exigences à respecter. Il s'agit avant tout de fournir les éléments de compréhension du texte. C'est aussi une invitation faite au

candidat à réfléchir sur le texte et sur la façon dont il compose, et de façon générale, il s'agit de montrer comment on explique un texte.

Le passage proposé, tiré du chapitre V du *Léviathan*, distingue le calcul sans l'aide des mots et le raisonnement avec les mots. Le « calcul sans les mots », c'est le raisonnement mental. Il y a, chez Hobbes, du raisonnement avant les mots. Au début du chapitre, juste avant notre passage, Hobbes définit le raisonnement de la manière suivante : « quand on *raisonne*, on ne fait rien d'autre que de concevoir une somme totale à partir de l'*addition* des parties ; ou concevoir un reste, à partir de la *soustraction* par laquelle une somme est retranchée d'une autre » (*Lév.*, I, chap. V, p. 37, trad. F. Tricaud, Sirey, 1971). Dans ce paragraphe, Hobbes indique que le calcul ne s'applique pas seulement aux nombres, mais à toutes les choses susceptibles d'être additionnées : les géomètres et les physiciens ajoutent les lignes, figures, angles, degrés de vitesse, de force, de puissance ; les logiciens les mots, les dénominations, les affirmations, les syllogismes, et les démonstrations, conclusions etc. sont autant de sommes ; les auteurs qui traitent de la politique additionnent les pactes pour trouver les devoirs des hommes ; les juristes additionnent les lois et les faits pour trouver ce qui est juste ou injuste. Que le calcul ne porte pas sur les nombres seulement, Hobbes le rappelle à la dernière phrase du deuxième paragraphe du passage proposé. Pourquoi est-il question de « calcul » dans notre passage, et sur quoi porte ce calcul ? Pour le comprendre, arrêtons-nous sur la notion de discours mental qui équivaut au calcul sans les mots.

Parce que le mot « discours » est communément utilisé pour désigner la cohérence et la consécution des mots, Hobbes préfère parler, dans les *Eléments de la loi naturelle*, de « discursion » plutôt que de discours (*EL*, I, IV, § 1, trad. D. Weber, LGF, 2003). Parler de discours mental, c'est donc le distinguer du discours verbal, en soulignant que la consécution des pensées (*train of thoughts*), ou leur discursion, relève de la *succession* des imaginations. C'est ce qu'indique le chapitre III du *Léviathan* : « j'entends par consécution ou ENCHAÎNEMENT des pensées cette succession d'une pensée à l'autre qu'on appelle *discours mental* (pour le distinguer du discours verbal) » (*Lév.*, I, chap. III, p. 21). Hobbes propose de définir l'enchaînement ou la consécution « discours mental » : autrement dit, on appelle « discours mental » la *succession* des imaginations. Voilà en quoi consiste la cohérence du raisonnement mental, en la simple succession des imaginations, et en la mémoire de ces consécutives. Le calcul sans l'aide des mots c'est le discours mental défini au chap. III du *Lév.*, comme on le voit clairement avec l'exemple donné dans notre passage, où à la vue d'une chose on conjecture ce qui l'a vraisemblablement suivi ou précédé.

Dans les *EL*, l'enchaînement des conceptions, reliées par un principe de cohésion, est renvoyé à l'expérience et celle-ci est définie par le fait de se remémorer un grand nombre d'enchaînements de faits. Avoir eu de nombreuses expériences (*experiments*) c'est l'expérience (*experience*), qui ne consiste en rien d'autre que se remémorer (*remembrance*) que tels antécédents ont été suivis de tels conséquents. On n'a pas ici affaire à une sensation affaiblie, relevant de la *memory*, mais à une remémoration, c'est-à-dire au caractère *réflexif* de l'esprit. En effet, comme l'indique les *EL*, « lorsque la conception de la

même chose revient à nouveau, nous remarquons qu'elle est à nouveau, c'est-à-dire que nous remarquons que nous avons eu la même conception auparavant. Ce qui revient à imaginer une chose passée, ce qui est impossible dans la sensation, qui n'est sensation que des choses présentes » (*EL*, III, § 6).

Or, dans le *Léviathan*, l'imagination consiste dans une dégradation du mouvement produit par la sensation, causée par un corps en mouvement qui affecte un autre corps, le *mind* (voir *Lév.*, I, chap. II) ; l'imagination et le souvenir qui sont une même chose, et sont ce qu'on nomme expérience, s'inscrivent d'emblée dans des consécutives ou enchaînements de pensées, qu'on appelle *discours mental*. L'enchaînement des pensées réglées est de deux sortes. La première consiste à chercher, d'un effet imaginé, les causes ou les moyens qui le produisent ; elle est commune à l'homme et à l'animal. La seconde consiste, lorsqu'on imagine une chose quelconque, à chercher tous les effets possibles qui peuvent être produits par celle-ci ; autrement dit, on imagine ce qu'on peut en faire quand on la possède. Et de cela, Hobbes souligne qu'on n'a pas vu d'autres signes ailleurs que chez l'homme. (*Lév.* I, III, p. 23.)

L'image de la chose est un souvenir de la chose mais, de manière plus profonde, elle consiste en la remémoration des *accidents* de la chose, telle qu'elle m'est apparue. L'esprit est naturel, autrement dit, il appartient à la nature : les choses causent réellement en lui des effets. Dans le phantasme ou l'apparence, il s'agit d'un transfert d'accidents, qui repose sur une communication de mouvement. Et la succession des pensées n'est pas pour autant aléatoire ; le désir pose un commencement à partir duquel on conjecture la cause ou les conséquences. L'addition ou la soustraction des conceptions est liée à la recherche des causes ou à celle des conséquences, afin de produire ou de reproduire les effets désirés, ou d'éviter ceux qui sont indésirables.

Le calcul sans l'aide des mots est une addition ou une soustraction des idées, c'est-à-dire des phantasmes ou des images, et autres consécutives de pensées. Parce que le calcul porte sur la consécution des images, il relève de la conjecture et de la prévision et n'a donc pas le caractère de la certitude ; ce pourquoi même les hommes les plus *prudents* peuvent se tromper. Il y a une force psychique de l'expérience des consécutives qui s'accompagne néanmoins d'une faiblesse épistémologique. L'*erreur* se glisse dans la chasse à la cause quand on n'infère pas la bonne cause, ou bien dans la poursuite d'un effet, quand on s'attend à quelque chose qui n'arrive pas en fait. Et il y a « illusion » parce qu'il y a *deception*. Certains candidats ont voulu justifier le terme d'illusion que Hobbes identifie à l'erreur en disant que dans le calcul sans l'aide des mots, étant donné qu'il s'agit de conjecture, on est trompé par ses convictions ou ses croyances, auxquelles on est fixé ou attaché. C'était un bel effort, mais en fait Tricaud a simplement traduit le mot anglais *deception* – le fait d'être trompé ou de se tromper – par « illusion » en français.

Il faut insister sur le caractère de la *vraisemblance* qu'il ne faut pas attribuer à la contingence, puisqu'il n'y en a pas selon Hobbes. Le calcul mental suppose la succession des images, telles qu'elles m'apparaissent. L'esprit travaille à partir d'une succession mémorisée

où un ordre minimal est apparent. Le désir agit ainsi de manière sélective, en prélevant dans l'enchaînement causal les idées ou les images, et leur succession, auxquelles il donne vie.

La prudence est définie, à la page 23 du *Léviathan*, à la suite de la remémoration. « Il arrive qu'on désire connaître le résultat d'une action : on pense alors à quelque action semblable du passé, et, l'un après l'autre, aux résultats de celle-ci, en supposant que des résultats semblables suivront des actions semblables [Hobbes donne un exemple d'ordre : le crime, l'agent de police, le juge, le gibet]. Cette espèce de pensées est appelée *vue anticipée, prudence, prescience* ». Il est ensuite question dans cette page du signe naturel : le signe est soit l'événement antécédent par rapport à l'événement conséquent, dans le cas de la prévision ou de la présomption de l'avenir (par exemple les signes avant-coureurs de la ruine d'un Etat), soit l'événement conséquent par rapport à l'événement antécédent, si des consécutives semblables ont été observées. Si les hommes les plus prudents sont sujets à l'erreur, c'est que la conjecture sur les signes ne peut pas être certaine. « L'expérience ne conclut rien universellement », les signes sont conjecturaux (*EL*, I, IV, 10, p. 101).

Un tel calcul passe par une *comparaison* et cette dernière repose sur une *similitude* qui est visée et découverte dans les choses. L'idée totale d'une chose est ainsi construite à partir de la comparaison des expériences et de *la similitude des accidents des choses* auxquels l'individu a été soumis. Et parce que la mémoire n'est pas seulement mémoire de nombreuses choses, mais de nombreuses consécutives de choses, le discours mental ne peut se conclure qu'à condition que l'homme interprète les événements qui se succèdent, dans les séquences qu'il a vu se répéter, comme des signes l'un de l'autre. Mais quand des consécutives semblables ont été souvent observées, la relation de ce qui était à chaque fois antécédent et de ce qui était conséquent devient pour l'homme d'expérience, ou pour le prudent, un rapport de compréhension ou de signification. Autrement dit, il faut souligner que la similitude qui est visée par le langage n'est pas une pure création des mots eux-mêmes.

Qu'apporte le langage et que se passe-t-il quand nous raisonnons avec des mots ? Le raisonnement ou le calcul avec les mots additionne ou soustrait des dénominations ou des appellations. La définition de la parole se trouve au chapitre IV du *Léviathan*, avant le chapitre dont est tiré le texte. « L'usage général de la parole est de transformer notre discours mental en discours verbal, et l'enchaînement de nos pensées en un enchaînement de mots » (*Lév*, I, chap.. 3, p. 28). Il y a dans le passage du discours mental au discours verbal une véritable transformation pour le meilleur (la possibilité de la *vérité*) ou pour le pire (le risque encouru de l'*absurdité*). Le premier usage est d'enregistrer les consécutives de nos pensées, par l'institution de marques ou de notes, en vue de la réminiscence ou de la remémoration de nos consécutives de pensées. Les consécutives de pensées peuvent en effet toujours glisser hors de notre souvenir, mais si elles ont été marquées elles peuvent être rappelées par les mots qui ont précisément servi à les noter. Un calcul dont la *remémoration* dépend intégralement de l'expérience présente ne constitue pas une *faculté* de raisonner, mais une simple réceptivité. Le langage correct est donc l'instrument de la

connaissance causale qui définit la science. Plus loin dans le chap. V, Hobbes souligne : « alors que la sensation et le souvenir ne sont qu'une connaissance du fait, qui est une chose passée et irrévocable, la *science* est une connaissance des consécutions, et de la dépendance d'un fait à l'égard d'un autre » (p. 43). L'autre usage de la parole, c'est de signifier ses pensées aux autres hommes qui utilisent les mêmes signes.

Le passage proposé souligne que quand nous calculons à l'aide des mots, nous raisonnons avec des mots de signification générale et nous aboutissons à une inférence générale. En effet, « en imposant [...] des dénominations d'une signification plus étendue ou plus resserrée, nous remplaçons le calcul des consécutions imaginées dans l'esprit par un calcul des consécutions d'appellations » (*Lév.*, IV, p. 30). L'absurdité se distingue de l'erreur, parce que vrai et faux sont des attributs de la parole et non des choses, et là où il n'y a ni vérité ni fausseté, il peut y avoir erreur, quand on attend ce qui n'arrivera pas ou qu'on suppose ce qui n'est pas arrivé. L'absurdité renvoie ainsi à « des paroles dénuées de sens ». Dans la conjecture, l'erreur peut toujours avoir lieu, parce qu'il n'y a aucune impossibilité à ce que le contraire de ce que je présume se produise finalement. L'absurdité c'est en réalité « des paroles dénuées de sens », parce que « quand on profère une assertion générale, sa possibilité n'est pas concevable, à moins qu'elle ne soit vraie ». On trouve ici un des points délicats du texte qu'il faut expliquer précisément. C'est la notion de compréhension, *i. e.* « la conception causée par la parole » (*Lév.*, p. 35), qui en éclaire le sens. En effet, « il ne peut pas y avoir de compréhension des affirmations absurdes et fausses, au cas où elles seraient universelles, encore que beaucoup de gens pensent comprendre alors qu'ils ne font que répéter les mots à voix basse, ou les repasser dans leur esprit » (*Lév.*, I, chap. IV, p. 35). L'universalité est une construction mentale qui repose sur une similitude (des effets causés dans l'esprit) qui a été remarquée et notée. Le matérialisme de Hobbes est manifeste en ce point précis. L'institution des signes universels est conditionnée par une similitude réelle. On peut donc poser comme similaire ce qui ne l'est pas, et faire un usage équivoque du langage. C'est non seulement le lot de l'usage quotidien du langage, mais c'est un défaut dont Hobbes souligne dans notre passage qu'il est même assez répandu chez les philosophes. La compréhension suppose donc la capacité de se défaire de l'équivoque. Comprendre, c'est ainsi établir la pensée sous les mots, et c'est avoir des définitions à partir desquelles « faire partir son raisonnement », comme le dit Hobbes dans le 3^e paragraphe de notre passage, et c'est donc pouvoir les rétablir pour soi-même comme pour un autre. C'est la raison pour laquelle quand on profère une assertion générale, sa possibilité n'est pas concevable, à moins qu'elle ne soit vraie. Parce que si la compréhension reconstitue la pensée sous-jacente aux phénomènes linguistiques, quand une telle pensée fait défaut, il n'y a plus que des mots, et des mots qui sont dès lors dénués de sens parce qu'aucune pensée n'est, et ne peut être, à vrai dire, établie sous les mots.

Les exemples donnés par Hobbes ont été ce qui peut-être a été le mieux commenté dans les copies. Mais il faut souligner que c'est parce qu'on ne peut pas établir une pensée sous les mots, du fait d'une contradiction ou de l'équivoque dans la dénomination générale, que l'on a affaire à une absurdité. Si l'on rétablit la définition du quadrilatère et celle du rond, on ne

peut pas comprendre quelle pensée peut sous-tendre l'expression « quadrilatère rond ». Le terme de substance, si on en attribue correctement la dénomination, désigne les corps et ne peut donc pas être ajouté à celui d'immatériel pour former une somme. On évitera alors l'idée trop simple selon laquelle, Hobbes étant matérialiste, l'idée de substance immatérielle est forcément absurde *pour lui* ! Quant aux accidents du pain dans le fromage, le jury aurait aimé que plus de candidats voient à quoi cette allusion ironique renvoyait, à savoir la transsubstantiation eucharistique. Ce n'était pas le plus important. Néanmoins, au lieu de voir dans l'expression un pur et simple non-sens, qu'on pourrait mettre par exemple sur le même plan que le son *blictri*, évoqué plus tard par Malebranche, il vaut mieux souligner que les accidents sont ceux de ce corps-ci et non pas d'un autre et qu'aucune pensée qui y réfléchit ne peut comprendre que les accidents du pain se retrouvent dans le fromage, ou encore que le corps du Christ ait les apparences du pain sans en être. L'exemple sur la volonté libre repose sur le même principe d'attribuer correctement les dénominations, mais on pouvait attendre du candidat une connaissance plus détaillée des éléments constitutifs de la critique du libre-arbitre. Elle a souvent été proposée aux correcteurs. Mais il convient de rester mesuré et de ne pas identifier la visée de ce texte à la seule critique du libre-arbitre. On note enfin que « sujet libre » est contradictoire, car sujet signifie le sujet politique, assujetti aux lois. Le terme de « sujet » utilisé pour désigner le moi agent de ses pensées et responsable de ses actions, qu'on identifie à « la subjectivité moderne de type cartésien », est en réalité une invention terminologique datant de Kant (*Subjekt*), et ce terme dans cet usage ou dans cette signification n'existe pas plus chez Hobbes que chez Descartes.

La science se manifeste par l'acquisition des « théorèmes » ou des « aphorismes », qui sont à comprendre comme la délimitation d'une pensée en peu de mots, et qui résument ou effectuent ainsi une sommation, un compte, *i. e.* un raisonnement. On se souviendra aussi que les lois naturelles sont appelées règles générales (voir *Lév.*, XIV, p.128, § 3). La raison ne naît pas en nous comme la sensation, le souvenir, l'expérience, ou encore la prudence. C'est un point qu'on retrouve clairement présenté dans les deux premiers paragraphes du chapitre 46 du *Lév.* Comment comprendre l'acquisition de la science, l'importance des définitions dans le raisonnement, et le modèle de scientificité que constituent les conclusions de la géométrie ? L'exemple du triangle dont la somme des angles est égale à deux droits nous permet de l'éclairer. Les candidats auraient dû pouvoir mobiliser ce passage topique (p. 30). Si l'on place sous les yeux de quelqu'un qui n'a aucun usage de la parole un triangle et à côté deux angles droits, il pourra, en y réfléchissant, faire la comparaison et trouver que la somme des angles de ce triangle est égale aux deux droits qui se trouvent à côté. Mais si on lui montre un autre triangle différent du précédent, il lui faudra faire un nouvel effort et un nouveau travail de comparaison pour savoir si les trois angles de ce second triangle sont égaux à la même quantité. L'homme qui a l'usage des mots remarque que l'égalité des angles n'est pas consécutive à la longueur des côtés, ni à aucune propriété particulière du triangle, mais parce que les côtés sont des lignes droites, et c'est la raison pour laquelle il a nommé cette figure triangle. Il peut donc conclure de manière

universelle que l'égalité des angles droits est dans tout triangle, quel qu'il soit. Il peut formuler la conclusion ou le théorème : « Tout triangle a ses trois angles égaux à deux droits ». « Et ainsi la consécution trouvée dans un seul cas particulier sera enregistrée et gardée en mémoire comme une règle universelle ; ce qui dispense notre calcul mental de tenir compte du moment ou de l'endroit, nous délivre de tout travail de l'esprit, hormis le premier, et fait que ce qui a été trouvé vrai *ici* et *maintenant* est vrai en *tous temps* et en *tous lieux* » (p. 30).

Autrement dit, la consécution trouvée dans un seul cas particulier est enregistrée et *gardée en mémoire comme une règle générale*. *L'analyse extrait ainsi du particulier l'universel, les marques du langage marquent précisément la mémoire de la pensée, ou encore c'est la réflexion qui dégage l'universel du particulier*. C'est pourquoi la méthode de la géométrie qui la conduit à ses conclusions est un modèle pour la philosophie. Il n'est par conséquent pas possible de lire le texte proposé comme une anticipation de l'induction humienne. On sort de la dimension du vraisemblable, du probable, pour se situer dans l'élément du vrai ou du faux. La dénomination développe une *faculté* d'analyse et de synthèse, sans néanmoins la créer, et c'est cette *faculté* qui *produit* l'universalité à partir d'une similitude visée dans les choses. Mais on ajoutera que l'admiration de Hobbes pour *Les Eléments* d'Euclide le conduit à une conception du modèle géométrique différente de celle de Descartes, pour lequel les longues chaînes de raisons des géomètres reposent sur la saisie intuitive des notions ou des natures simples, et de leur liaison déductive. Pour Hobbes, il y a un point de départ non scientifique à la science, qui relève de l'expérience, de la sensation et de la mémoire.

Les raisonnements doivent partir des définitions qui sont des définitions nominales ; c'est la raison pour laquelle d'ailleurs il est possible de les corriger. En géométrie, on commence par établir la signification des mots employés, opération qu'on appelle *définitions*, et celles-ci sont placées au début du calcul. « C'est donc sur la définition correcte des dénominations que repose le premier usage de la parole, qui est l'acquisition de la science » (p. 32). Mais le caractère nominal des définitions ne signifie pas un pur arbitraire du langage qui reposerait sur sa propre cohérence conventionnelle, hors de toute expérience ou de tout rapport aux choses. C'est l'importance du *Nosce te ipsum* qu'on retrouve après les *EL* dans l'Introduction du *Lév* : lis-toi toi-même, autrement dit l'activité réfléchie de lire sous les mots, ou sous les appellations, les conceptions des choses et des consécutions des choses confère aux consécutions de mots leur lumière, ou leur évidence pour parler comme dans les *EL*, I, VI, 3-4 : « [L'évidence] c'est la concomitance d'une conception qu'a un homme avec les mots qui signifie une telle conception dans l'acte de ratiocination. [...] Car si les mots seuls étaient suffisants, on pourrait enseigner à un perroquet aussi bien à connaître une vérité qu'à la dire. L'évidence est à la vérité ce que la sève est à l'arbre, qui, tant qu'elle monte dans le tronc et les branches, les maintient vivants ; là où elle les délaisse, ils meurent. En effet cette évidence, qui est le sens accompagnant nos mots est la vie de la vérité ; sans elle, la vérité ne vaut rien ». On soulignera qu'il ne s'agit pas là d'introspection, car la lecture de soi-même vise à défaire le pacte imparfait et fragile sur le sens des mots que chacun a passé avec lui-même et avec les autres pour le reconstruire dans la clarté et la rigueur. Si l'on part, dans

l'usage ordinaire du langage, de généralités univoques, le point d'arrivée que constitue la science est celui d'un accord clair sur le sens des mots, et sur une manière commune et non équivoque de repérer et de classer des conceptions diverses et leurs similitudes. Entre les deux, il y a le moment solitaire de la lecture par chacun de ses propres conceptions. Si, dans le *Léviathan*, il n'y a plus ce lexique de l'évidence (peut-être est-il encore trop réceptif ?), Hobbes utilise plutôt le terme de lumière et *perspicuous* est attribué à *word* : les « mots clairs » (p. 44) de l'ouvrage sont ceux sur lesquels Hobbes attend que lui-même et son lecteur s'accordent.

On conclura ces analyses en mettant en relief l'importance politique de notre passage : la science politique n'est pas la prudence. La prudence qui vaut comme « sagesse pratique » aux yeux des péripatéticiens et qui est, selon Thomas d'Aquin, la vertu politique par excellence, est remise à sa place. Elle relève de la pratique, et si la pratique est ce à quoi se confronte la politique, la politique s'élève pour sa part à la science qui a le caractère de la vérité, de l'éternité, de l'immutabilité, de l'infaillibilité, et de la certitude des conclusions et des définitions. Il s'agit pour celui qui écrit une politique de construire une méthode et non pas seulement d'examiner l'histoire, bien que l'expérience ait une importance pour la science politique. La science politique a bien comme point de départ (non scientifique) l'enquête empirique et historique sur les effets de l'insociable sociabilité et sur les diverses solutions que les hommes ont expérimentées, mais la compétence pour faire et conserver les républiques repose non pas sur la seule pratique, mais sur des règles certaines, comme le sont celles de l'arithmétique et de la géométrie.

Bilan de l'admissibilité

Les principales données statistiques pour les 138 admissibles sont les suivantes :

1. *Répartition par sexe* : 40 femmes, 98 hommes (2012 : 23 femmes, 67 hommes)

2. *Répartition par académie* :

Paris-Créteil-Versailles : 69 (présents : 258)

Lyon : 27 (61)

Dijon : 4 (8)

Grenoble : 4 (13)

Lille : 4 (14)

Montpellier : 4 (20)

Toulouse : 4 (31)

Bordeaux : 3 (12)

Rennes : 3 (22)

Poitiers : 2 (4)

Clermont-Ferrand : 2 (9)

Amiens : 2 (9)

Nice : 2 (9)

Strasbourg : 2 (11)

Nantes : 2 (12)

Caen : 1 (5)

Reims : 1 (7)

Orléans-Tours : 1 (10)

Aix-Marseille : 1 (18)

3. *Répartition par catégorie* :

Elèves des E.N.S. : 26

Etudiants : 73

Enseignant CPE-COP- Stagiaire : 2

Enseignants titulaires M.E.N. : 19

Agent non-titulaire du M.E.N. : 10

Agent fonction publique Etat autres Ministères : 2

Agent hors fonction publique/sans emploi : 6

Épreuves orales

Première leçon

Leçon de philosophie sur un sujet se rapportant, selon un programme établi pour l'année, à l'un des domaines suivants : la métaphysique, la morale, la politique, la logique et l'épistémologie, l'esthétique, les sciences humaines.

Durée de la préparation : cinq heures ; durée de l'épreuve : 50 minutes (leçon : 35 minutes ; entretien : 15 minutes). Coefficient 1,5.

Pour la préparation de la leçon, aucun ouvrage ou document n'est mis à la disposition des candidats.

*Domaine au programme de la session 2013 : **La métaphysique.***

COMMISSION : M. BARBARAS, PRÉSIDENT ;
MME MONTAVONT ; MM. CATTIN, CHODRON DE COURCEL, LAURENT, LEANDRI.

Rapport rédigé par Mme Anne MONTAVONT
à partir des observations des membres de la commission.

Candidats présents : 138

Moyenne des notes : 5,99

Répartition des notes :

de 01 à 02 : 18

de 03 à 04 : 39

de 05 à 06 : 34

de 07 à 08 : 23

de 09 à 10 : 10

de 11 à 12 : 3

de 13 à 14 : 6

15 : 1

16 : 1

18 : 1

19 : 2

La première leçon, dans la mesure où elle se rapporte à un programme, exige non seulement les qualités habituellement attendues de problématisation, d'analyse conceptuelle et de radicalisation du questionnement, mais aussi, puisque aucun ouvrage n'est mis à la disposition des candidats, des connaissances précises et la maîtrise des textes et des auteurs convoqués. Rappelons, de ce point de vue, que la métaphysique se travaille au même titre que les autres domaines que sont la morale, la politique, la logique et l'épistémologie, l'esthétique et les sciences humaines. Quel que soit le domaine, la leçon sur programme exige une préparation en amont approfondie et solide. Réussir une leçon de métaphysique suppose une réelle familiarité avec les œuvres de l'histoire de la métaphysique, la connaissance des enjeux et des problèmes mobilisés par ce domaine ainsi que la maîtrise

des notions et distinctions conceptuelles afférentes. Trop de candidats n'ont pas saisi l'enjeu métaphysique du sujet qu'ils ont choisi ou n'en ont pas compris le problème en raison du manque de connaissance véritable des œuvres de la tradition, connaissance que seul un travail patient peut fournir. Dans la mesure où la richesse de l'information doit s'accompagner de la capacité à mettre en œuvre de façon pertinente ce que l'on a appris, ce travail exige une réelle appropriation des lectures, qu'il s'agisse des lectures faites pendant l'année ou de celles des années antérieures. La connaissance des grands textes de l'histoire de la métaphysique, la maîtrise de ses concepts fondamentaux, la compréhension des problèmes qu'elle formule et des apories qu'elle rencontre sont inséparables d'une réflexion sur les "choses mêmes" auxquelles elle se confronte, afin de ne pas transformer les doctrines étudiées en résultats morts incapables de faire sens et d'éclairer le réel. C'est à cette condition, en particulier, que le traitement des sujets *sur* la métaphysique (que nous n'avons pas éliminés cette année au profit des seuls sujets *de* métaphysique) pouvait donner lieu à un traitement vivant et échapper au verbalisme.

Les auteurs mobilisés ont trop souvent donné lieu à des simplifications abusives, à des imprécisions doctrinales, voire à d'importants contresens. Platon, Aristote, Spinoza, Kant, Bergson et Heidegger furent particulièrement malmenés et l'on avait trop souvent l'impression que les candidats n'avaient de ces auteurs qu'une connaissance de seconde main. Rappelons qu'aucun commentaire, fut-il le plus subtil, ne saurait se substituer à la lecture patiente et toujours recommencée des auteurs eux-mêmes. Comment traiter de "La pluralité des sens de l'être" sans avoir fait une lecture attentive des passages de *La métaphysique* d'Aristote qui les distinguent et font apparaître le problème que cela pose ? Comment, dans une leçon sur le savoir contingent, se référer à l'exemple aristotélicien de la bataille navale en ignorant les arguments qu'Aristote oppose à ceux des Mégariques ? Quelle pertinence y a-t-il, dans une leçon sur le mal métaphysique, à convoquer les *Essais de Théodicée* de Leibniz si l'on se révèle, dans l'entretien, incapable de définir et de distinguer les trois formes de mal que sont le mal physique, le mal moral et le mal métaphysique ? Rappelons qu'un auteur n'est fécond qu'à condition d'être interrogé et analysé dans son propre cheminement de pensée. Pour cela, il faut avoir avec lui une grande familiarité ; or le jury n'a pu que constater une certaine improvisation dans la mobilisation des auteurs. Il faut donc rappeler que le concours de l'agrégation en général - et la leçon sur programme en particulier - exige un temps de préparation qui se compte en années de fréquentation des grands textes classiques. On ne saurait trop répéter que la lecture sans cesse recommencée des œuvres majeures de l'histoire de la philosophie constitue la base indispensable de la préparation du concours. Rien ne saurait en dispenser, ni la prétention à une originalité ignorante de ce dont elle croit se distinguer, ni la croyance au caractère « dépassé » d'une métaphysique dont on ne s'est pas soucié d'affronter sérieusement les questions. Comment ne pas s'attrister de découvrir une grande partie des candidats dans la méconnaissance, pour ne pas dire dans l'ignorance, des dialogues métaphysiques de Platon (d'autant que le *Sophiste* était au programme de l'oral), de la *Métaphysique* d'Aristote, des *Méditations métaphysiques* de Descartes ou encore de la *Critique de la raison pure* de Kant ?

Si les auteurs convoqués le furent de façon beaucoup trop schématique et simplificatrice, cela vaut davantage encore pour le courant phénoménologique, souvent utilisé pour conclure une leçon sur le mode de l'évidence et sans grand souci d'argumentation : Husserl, Heidegger ou encore Merleau-Ponty se réduisent trop souvent à quelques références convenues, et donnent lieu à de libres variations peu soucieuses d'exactitude et s'appuyant sur une vulgate dont on s'imagine qu'elle peut dispenser du travail d'une lecture attentive à la rigueur des œuvres citées.

Ce travail de fond est également essentiel à l'analyse des sujets proposés et à la compréhension de leur signification et de leurs enjeux. Aucune habileté, aucune technique formelle d'analyse des sujets ne peut s'y substituer. Réduire le libellé "Qu'est-ce qu'un principe ?" à la question des principes de la connaissance, c'est témoigner d'une méconnaissance des enjeux ontologiques de la métaphysique générale. Traiter "Création et production" sans jamais aborder la question de la création *ex nihilo* ou d'un Dieu créateur, c'est passer à côté de l'enjeu métaphysique du libellé. Réfléchir sur "Présence et absence" en réduisant la présence à l'occupation d'un lieu physique et par là même faire l'économie d'une présence à l'esprit, c'est là encore s'interdire d'entrer véritablement dans le problème métaphysique posé par le libellé. Prendre prétexte du sujet "Être cause de soi" pour ne traiter que de la liberté, c'est écarter d'emblée le versant théologique du libellé et par là même manquer le sens proprement métaphysique du sujet proposé.

Les connaissances préalablement acquises ne dispensent évidemment pas de la nécessaire analyse des notions en jeu dans le sujet. Le jury a entendu des leçons, au demeurant parfois savantes, qui à aucun moment n'ont pris la peine d'analyser le concept en question et, ce faisant, ne sont pas même entrées dans le sujet. Ce fut le cas pour "La perfection", "L'immanence", "L'*a priori*", "Apparence et réalité", "Sensible et intelligible", "La notion d'ordre" ou encore "La béatitude". Un candidat, ayant à traiter de "La vie de l'esprit" s'est interrogé, pour l'essentiel, sur la relation entre le corps et l'esprit sans se demander ce qu'est l'"esprit" ni ce qu'est la "vie". Se confronter à la question "En quoi la connaissance de la matière peut-elle relever de la métaphysique ?", c'est prendre au sérieux le concept de matière au lieu de traiter hâtivement des rapports entre physique et métaphysique. Une conception plate et non critiquée de la science permet-elle d'affronter sérieusement "La métaphysique peut-elle être autre chose qu'une science recherchée ?". Comment traiter "Le lieu de la pensée" sans analyser le concept de lieu ? Comment réfléchir sur "Les limites de la raison" ou "Les limites de l'expérience" sans interroger les concepts de raison et d'expérience ? Comment questionner "Au-delà de la nature" sans prendre en charge le concept de nature ? Cette absence d'analyse explique que de nombreux candidats ont substitué au sujet qui leur était proposé un autre sujet, glissant d'une notion à une autre sans jamais interroger ce glissement. C'est ainsi que "Le divin" donna lieu à un exposé sur Dieu, que "La singularité" fut oubliée au profit de l'examen de la connaissance du singulier, que "Le fondement" fut confondu avec l'origine et le commencement, ou encore que "L'irréel" fut immédiatement rabattu sur l'impossible.

Il est à remarquer que ce défaut d'analyse du sujet fut tout particulièrement criant pour les libellés comportant le terme "métaphysique" comme : "Qu'est-ce qu'une question métaphysique ?", "Qu'est-ce qu'un objet métaphysique ?" , "Sommes-nous des êtres métaphysiques ?" ou encore "Y a-t-il une argumentation métaphysique ?". Le "métaphysique" est réduit au supra-sensible et surtout posé comme allant de soi et ne faisant pas question. Aussi, on ne saura jamais en quoi l'âme, le monde ou Dieu sont des objets métaphysiques ; ils sont les trois objets de la métaphysique spéciale et n'ont visiblement plus, aux yeux de plusieurs candidats, à être questionnés quant à leur caractère « métaphysique » ou non ni quant à la signification d'une telle caractérisation.

Il nous semble donc essentiel de rappeler l'importance, avant le concours, d'une maîtrise des concepts et notions impliqués par le domaine au programme, maîtrise qui éclaire, sans la rendre inutile, la nécessaire analyse des termes du sujet de la leçon choisie, le jour de l'épreuve. Ce n'est qu'en refusant une acception trop simpliste des notions et en affinant les distinctions conceptuelles que l'on réussit à présenter un exposé approfondi et au plus près de la complexité du réel. Si le propos fut souvent allusif et approximatif, si cette superficialité fut la plupart du temps accompagnée de confusion, d'un manque de netteté dans l'argumentation et dans les transitions, c'est d'abord parce que les notions mobilisées furent mal, voire pas du tout définies. On ne peut qu'encourager les futurs candidats à travailler davantage les concepts fondamentaux des domaines mis au programme. Nous leur conseillons également vivement de se donner les moyens de ne pas confondre abusivement des notions parentes. À ne pas distinguer, par exemple, entre unité et unicité, singulier et particulier, réalité et existence, chose et objet, idée et concept, âme et esprit, limite et borne, être cause de soi et être sans cause ou encore être quelque chose par soi et exister par soi, on court le risque de passer à côté du sujet dans sa spécificité.

A partir de la nécessaire analyse du sujet, rappelons encore et toujours que les connaissances doivent être mises au service d'un problème clairement formulé. Bien des notes décevantes s'expliquent par cette absence d'étonnement face au libellé. Traiter "*L'a priori*" à partir de Kant est tout à fait légitime, mais s'enfermer dans une récitation doctrinale qui supprime tout questionnement sur *l'a priori* ne répond évidemment pas aux exigences de la leçon de philosophie. De même, un candidat ayant à traiter de "La participation" s'enferme dans une discussion sur la théorie platonicienne de la participation du sensible à l'intelligible sans justifier cette limitation par l'examen préalable du problème lui-même pris dans toute sa généralité. Face au sujet "L'inapparent", poser d'emblée l'identité de l'être et de l'inapparent peut constituer un point de départ, à condition cependant de chercher à justifier, voire à dépasser, cette identité d'abord posée comme évidente. De trop nombreux candidats se contentent de juxtaposer des exposés doxographiques et de multiplier les références pour les traiter superficiellement au lieu de prendre patiemment en considération la question et ses enjeux afin de poser un problème et de construire une démarche argumentée et progressive. "La preuve de l'existence de Dieu" n'invite pas à réciter les différentes manières de démontrer l'existence de Dieu, mais bien plutôt à se demander ce qui motive une telle démonstration, à interroger le lieu d'où elle surgit.

Réduire "Être et devenir" à un exposé sur les Éléates suivi d'un exposé sur Aristote, c'est esquiver le sujet en n'affrontant pas ce qui fait difficulté. On ne répétera jamais assez la nécessité de questionner les présupposés du libellé, d'autant que cet approfondissement de l'analyse du sujet doit permettre de construire un plan adapté au problème mis au jour. Questionner au sens fort du terme et radicaliser sans cesse ce questionnement, c'est s'arrêter sur ce que l'on dit, revenir sur ce qui vient d'être posé au lieu de glisser vers l'aval : trop de candidats ajoutent à ce qu'ils présentent comme une évidence une nouvelle évidence et ainsi de suite, comme si rien ne faisait difficulté. Convoquer l'idée platonicienne pour répondre à "Qu'est-ce qui est réel ?" n'a de sens qu'à condition de se questionner sur la réalité de l'idée. Une leçon sur "Le problème de l'être" s'interroge sur les différentes manières de concevoir "l'être", sans se demander en quoi et pourquoi l'être fait problème, considérant ainsi comme allant de soi que "Le problème de l'être" se réduit à "Qu'est-ce que l'être ?". Cette absence de mise en question conduit parfois à rejeter de manière expéditive des doctrines ou des arguments en ignorant ce qui peut les fonder (la preuve *a priori* de l'existence de Dieu est ainsi présentée comme évidemment impossible, sans que le candidat assumant cette "évidence" soit capable, lors de l'entretien, de dire en quoi cette preuve consiste précisément) ou à fonder une conclusion sur une thèse ou un principe dont la légitimité n'a été à aucun moment questionnée (c'est ainsi qu'une leçon a été construite d'un bout à l'autre sur un présupposé nominaliste, sans que le candidat soupçonne à aucun moment la possibilité de le contester).

Aucun sujet ne saurait être un prétexte à réduire la leçon à un catalogue d'auteurs. Proposer trois parties et "ranger" dans chacune d'elles trois auteurs, voire davantage, c'est d'abord se condamner à l'allusion et à l'approximation et souvent transformer l'auteur en argument d'autorité. Multiplier les auteurs et juxtaposer des résumés hâtifs, c'est ensuite et surtout ne pas s'engager, ne pas prendre position. Le jury regrette de n'avoir entendu que fort peu de leçons prenant le risque de penser, c'est-à-dire de poser fermement une thèse et de défendre une position. À vouloir embrasser trop de points et trop d'auteurs, on finit par ne plus rien avancer de substantiel.

Ce retrait, cette absence d'engagement et cette esquivance du nécessaire effort de penser expliquent aussi souvent les entretiens décevants qui ont suivi. Au lieu d'entrer dans un authentique dialogue avec les membres du jury, les candidats sont, pour la plupart, restés sur la défensive, n'osant répondre, persuadés de n'avoir pas su deviner le sens de la question. Si le candidat ne doit pas s'égarer dans un discours fleuve non maîtrisé et sans rapport avec la question posée, il ne doit pas non plus s'interroger, parfois à haute voix, sur les attentes présumées du jury. Ce dernier ne cherche en aucune façon à déstabiliser le candidat, mais attend de lui qu'il témoigne de sa capacité à écouter et entendre les questions qui lui sont posées, questions qui n'ont pas d'autre but que de lui offrir le lieu et le temps de préciser son propos, de développer un point abordé trop succinctement, de défendre plus avant sa position, de corriger une imprécision doctrinale, ou encore de réfléchir sur une piste que son exposé n'avait pas prise en compte.

Oser penser, c'est chercher à saisir le réel ; or cette saisie exige de rencontrer les choses mêmes et ne saurait faire l'économie de l'exemple. Trop de leçons n'ont su éviter le défaut du verbalisme, du propos qui tourne à vide et se paye de mots au lieu de parler de quelque chose. Cela ne signifie assurément pas qu'il faille s'interdire toute spéculation, bien au contraire. C'est par des distinctions conceptuelles rigoureuses et le souci de l'universel concret que l'on se donne le moyen d'être au plus près des choses. Cette conciliation de l'exigence d'universalité du discours d'un côté et du sens du concret de l'autre a été brillamment illustrée par quelques leçons. Le jury tient à féliciter les candidats qui ont su allier un réel questionnement à des connaissances solides et intelligemment exploitées. Ce sont ces qualités qu'ont manifestées, à chaque moment de leur exécution et dans la façon d'endurer leur questionnement, les meilleures leçons, en particulier sur "L'Un", sur "Peut-on dire ce qui n'est pas ?" et sur "La manifestation". Aristote, Plotin, Heidegger ou Michel Henry y furent convoqués de façon précise et dans un réel souci de dialogue avec les auteurs mobilisés. Les candidats surent s'y montrer à la fois spéculatifs et au plus près des choses. Ces excellentes leçons n'ont d'ailleurs pas déçu au moment de l'entretien avec le jury, bien au contraire. Que leurs auteurs soient vivement remerciés pour les beaux moments de philosophie qu'ils ont donnés à vivre au jury.

*

Liste des sujets de la leçon 1

SUJETS CHOISIS / SUJETS REFUSÉS

Qu'est-ce qu'un objet métaphysique? / L'impossible
L'idée d'un commencement absolu / L'être et la volonté
Y a-t-il une connaissance métaphysique? / Quantité et qualité
Sommes-nous des êtres métaphysiques ? / L'omniscience
La spontanéité / Les idées et les choses
L'idée de Dieu / L'indéterminé
Qu'est-ce qu'une méditation métaphysique? / L'univers
Seul le présent existe-t-il? / Les questions métaphysiques ont-elles un sens?
N'y a-t-il qu'un seul monde? / La puissance et l'acte
Qu'est-ce qu'une propriété essentielle? / Toute métaphysique implique-t-elle une transcendance?
La métaphysique peut-elle être autre chose qu'une science recherchée ? / L'absence
Le réel et le virtuel / Vérités de fait et vérités de raison
Consistance et précarité / Qu'est-ce qu'un métaphysicien?
La perfection / Connaître et penser
L'immanence / Le premier principe
Peut-on dire ce qui n'est pas ? / Le royaume du possible
Peut-on réduire une métaphysique à une conception du monde? / Le réel est-il rationnel?
Le désir métaphysique / Peut-on penser l'extériorité?
Le créé et l'incrédé / La division

L'a priori / La recherche de l'absolu
Apparence et réalité / Qu'est-ce qu'un élément?
Le principe de causalité / Peut-on douter de sa propre existence?
Y a-t-il un savoir du contingent ? / La réalité
L'indivisible / Le même et l'autre
Être et être pensé / la dualité
Le monde vrai / Y a-t-il un principe du mal?
La notion d'ordre / Le principe d'identité
L'infinité de l'espace / Y a-t-il une science des principes?
La pluralité des sens de l'être / Prouver en métaphysique
La singularité / Dieu pense-t-il?
L'univocité de l'étant / La métaphysique peut-elle faire appel à l'expérience?
Le phénomène / Penser sans corps
Physique et métaphysique / L'ordre des choses
Création et production / Être et représentation
Être dans le temps / La métaphysique est-elle nécessairement une réflexion sur Dieu?
Y a-t-il des degrés de réalité? / Le miracle
Négation et privation / L'interrogation humaine
Le sujet de la pensée / Identité et différence
L'immortalité de l'âme / Etre et devoir être
L'expérience métaphysique / La pluralité des mondes
Y a-t-il une hiérarchie des êtres? / Le mal constitue-t-il une objection à l'existence de Dieu?
Le hasard / La raison suffisante
Que veut dire introduire à la métaphysique? / L'unité des contraires
L'être et le bien / Ce qui passe et ce qui demeure
Principe et cause / Être une chose qui pense
Le divin / Le nombre
L'au-delà de l'être / Y a-t-il une métaphysique de l'amour?
Tout est-il relatif? / Se détacher des sens
Les limites de la raison / Peut-on penser une métaphysique sans Dieu?
Au-delà de la nature? / Infini et indéfini
En quel sens la métaphysique est-elle une science ? / Fait et essence.
La contradiction / Les individus
En quoi la connaissance de la matière peut-elle relever de la métaphysique ? / L'être en tant qu'être
Une cause peut-elle être libre? / Temps et éternité
Contingence et nécessité / Qu'est-ce qu'un problème métaphysique?
Le lieu de la pensée / Le principe de contradiction
Persévérer dans son être / L'âme, le monde et Dieu
Que peut-on dire de l'être? / L'éternel présent
Monde et nature / L'être de la vérité
Rendre raison / L'être et l'essence

L'être et le temps / Les universaux
L'intangible / L'existence se démontre-t-elle?
Le fondement / Être, vie et pensée
La manifestation / Origine et commencement
Les lois de la nature sont-elles contingentes ? / Le corps et l'esprit
Les choses / Y a-t-il une expérience de l'éternité?
Au-delà / L'existence du mal
Le changement / La réalité du sensible
Métaphysique spéciale, métaphysique générale / Vie et volonté
La béatitude / Les nombres gouvernent-ils le monde ?
Peut-on tout définir? / Psychologie et métaphysique
Logique et métaphysique / Sauver les apparences
L'irréel / Le souverain bien
Qu'est-ce qu'une question métaphysique? / La chose en soi
Si l'esprit n'est pas une table rase, qu'est-il? / Catégories de l'être, catégories de langue
Être par soi / La métaphysique a-t-elle ses fictions?
Une métaphysique peut-elle être sceptique? / Le concret
Y a-t-il une argumentation métaphysique? / L'inquiétude
L'un et le multiple / La destruction
La limite / Faire de la métaphysique, est-ce se détourner du monde?
Dieu peut-il tout faire? / Devenir autre
La toute puissance / Causes premières et causes secondes
La puissance des contraires / Les sciences ont-elles besoin d'une fondation métaphysique?
L'efficience / Métaphysique et histoire
Qu'est-ce qu'un principe? / Notre corps pense-t-il?
Ce qui n'est pas réel est-il impossible? / Le particulier
La science de l'être / L'altérité
Être dans l'esprit / Le meilleur des mondes possible
Le problème de l'être / L'antériorité
L'être et le néant / Définir, est-ce déterminer l'essence?
Être sans cause / Chose et objet
L'incorporel / L'être et l'étant
La fin de la métaphysique / L'immédiat
Apparaître / En quel sens parler de structure métaphysique?
Quel est l'objet de la métaphysique? / Ici et maintenant
La négation / L'être et les êtres
Qu'est-ce qui est réel? / Être et sens
La métaphysique se définit-elle par son objet ou sa démarche? / Tout être est-il dans l'espace?
La preuve de l'existence de Dieu / Les genres de Dieu
Le mal métaphysique / Le mode
Il y a / L'universel

L'impuissance de la raison / L'éphémère
Métaphysique et ontologie / L'acte
Qu'est-ce qu'une catégorie de l'être? / La création
La matière / Un Dieu unique?
L'événement manque-t-il d'être? / Univocité et équivocité
Sensible et intelligible / L'éternité
L'inapparent / En quel sens la métaphysique a-t-elle une histoire?
Le besoin de métaphysique est-il un besoin de connaissance? / L'individu
Toutes les choses sont-elles singulières? / Pâtir
Etre cause de soi / Dire le monde
La multiplicité / Le réel peut-il être contradictoire?
Pourquoi Dieu se soucierait-il des affaires humaines? / Grammaire et métaphysique
Présence et absence / Les propositions métaphysiques sont-elles des illusions?
Certitude et vérité / Le fond
L'être en tant qu'être est-il connaissable? / Métaphysique et religion
Le métaphysicien est-il un physicien à sa façon? / L'incompréhensible
La participation / Le néant
Chaque science porte-t-elle une métaphysique qui lui est propre? / Le monde intérieur
Être et devenir / Peut-on entreprendre d'éliminer la métaphysique?
Qu'est-ce qu'une âme? / L'un et l'être
L'absence de fondement / Le simple
Les causes finales / L'être de l'image
L'invisible / Y a-t-il des êtres mathématiques?
La métaphysique est-elle le fondement de la morale? / Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien?
Les vérités éternelles / La fin
L'un / Ce qui fut et ce qui sera
Qu'est-ce qu'une philosophie première? / Tout a-t-il une raison d'être?
Peut-on se passer de Dieu? / La réalité du temps
L'ennui / Une métaphysique athée est-elle possible?
Liberté humaine et liberté divine / L'accident
La matière première / La vie éternelle
Être et ne plus être / La nature et la grâce
La possibilité métaphysique / La relation.
Les limites de l'expérience / La possibilité réelle
La naissance / La transcendance
La vie de l'esprit / Le vide
L'immuable / Peut-on parler de vérités métaphysiques?

Seconde leçon

Entretien avec le jury

L'épreuve se déroule en deux parties : la première partie compte pour 16 points, la seconde pour 4 points.

Leçon de philosophie : elle porte sur un sujet se rapportant à la métaphysique, la morale, la politique, la logique et l'épistémologie, l'esthétique, les sciences humaines, à l'exception du domaine inscrit au programme de la première épreuve d'admission. La leçon est suivie d'un entretien avec le jury.

L'entretien inclut une question touchant la connaissance réfléchie du contexte institutionnel et des conditions effectives d'un enseignement exercé en responsabilité telle que définie par la première compétence de l'annexe de l'arrêté du 12 mai 2010 portant définition des compétences à acquérir par les professeurs, documentalistes et conseillers principaux d'éducation pour l'exercice de leur métier.

La question relative à cette compétence est remise au candidat au début de l'épreuve avec le sujet de la leçon.

Pour la préparation de la leçon, les ouvrages et documents demandés par les candidats seront, dans la mesure du possible, mis à leur disposition. Sont exclues de la consultation les encyclopédies et anthologies thématiques.

Durée de la préparation : 5 heures. Durée de l'épreuve : 50 minutes (leçon : 35 minutes ; entretien : 15 minutes). Coefficient 1,5.

COMMISSION : M. MATHIAS, PRÉSIDENT ;
MM. BIMBENET, BÜTTGEN, FÜSSLER, LAURET, RODRIGO.

Rapport rédigé par M. Paul MATHIAS
à partir des observations des membres de la commission

Candidats présents : 138

Moyenne des notes (sur 16) : 5,87

Répartition des notes de la leçon (sur 16) :

de 01 à 02 : 6

de 03 à 04 : 52

de 05 à 06 : 41

de 07 à 08 : 25

de 09 à 10 : 8

de 11 à 12 : 4

13 : 1

14 : 1

Moyenne des notes de l'entretien (sur 4) : 4

L'épreuve de l'oral de l'agrégation de philosophie dite « en deux parties » comporte une leçon notée sur 16, qui repose sur un intitulé prenant la forme d'une notion, d'un groupe de notions ou d'une question ; et une question notée sur 4, ayant trait à la dimension professionnelle de l'exercice du métier de professeur de philosophie et répondant aux exigences de l'« Arrêté du 12 mai 2010 portant définition des compétences à acquérir par les professeurs, documentalistes et conseillers principaux d'éducation pour l'exercice de leur métier »¹.

Première partie de l'épreuve : la leçon

Autrefois dite « grande leçon », la première partie de l'« épreuve en deux parties » s'inscrit dans une tradition académique fermement établie et se distingue des autres épreuves d'oral par l'absence de tout programme. Son propos est de vérifier que les candidats disposent de la culture et du savoir-faire philosophiques attendus d'un professeur agrégé, qu'ils sont à la fois capables de parcourir les champs de la philosophie classique ou contemporaine, française ou étrangère, et susceptibles d'en exploiter les ressources de manière originale et un peu singulière. En effet, la leçon est l'occasion, pour chaque candidat, de rassembler la culture philosophique qu'il a faite sienne tout au long de ses études et de la mettre en œuvre dans l'analyse et dans le traitement philosophiques d'un sujet proposé par le jury pour un intérêt que certifie la tradition (« L'habitude », « Y a-t-il des devoirs envers soi-même ? ») ou que suscite parfois, mais plus rarement, une certaine actualité (« Masculin, féminin », « La domination du corps »).

Les deux dimensions de *culture* et de *savoir-faire* sont décisives et solidaires. La connaissance philosophique fait une grande place à la lecture des œuvres majeures des traditions philosophiques, mais aussi à celle des études qui ponctuent l'exercice vivant et contemporain de la philosophie. Un grand texte est porteur de leçons, sa fréquentation renforce les compétences opératoires du lecteur en même temps qu'elle rehausse et enrichit le point de vue qu'il adopte dans le traitement de tel ou tel problème. Les essais contemporains animent, infléchissent, renouvellent les textes classiques ou canoniques. La lecture est effectivement, en elle-même, une pratique philosophique qui sollicite la capacité à analyser des concepts, à suivre une argumentation ou à interpréter un propos, ainsi qu'à opérer les rapprochements permettant de saisir l'originalité et l'intérêt d'une analyse – opérations qui, ensemble, caractérisent le savoir-faire philosophique.

Par « savoir-faire », on n'entendra évidemment pas une technique routinière et standardisée, mais une forme spécifique de pratique théorique, un faire effectif adossé à un savoir consistant.

¹ JORF n°0164 du 18 juillet 2010.

L'enseignement étant la mise en œuvre d'une telle pratique, le jury est attentif aux gestes théoriques qui en relèvent, d'autant plus qu'ils sont requis pour construire un discours philosophique cohérent et convaincant : lecture et interprétation pertinentes de l'intitulé du sujet, ouverture sur un horizon théorique consistant, construction rigoureuse de l'argument, clarté du propos. La leçon doit en effet attester de la capacité des candidats à analyser un sujet, à opérer des distinctions fines entre concepts voisins, à choisir et à examiner des exemples pertinents, dont la fonction n'est pas simplement d'illustrer une argumentation qui serait intelligible par elle-même, mais bien plutôt d'exhiber clairement la réalité qu'elle contribue à décrire sur le mode d'une pensée authentiquement théorique.

Le rapport que la leçon doit entretenir au réel est très important. Car, dès lors qu'une réflexion philosophique se donne un objet réel et non pas imaginaire, elle est contrainte à la plausibilité en même temps qu'à la précision de son propos. Un discours qui reste flou sur ses objets se donne licence de dire à peu près n'importe quoi, notamment sous une apparence de cohérence formelle, mais il perd du même coup le pouvoir d'instruire, de convaincre, et même d'intéresser l'auditoire. C'est devenu presque un *topos* que de déplorer l'abstraction où s'enferme la parole de nombreux candidats, parole qui confine alors à l'irréalisme ou à l'irréalité. Le jury serait heureux de constater que les leçons qu'il entend démentent ce *topos* et qu'elles ont la consistance donnée au discours philosophique par une visée constante de la réalité qu'il recouvre, quelle qu'elle soit. Assurément, il ne s'agit pas d'inciter à construire la leçon à partir d'un chapelet d'anecdotes, de récits ou d'expériences domestiques. Il faut tout simplement comprendre que le travail de la philosophie concerne l'existence et les existants, et que ceux-ci enveloppent les choses, les institutions, les hommes qui les habitent et les font travailler.

Quelques leçons témoignent parfois de cette incapacité à mettre en relation les questions ou les notions en jeu avec la réalité qu'elles devraient contribuer à élucider. Un candidat, par exemple, choisit de traiter « Faire une expérience ». La locution ne présente aucune difficulté particulière et renvoie, très naturellement, du moins au premier abord, à la vie et à sa conduite, à certaines pratiques, non seulement savantes (celles de l'expérimentateur), mais ordinaires : s'exercer à un sport nouveau, goûter un met inhabituel, se priver de sommeil « pour voir » – toutes choses assez anodines, mais instructives. De quelle nature, cependant, serait une telle instruction ? La question n'est pas très difficile à formuler et constitue, d'ailleurs, une simple prémisse à un propos qu'il n'est pas interdit de faire dévier de l'examen de la vie pratique à celui de l'empirisme, voire des sciences expérimentales. Or au lieu de suivre le fil naturel de la langue et du bon sens, qui est aussi celui de la réalité qu'ils aident à comprendre, le candidat, d'emblée, se jette comme à corps perdu dans des considérations « supercélestes » sur l'être-au-monde, sur quelque chose comme une expérience « primordiale » ou encore sur le « maintien » du réel. Ce n'est pas à dire qu'une réflexion sur l'expérience interdit une extension de l'horizon philosophique de l'analyse à notre « être-au-monde » ou au « maintien » de ce qui est, mais, à coup sûr, brûler l'étape de

l'observation prétendument naïve de la vie immédiate, c'est bel et bien *déréaliser*, d'emblée, le propos supposé viser un objet.

De telles vrilles sémantiques résultent, généralement, d'une lecture bornée et platement scolaire des sujets proposés et choisis.

Très curieusement, les candidats sont encore nombreux, qui appliquent à la lettre et sans la moindre distance, une des règles formelles les plus absurdes inculquées, par habitude, à l'école. On y dit souvent, en effet, que le traitement d'un sujet de dissertation ou de leçon repose tout entier sur « l'analyse des termes du sujet », ce qui s'entend : « suite à un découpage, terme à terme, de l'intitulé proposé ». Ainsi, « La puissance de la technique » imposerait de définir et de comprendre, au préalable, ce qu'est « la puissance », puis ce qu'est « la technique », pour espérer, à terme, commencer à saisir en quoi consiste « la puissance de la technique ». On oublie que la puissance de la technique est, en soi, quelque chose de réel et d'immédiat ; que c'est celle du feu, celle de la taille de la pierre ou du bois, celle du monde industriel, si l'on préfère, ou celle de l'arme atomique, de la médecine, de la conquête spatiale, de la couture et de l'art culinaire. La locution doit, en première approche, être appréhendée dans la globalité de son sens ; elle ne viendra pas à signifier quelque chose au terme d'analyses partielles, alambiquées, décalées, précieuses et faussement savantes. Si elle pose problème – à quoi bon la maîtrise des choses ? « maîtrise » a-t-il un sens strictement technique ? où se situe la frontière entre maîtrise et perte de contrôle ? en quoi renvoie-t-il à celle des savoirs ? et en quoi y peut-il être question de choix, de mesure, de normes éthiques et sociales ? est-il légitime de parler de *la* technique ou la pluralité des techniques fait-elle, en tant que telle, sens ? – ce n'est pas suite à la juxtaposition hasardeuse de deux concepts aléatoirement rassemblés pour « faire un sujet », mais c'est parce qu'elle recouvre une réalité dont la philosophie a quelque chose à dire et qu'elle peut éclairer.

Le traitement par dissection des intitulés de sujet, plus tatillon que minutieux, conduit presque inévitablement à des aberrations insurmontables. Un exposé sur « Le tribunal de l'histoire », par exemple, a littéralement désagrégé le sujet pour avoir *d'abord* examiné la notion de tribunal, en y associant toute une série de concepts annexes (justice, valeurs, etc.), *puis* la notion d'histoire, rapidement assimilée à un chaos d'événements humains, pour *enfin* faire apparaître une question dénuée de véritable consistance, de savoir si les valeurs de justice doivent être considérées comme internes ou externes à l'histoire. Très déraisonnable, la lecture initiale du sujet n'aura pas permis d'en comprendre le sens, notamment ce que peut signifier que « l'histoire jugera », la fonction qui peut être celle de l'historien et la différence qui peut exister entre sa pratique savante et celle du philosophe, ou encore entre leurs visées théoriques et celles, pratiques, du politique et du gouvernant.

Parmi les défauts techniques auxquels les candidats doivent prendre garde, il en est plusieurs qui doivent retenir leur attention :

a) le premier concerne le rapport qu'ils entretiennent aux textes philosophiques. Le jury s'est souvent étonné de constater que les candidats apportant avec eux des ouvrages de la bibliothèque pour satisfaire aux besoins de leur argument sont relativement peu nombreux – peut-être la moitié d'entre eux seulement. En outre, quand ils apportent en effet quelques ouvrages, en nombre légitimement limité, l'usage qu'ils en font se révèle principalement illustratif et ils restent très rares à fixer leur attention, dans le cours de leur argument, sur tel ou tel extrait pour le travailler véritablement, comme on peut espérer que, en tant que professeurs, ils feront avec leurs élèves. Sans doute ne s'agit-il pas de dévier de la logique de l'exercice et de lui substituer une ou plusieurs explications de textes ; mais la lecture précise d'un passage clairement délimité d'une œuvre philosophique peut être un ressort important de l'analyse théorique en cours, à condition que le commentaire soit précisément rapporté à la leçon et à ses objectifs propres. *A contrario*, la lecture allusive d'une citation ou de quelques lignes ne fait pas l'affaire. Ainsi, dans une leçon sur « L'insensé », le jury a été surpris par une référence du candidat au début du § 19 des *Prolégomènes à toute métaphysique future*, qui aura seulement servi à affirmer qu'« est intelligible ce qui est compréhensible par plusieurs sujets » – comme si l'on avait besoin de l'autorité de Kant pour énoncer une telle vérité d'évidence, si ce n'est même un énoncé redondant ;

b) autre défaut, celui qui consiste à ne pas exploiter des idées qui font pourtant réellement sens. Parfois, en effet, des candidats ont de « bonnes idées » qu'ils exploitent terriblement mal, faute, sans doute, de confiance en eux-mêmes et dans leur propos, qui ne les convaincraient pour ainsi dire pas eux-mêmes. Ainsi par exemple, tel candidat qui doit traiter de « Parler pour ne rien dire » évoque, à juste titre, la mondanité du bavardage, une fonction purement communicationnelle de la parole, voire l'horizon qu'ouvre la poésie à cette dernière. Mais, précisément, faute d'un argument solide et d'une démonstration précise pour étayer le propos, celui-ci se fait de plus en plus filandreur et allusif pour finir par donner le sentiment que la poésie, justement, n'est qu'un jeu de mots consistant à « parler pour ne rien dire » ;

c) tel autre candidat doit traiter de « L'aliénation ». Au lieu d'une analyse précise de la notion et, peut-être, de distinctions utiles entre plusieurs domaines de définition, on assiste très rapidement à une séquence inaugurale portant sur la constitution du sujet comme refus de toute aliénation ! Techniquement, la démarche est évidemment dysfonctionnelle et consiste à développer une sorte de préalable incantatoire au sujet, peut-être pour en retarder l'examen, peut-être pour l'éviter, en tout cas sans justification possible de la démarche théorique entamée. Il faut donc rappeler ce point élémentaire, mais essentiel, qu'il n'y a jamais de préalable à l'approche d'un sujet, si ce n'est la lecture elle-même et la réélaboration problématique de ce sujet ;

d) enfin, le souci du vocabulaire et de son exactitude est primordial, notamment quand il est question, dans le cours de l'exposé, de la pensée de tel ou tel auteur dont la terminologie est

fermement établie. Une leçon porte sur « La contemplation » et, au terme d'une analyse à la fois admissible et discutable sur les modes actif et passif de la connaissance, elle aboutit à l'examen de la contemplation esthétique. On peut supposer que la référence à Kant, qui vient alors, est sous-tendue par une connaissance honorable des textes. Mais pourquoi, dans ces conditions, parler du jugement esthétique comme du jugement qui réunit « sensibilité et entendement » et non pas « imagination et entendement » ? Appartient-il au jury de deviner, de supposer, de concéder une bonne connaissance des textes et d'en faire crédit à l'auteur de la leçon ? et peut-on légitimement le taxer de sévérité s'il relève l'erreur et qu'il conclut à un savoir trop approximatif ? Les candidats doivent être attentifs à tenir un propos maîtrisé de part en part et à ne s'accorder aucune liberté qui serait licence plutôt qu'invention et création.

Si l'on dénonce de telles erreurs, ce n'est ni pour stigmatiser les candidats, ni pour regretter leur « niveau » ! Il pourrait même être particulièrement instructif d'évoquer rapidement deux leçons ratées, qui l'ont été par des candidats de valeur et qui avaient manifestement des connaissances et un propos à partager. Les observations qui suivent ne visent donc pas à décourager, mais à signaler ou à répertorier certaines erreurs caractéristiques, que même des candidats de bon niveau ne parviennent pas toujours à éviter :

a) « Le poids du passé » : la première erreur a été d'insister sur la notion de « poids », pris en son sens littéral, et à persister à organiser la leçon à partir d'une opposition entre poids plume et poids lourd, évidemment artificielle et inféconde. À ce défaut de *pertinence* dans l'analyse du sujet, s'est ajoutée une disposition peu cohérente de références par ailleurs pertinentes, et bien maîtrisées. Ainsi se succédèrent, dans le même développement, les trois thèses suivantes : les souvenirs éclairent la perception (Bergson, *Matière et Mémoire*), mais aussi les souvenirs occultent le présent par la force de l'habitude (Proust) et, en rattachant le présent à tel passé bien défini, ils nuisent à la généralité requise par l'action. À partir du moment où ces thèses se succédaient sans aucune dialectique, sans être renvoyées à l'ambivalence de la mémoire ou à l'impossibilité de lui attribuer une valeur simple et constante, la leçon ne faisait qu'affirmer des positions doctrinales incompatibles et se révélait *incohérente*. La troisième erreur et, dès lors, la plus grave et la moins compréhensible, résidait dans l'*oubli d'éléments de réflexion* qui s'imposaient pourtant avec évidence sur un tel sujet : le poids d'un passé toujours présent et actif, mais sans souvenir conscient (l'archaïque ou le refoulé) et le poids du passé collectif (traditions, commémorations, institutions) ;

b) « Peut-on tout démontrer ? » : la leçon a déroulé un parcours ne manquant nullement de force, mais qui a pourtant échoué à proposer un traitement satisfaisant de cette question classique. Dans un premier moment, elle a exposé, à partir de Spinoza (manifestement bien connu), un projet d'intelligibilité intégrale du réel. Dans un deuxième temps, elle a objecté à un tel projet la position de l'existence comme ce qui se dérobe à la démonstration, et donc a

indiqué une autre tâche à la philosophie (Heidegger). Or cette opposition radicale et frontale a conduit la leçon à une sorte d'aporie : comment maintenir l'unité et la pertinence de la philosophie, dans sa prétention à rendre raison de l'existence d'une manière intelligible ? La troisième partie de la leçon s'est perdue dans une tentative embarrassée de réconciliation entre « démonstration » et « existence » sous couvert d'une pensée de la « création », assez mal définie. L'intention théorique devenant incertaine, les références théoriques censées la cautionner étaient alors sollicitées de manière arbitraire et imprécise – en l'occurrence les « idées de la raison » (Kant), Canguilhem et la « normativité interne » à la vie, Simondon et la métastabilité (notion utilisée de manière imprécise et hors du contexte qui lui donne un sens). Une telle leçon montrait que le candidat avait bien un propos et une ambition philosophiques, mais qu'il ne parvenait pas à en établir la légitimité, faute de procéder aux opérations théoriques élémentaires requises pour un traitement satisfaisant du sujet choisi. Celui-ci renvoyait d'abord à une théorie de la démonstration et de son rôle en logique, en mathématique, et dans la canonique du discours scientifique. Il fallait donc partir de cette approche technique et précise et non lui substituer, d'emblée, un problème trop général et trop immédiatement ambitieux. La pertinence et la consistance de la leçon étaient compromises dès lors que, sur un sujet qui a une dimension technique, celle-ci ne proposait aucune définition de la démonstration ; qu'elle négligeait tout ce qui, du point de vue même de la théorie de la logique et des mathématiques, met en question le projet de démonstration complète des vérités logiques et mathématiques (le statut des principes chez Aristote, notamment le principe de contradiction, instrument de toute démonstration ; le théorème d'incomplétude chez Gödel, qui démontre la nécessité d'au moins une vérité indémonstrable au simple niveau de l'axiomatique de l'arithmétique) ; enfin, qu'elle oubliait la distinction élémentaire, établie par Leibniz et reprise par Hume, entre les vérités de raison, démontrables à l'aide du seul principe de contradiction, et les vérités de fait, qui font toujours appel à un constat empirique. Il est périlleux de choisir un sujet, et de laisser de côté les données théoriques précises qui déterminent le sens de la question posée. Le traitement du sujet est laissé à la liberté du candidat. Il n'en reste pas moins que, sur certaines questions, un savoir précis est attendu, parce que c'est ce savoir qui permet de comprendre ces questions.

De bonnes leçons ont, d'ailleurs, attesté de cette capacité partagée par d'assez nombreux candidats admissibles à rendre présente et convaincante une pensée vivante dans la fréquentation des traditions philosophiques majeures. Quelques exemples suffiront à s'en persuader :

a) « La terre » : une solide connaissance de la phénoménologie (Husserl, Patočka) a permis de mettre en tension deux acceptions fondamentales de la notion, prise d'abord comme sol, condition d'un domaine, d'une demeure, d'une habitation et d'une corporéité dominée par la gravité ; et comme planète, objet de la science astronomique, obéissant aux lois de la mécanique et de l'astrophysique. La valeur de la leçon tenait à la mise à profit d'un savoir

pointu, bien dominé, et à la confiance ou l'aisance avec lesquelles était sollicité un style de description phénoménologique très pertinent pour le sujet ;

b) « Comment bien vivre ? » : construite à partir de l'opposition de deux manières d'entendre l'expression « bien vivre », soit comme vie placée sous le signe de la culture de l'agrément, incluant le raffinement esthétique, l'esthétisation de l'existence ; soit comme vie qui ne se trouve justifiée que par sa déférence aux normes morales, la leçon avait le mérite de son parti pris, celui d'une alternative nettement radicalisée, jusqu'à interdire toute forme de compromis. Si la démarche était discutable, ce qui la rendait intéressante était, d'abord, qu'elle fût théoriquement assumée et que la leçon lui restât fidèle en la défendant sans obstination, mais avec conviction. Mais elle avait aussi le mérite de ne pas appauvrir le discours, de ne pas l'enfermer dans une approche partielle ou stéréotypée de la réalité morale, et de conduire à des descriptions et analyses détaillées, déployant un point de vue authentique sur le monde.

c) « J'ai un corps » : la leçon commença par une analyse simple et claire du présupposé enveloppé dans la formulation du sujet : dire « j'ai un corps », c'est dire que le je ne se confond pas avec son corps, mais le possède ; ce corps est le mien, mais il n'est pas moi. La leçon pouvait alors exposer une conception du corps et du sujet pensant résumée dans ce présupposé, et l'interroger comme n'étant ni universelle, ni naturelle. De manière très logique, le premier moment de la leçon déplia scrupuleusement le présupposé dégagé dans l'introduction : le dualisme, le corps comme réceptacle matériel de l'âme. La détermination dualiste du rapport du sujet à son corps déboucha alors sur deux problèmes : celui de la maîtrise du sujet sur son corps et celui du mode d'unité que le corps reçoit de son union avec l'âme (le corps objet, réalité physique parmi les autres réalités physiques, étant distingué de « mon corps », corps sentant et affectif – étant bien entendu qu'il s'agit de deux aspects d'une même réalité, et qu'il incombe à la pensée philosophique du corps de les articuler). Dans un second moment, ces deux problèmes furent traités à partir d'une question qui permettait de les réunir : le corps comme extériorité d'une intériorité peut-il être maîtrisé et approprié ? La leçon se penchait alors sur la « chair » en tant qu'elle m'échappe en s'échappant vers le monde, et rappelait la puissance et les limites des techniques d'assujettissement et de maîtrise du corps (avec Mauss et avec Foucault). Un troisième moment présentait enfin une tentative de résorption de la tension entre le corps-objet et le corps-phénomène vécu : « je vis mon corps » et il y a donc coïncidence du sujet et du corps dans l'engagement dans le monde.

Cette dernière leçon n'est pas mentionnée à titre de modèle, mais parce qu'elle illustre les opérations et les ressources théoriques qui, sollicitées avec pertinence et bien enchaînées, donnent les moyens de construire un propos consistant et convaincant : une analyse simple, mais ferme, du sujet permet de justifier sa démarche théorique et de déployer, dans un

ordre raisonné et aisément intelligible, des analyses instruites et conceptuellement opérantes.

En somme, et pour le dire simplement, une bonne leçon n'est rien d'autre qu'un discours philosophique convaincant. Or la conviction ne vient pas seulement de l'ordre logique des arguments et de leurs articulations formelles. Elle requiert une visée et que l'objet de cette dernière soit reconnaissable dans l'horizon de réalité qui est celui d'un observateur averti du monde. Le « philosophique », dans le discours, tient à la manière dont ce discours justifie le point de vue qu'il développe et les conséquences qu'il assume, mais aussi à l'objet qu'il atteint et qu'il révèle à l'interlocuteur attentif. C'est pourquoi la leçon sans programme donne à chaque candidat l'occasion de faire valoir devant le jury sa conception de la pratique de la philosophie et de ce qui donne autorité ou crédit à une parole qui, par là même, devient philosophique.

Le paradoxe, c'est qu'il ne saurait y avoir de préparation spécifique de cette épreuve, mis à part les exercices qui permettent de se familiariser avec sa durée et avec sa difficulté. Effectivement, la « grande leçon » convoque toute la culture et tout le savoir-faire des candidats et, en ce sens, ils s'y préparent depuis qu'ils ont commencé à suivre des études de philosophie. La philosophie qu'on appelle parfois « générale » n'est générale que par la multiplicité des champs, des domaines et des territoires où se constituent les questions proposées à l'attention des candidats. Ces questions sont elles-mêmes très précises et l'on attend d'ailleurs que cette précision soit reconstruite et exhibée. Le jury est d'ailleurs attentif à l'exactitude et à la richesse du savoir convoqué ; mais il est également très sensible au fait que la leçon, tout en restant intelligible et intéressante pour autrui, procède d'une manière de faire de la philosophie qui révèle une observation réfléchie du monde et donc un engagement personnel, du moins intellectuel.

À cet effet, il est utile et même indispensable de pouvoir s'appuyer sur une compréhension réelle des questions majeures qui se sont imposées dans les traditions et dans l'histoire de la philosophie et de ses différentes « branches », pour parler comme Descartes. Sans doute l'appropriation de ces questions sera-t-elle encore partielle ou lacunaire – après tout, les candidats ont une longue carrière philosophique devant eux. Mais, à tout le moins, elle doit être personnelle et méditée, habitée, pour ainsi dire, par un sujet savant dans la mise en œuvre effective de ce savoir.

Seconde partie de l'« épreuve en deux parties » : la question professionnelle

La seconde partie de l'« épreuve en deux parties » consiste dans une même question posée sous une forme unique à tous les candidats, sans exception. La question est portée à la connaissance des candidats en même temps que le sujet de leur leçon, au moment du tirage ; elle est posée oralement par le président de commission à l'issue de l'entretien portant sur la leçon. Rédigée à la demande de la Direction générale des ressources humaines

du ministère de l'éducation nationale, les termes de la question professionnelle sont les suivants :

« Dans une situation d'enseignement effectif, quels problèmes l'approche du présent sujet vous paraîtrait-elle de nature à soulever ? »

Les candidats ont, dans leur très grande majorité, répondu que le sujet qu'ils avaient eu à traiter pouvait, « dans une situation d'enseignement effectif », soulever une pluralité de problèmes qu'ils ont esquissés, dans les quelques minutes restées pour cela à leur disposition. Certains ont estimé devoir reprendre leur leçon et la résumer, comme pour en faire entendre la problématique à de jeunes élèves, dont ils simulaient la présence en lieu et place du jury. La plupart, quand leur intitulé, manquant d'une plasticité permettant de l'adapter à un registre « professionnel »², ne pouvait faire écho à la question posée, mobilisèrent des trésors d'énergie et de perspicacité pour rapporter, coûte que coûte, leur sujet à la question professionnelle, se livrant ainsi à des jeux rhétoriques imposant le respect. Quelle que fût leur démarche, les candidats ont tous tendu à satisfaire à ce souhait que formulait le jury de l'agrégation de philosophie dans son rapport de la session 2012, à savoir « que la réponse à cette question [s'inscrivît] dans la continuité de la leçon et [fût] entendue comme une incitation à lui donner un nouvel éclairage et à lui conférer ainsi un surcroît d'achèvement ».

Constatant, par conséquent, que les candidats faisaient sincèrement de leur mieux pour satisfaire aux contraintes formelles de l'exercice ; constatant, également, qu'ils faisaient preuve d'intelligence et de maturité dans l'appréhension de la question ; constatant, enfin, que les ressources manquaient le plus souvent pour proposer de meilleures réponses que celles faites par les candidats eux-mêmes ; le jury, unanimement, a décidé d'attribuer à tous ceux-ci, sans exception, la note maximale de 4 points pour leur traitement de la seconde partie de l'épreuve dite « en deux parties ».

*

Liste des sujets de la leçon 2

SUJET CHOISI / SUJET REFUSE

Qu'est-ce qu'une marchandise? / La grâce

Je sens, donc je suis. / La vertu du citoyen

Peut-on parler de corruption des mœurs ? / Regarder un tableau

Le désordre / La métaphore

« A l'impossible, nul n'est tenu » / Conception et perception

² « L'exactitude », « Logique et vérité », « L'induction », etc.

L'oubli / L'ordre établi
Les ruines / L'idéaliste
L'éthique à l'épreuve du tragique / L'objectivité
Être égal à soi-même / L'idée d'une science bien faite
Pourquoi des cérémonies? / Qu'est-ce que discuter?
Qu'est-ce qu'un être cultivé? / La distance
L'expérience et l'expérimentation / De quoi ne peut-on pas répondre ?
La terre / L'inégalité naturelle
Qu'est-ce qu'une loi? / S'approprier une œuvre d'art
La désobéissance civile / Le sublime
Pourquoi se mettre à la place d'autrui? / L'irrévocable
Le poids du passé / La pauvreté
La reconnaissance / Peinture et histoire
Reconnaissons-nous le bien comme nous reconnaissons le vrai? / Masculin, féminin
Se voiler la face / Le bonheur est-il une valeur morale?
Peut-on jamais aimer son prochain ? / La preuve
Quand y a-t-il œuvre? / La dignité humaine
Renoncer au passé / Qu'est-ce qu'un sage?
Y a-t-il un droit international? / Le métier d'homme
La nécessité des contradictions / Le règne de l'homme
Comment devient-on raisonnable? / L'apathie
Devenir citoyen / Faire école
À quoi tient la fermeté du vouloir? / Faut-il condamner la rhétorique?
Sentir / Savons-nous ce que nous disons?
Le choix peut-il être éclairé? / L'érotisme
L'unité des sciences / L'art et la manière
L'exactitude / Le public et le privé
L'esprit critique / La différence des arts
Existe-t-il des dilemmes moraux ? / La critique
Pourquoi donner? / Entendement et raison
Un acte désintéressé est-il possible? / Science et société
Comment bien vivre? / Classer et ordonner
Le toucher / L'idéologie
Qu'est-ce qu'une image? / La grandeur
L'amitié est-elle une vertu? / Le bon goût
L'attention / L'auteur et le créateur
Conduire sa vie / Vérités mathématiques, vérités philosophiques
Y a-t-il des guerres justes? / Le point de vue
Le tribunal de l'histoire / L'incrédulité
Qui a une histoire ? / Réalité et idéal

Donner raison, rendre raison / La beauté
« Tu ne tueras point » / La mémoire
Le spectacle de la pensée / L'égalité
L'initiation / Qu'est-ce qu'un crime contre l'humanité?
Le rôle des institutions / L'élégance
L'autonomie / La vérification
L'habileté / Les vivants et les morts
L'imitation / La mesure
Logique et vérité / La sensibilité
Le pardon / Le monde des machines
Qu'est-ce qu'un problème? / Être un artiste
La force de l'habitude / Qu'est-ce qu'un signe?
La contemplation / Qu'est-ce que le naturalisme?
Qu'est-ce qu'un auteur? / La séparation des pouvoirs
Quand pense-t-on? / Le don de soi
Pourquoi des artistes ? / La santé
Le sentiment de l'existence / L'utopie
L'artifice / L'ennemi
Le lieu commun / Le jugement dernier
Les lois de la guerre / L'exemplarité
Qu'est-ce qu'une collectivité? / La dialectique
Faut-il respecter la nature? / À quoi sert l'écriture?
La violence / La trace et l'indice
L'inhumain / Savoir, est-ce pouvoir?
Notre besoin de fictions / L'institution
L'espace et le territoire / Une religion peut-elle être rationnelle?
Créer / En quoi la technique fait-elle question?
L'équilibre des pouvoirs / Le rêve
L'insensé / Pouvoirs et libertés
Faire une expérience / Discussion et dialogue
La richesse intérieure / L'outil
Être, c'est agir / La lettre et l'esprit
L'intentionnalité / Qu'est-ce qu'une révolution?
L'abstraction / Peut-on justifier le mensonge?
Qu'est-ce qu'un maître ? / La laideur
La vie intérieure / La traduction
Peut-on considérer l'art comme un langage? / L'intellectuel
Le détachement / La pensée a-t-elle une histoire?
La fatigue / L'équité
La puissance de la technique / Dialoguer

Qu'est-ce que parler? / L'irresponsabilité
La représentation / L'humour et l'ironie
J'ai un corps / La perfection morale
Les droits de l'homme / L'inertie
L'imprévisible / La morale doit-elle en appeler à la nature?
La philanthropie / Le donné
L'autorité morale / L'homme et la machine
L'inutile / La force de l'idée
L'induction / L'anarchie
La domination du corps / Le sentiment de l'injustice
Faut-il vivre comme si l'on ne devait jamais mourir? / Instruire et éduquer
Peut-on tout démontrer? / La pitié
La mauvaise foi / Qu'est-ce qu'un moderne?
L'avenir / L'écriture et la parole
Les règles de l'art / Le courage
Y a-t-il une vérité du sentiment? / Vivre sa vie
La valeur des choses / Pourquoi des modèles?
Le joli, le beau / Le droit du plus faible
Que peut l'art? / Le droit de la guerre
Innocenter le devenir / Justice et violence
Un monde sans beauté / Y a-t-il des violences légitimes?
L'hypocrisie / Les moyens et la fin
L'estime de soi / Pourquoi des musées?
Le sensible / L'idée de crise
L'habitude / La définition
Peut-il y avoir une philosophie applicable? / La raison d'état
L'aliénation / L'art peut-il n'être pas conceptuel?
Penser par soi-même / Travail et subjectivité
Peut-on fonder une morale sur la nature? / Le style
Voir / Y a-t-il des devoirs envers soi-même?
Que cherchons-nous dans le regard des autres? / Aimer la nature
Parler pour ne rien dire / La cruauté
L'amour vrai / La technique peut-elle améliorer l'homme ?
Choisir / Le pouvoir des images
L'usage des fictions / Les hasards de la vie
Le moralisme / La main
La connaissance mathématique / Choisit-on son corps?
La belle nature / Être hors de soi
Avoir de l'autorité / Faut-il concilier les contraires ?
La responsabilité / Apprendre s'apprend-il?

Le partage des savoirs / Être malade
La sincérité / La société des nations
Calculer et penser / La passion de l'égalité
Les cinq sens / Croire et savoir
Savoir vivre / Travail manuel, travail intellectuel
Être ensemble / Expression et signification
L'innocence / Métier et vocation
La science peut-elle tout expliquer? / "Je n'ai pas voulu cela"
L'invention / Le commerce des hommes
La conscience de soi / La décence
La science pense-t-elle? / La confiance
L'intelligence de la main / L'amitié
L'inégalité des chances / La rhétorique a-t-elle une valeur?

Explication de texte français

Explication d'un texte français ou traduit en français, extrait de l'un des deux ouvrages inscrits au programme.

Durée de la préparation : une heure trente ; durée de l'épreuve : trente minutes ; coefficient : 1,5.

Le candidat dispose, pour préparer et passer l'épreuve, de la totalité de l'ouvrage (de sa version française exclusivement s'il s'agit d'une traduction). L'édition fournie au candidat est naturellement celle mentionnée par le B.O. lors de la publication annuelle du programme.

Le programme est renouvelé chaque année. L'un des deux ouvrages est obligatoirement choisi dans la période pour laquelle aucun auteur n'est inscrit au programme de la troisième épreuve d'admissibilité.

PROGRAMME POUR LA SESSION 2013 :

Pierre Duhem, *La théorie physique*, Paris, Vrin, 2007.

Platon, *Le Sophiste*, trad. Cordero, Paris, GF, 2006.

COMMISSION : M. MATHIAS, PRÉSIDENT ;

MME ONG-VAN-CUNG ; MM. BÜTTGEN, DUMONT, RODRIGO.

Rapport rédigé par Pascal DUMONT et Philippe BÜTTGEN

à partir des observations des membres de la commission.

Candidats présents : 138

Moyenne des notes : 8,34

Répartition des notes:

de 01 à 02 : 2

de 03 à 04 : 11

de 05 à 06 : 36

de 07 à 08 : 33

de 09 à 10 : 24

de 11 à 12 : 13

de 13 à 14 : 9

15 : 2

16 : 3

17 : 1

18 : 3

19 : 1

L'explication des textes extraits de l'ouvrage de Pierre Duhem a souvent montré chez les candidats peu de familiarité et sans doute peu d'attrait pour les questions d'épistémologie. Nombre d'entre eux sont restés dans un vague prudent dès qu'un exemple tiré de la physique était abordé. Certains l'élu daient tout simplement. Le jury avait pourtant anticipé cette funeste évolution des études philosophiques en écartant, dans le découpage des extraits proposés, ceux qui développaient des exposés trop techniques de physique contemporaine.

Ce propos appelle deux remarques. D'une part, ce découpage sélectif laissait aux candidats toute liberté pour choisir dans l'ouvrage un ou deux exemples, tirés de l'histoire de la physique, qu'ils avaient eu loisir d'étudier au cours de l'année, et s'en servir pour éclairer le passage proposé. Le jury a apprécié des commentaires qui ont su utiliser les lois de l'optique ou un principe de la thermodynamique pour montrer que le texte étudié portait sur un objet. D'autre part, si on ne peut exiger des candidats à l'agrégation de philosophie qu'ils soient savants physiciens, il est légitime d'en attendre qu'ils ne soient pas étrangers aux concepts de la physique cartésienne ou à la « méthode inductive » attribuée à Newton par Duhem. On peut aussi s'étonner qu'un candidat ne connaisse rien à la critique de la théorie cartésienne du mouvement des corps par Leibniz et l'attribue à la possession d'un chronomètre plus perfectionné que celui de Descartes. Tout cela relève autant de l'histoire de la philosophie que de celle des sciences.

L'épreuve a permis de distinguer assez facilement les candidats montrant une pratique assidue de l'ouvrage et ceux qui ne l'avaient manifestement abordé que dans les mois (les semaines ?) immédiatement antérieurs à l'oral. Quelques contresens (donner au « bon sens » dont parle Duhem une définition cartésienne ; le rapprocher, au contraire, de ce que Duhem appelle « le sens commun ») furent les symptômes d'une lecture hâtive et superficielle. Comme on a pu le lire dans les rapports des années antérieures, on ne saurait trop recommander aux futurs candidats de se plonger dans l'étude des « textes d'oral » dès le début de l'année de préparation et non à l'issue de l'écrit. Cette longue fréquentation permettra de répondre à deux attentes essentielles du jury.

La première est la mise en situation de l'extrait proposé, dans l'ensemble de l'ouvrage. Point n'est besoin pour cela de réciter, comme l'ont fait trop de candidats, le plan général du livre. Il convient de préciser à quel moment de l'argumentation principale de l'ouvrage le texte appartient, comment il s'y articule, ce qu'il lui apporte spécifiquement, éventuellement, quelle inflexion ou nuance il y introduit. Il convient aussi de savoir identifier le statut du fragment étudié : plusieurs passages polémiques ou ironiques, à propos de la « physique anglaise », n'ont pas été lus comme tels. En outre, plusieurs candidats ont voulu voir dans la page qu'ils commentaient un « moment décisif » de l'argumentation générale, alors qu'il s'agissait d'une synthèse (en fin de chapitre) ou d'un exemple.

La seconde est le découpage du texte servant de plan au commentaire. La division en parties doit être un outil permettant de rendre plus manifeste la dynamique interne de l'extrait, parfois de distinguer l'argument et son exemple. A cet égard, la division en trois parties, le plus souvent proposée, ne convient pas toujours : deux ou quatre parties (pour un fragment plus long) sont parfois plus efficaces pour donner une perspective ordonnée. Il ne s'agit pas d'un moment formel, mais déjà d'un moment du commentaire.

La plupart des candidats connaissaient les principaux couples de notions dont Duhem, il est vrai, fait un usage répétitif au long de son ouvrage. De bons commentaires ont su définir avec précision et articuler entre eux « fait pratique » et « fait théorique », « expérience ordinaire » et « expérience scientifique », « expliquer » et « représenter », « lois expérimentales » et « théorie physique ». Mais ces connaissances ne furent efficaces qu'à la condition de ne pas les plaquer sur le texte et de les mettre au service d'une véritable lecture philosophique. Car l'épreuve ne vise pas à sélectionner des spécialistes de l'auteur concerné, mais de futurs professeurs de philosophie capables de rendre compte de l'enjeu du texte qu'ils lisent et des problèmes qu'il soulève. Cette aptitude ne s'obtient qu'à la faveur d'une pratique longue et continue de l'explication de texte. La préparation au concours commence, à cet égard, dès les premières années des études philosophiques où l'enthousiasme pour la pensée spéculative ne doit pas faire oublier la rigueur d'un exercice à cultiver régulièrement.

Cette perspicacité dans la lecture a notamment fait défaut à plusieurs candidats trop enclins à rigidifier le rapport de Duhem à Blaise Pascal. Pourtant certains extraits montraient, par exemple, que le couple pascalien « géométrie-finesse » subit, chez Duhem, quelques aménagements pour les besoins de sa propre argumentation. De même, les « esprits amples mais faibles » furent parfois identifiés trop vite à « l'esprit de finesse » pascalien. Ce fut aussi, pour quelques candidats, l'occasion de se livrer à une enquête suspicieuse sur les visées apologétiques cachées chez Duhem. Mieux valait, sans écarter une lecture critique, s'en tenir au texte et chercher à en restituer le contenu avec précision et exactitude. Le nombre significatif de bonnes notes témoigne de la rigueur et du sérieux avec lesquels cet aspect de l'exercice a pu être mené à bien. Il doit inciter les futurs candidats à bien préparer une épreuve qui récompense souvent le travail de préparation.

*

Comme les années précédentes le jury doit insister à nouveau sur la difficulté particulière qui est celle des textes *apparemment* bien connus et considérés comme 'classiques'. *Le Sophiste* en est assurément un, et c'est pourquoi l'extrême finesse de son argumentation peut aisément passer inaperçue au profit de la thèse – supposée évidente, donc inébranlable – du « parricide » et du non moins sempiternel rappel de la « seconde navigation » d'un Platon devenu pourfendeur de sa propre théorie des Idées. D'une part, ces lieux communs ont été remis en cause depuis longtemps par les meilleurs commentateurs

de Platon, et l'on pouvait attendre des candidats bien préparés à l'épreuve qu'ils en soient conscients. D'autre part, le dialogue lui-même fait justice, en bien des passages cruciaux, de ces simplifications : à l'évidence, Platon ne s'y présente pas comme un « ami » (ni d'ailleurs comme un soudain ennemi) des « Formes », et il ne « tue » pas davantage Parménide, sans autre forme de procès, par l'entremise de l'Étranger.

À l'écoute des explications, l'impression s'est souvent imposée que les candidats n'avaient de la structure du dialogue que l'image d'une juxtaposition de séquences : exercice de la division dialectique, gigantomachie, parricide et (dans quelques cas) communication des genres. Les blocages et aboutissements de la discussion (problème de la production des images, à partir de 235b ; définition « réelle » du non-être, en 258e, comme « partie de la nature de l'autre qui est opposée à l'être de chaque chose ») ont rarement été exploités comme points d'appui de l'explication.

Par suite, les meilleurs commentaires ont été ceux qui ont su restituer le *mouvement de pensée* qui est à l'œuvre dans *Le Sophiste* : mouvement entre l'appartenance et la non-appartenance, entre le Même et l'Autre, entre les réalités sensibles et l'instance « réellement réelle » des Idées ; mouvement enfin entre le réel et ses images, copies ou simulacres, puis entre l'être et le non-être. Dans la perspective d'une interprétation fine de l'extrait proposé il était absolument indispensable, dans le cas spécifique du *Sophiste*, d'avoir pris le temps de se familiariser en cours d'année avec les multiples nuances et inflexions que chaque moment du dialogue ménage dans la progression de la « chasse » au sophiste. Ce ne pouvait pas être un travail de dernière minute, et ce point a bien souvent fait la différence entre les prestations orales des candidats. L'appartenance du texte sélectionné au canon de l'histoire de la philosophie commande une préparation plus précoce encore qu'à l'accoutumée.

De ce point de vue, il faut sensibiliser les candidats sur l'usage qu'ils peuvent faire des annotations et commentaires inclus dans l'édition de travail qui leur est proposée au moment de la parution du programme. Un certain malaise s'est ici fait jour, les explications oscillant entre la répétition presque littérale des notes de fin de texte et le rejet grand seigneur des indications qu'elles contenaient. Aucune de ces attitudes n'est de mise. Le jury sait bien que les professeurs de philosophie qu'il sélectionne travailleront tout au long de leur carrière autant avec des textes originaux qu'avec des traductions et paratextes : il n'y a donc rien de particulièrement gênant dans le fait de s'aider de ces derniers au moment d'une épreuve de concours. La question n'est pas de savoir *si* l'on doit y faire appel, mais *quand* : dans la progression de l'exposé, le recours à des solutions suggérées par d'autres exégètes ne peut avoir lieu que lorsque le problème de l'interprétation a été explicitement posé par le candidat, dans les termes qu'il a choisi d'adopter depuis le début de son explication et qui doivent faire écho à la problématique d'ensemble de son explication.

Les manques de précision qui sont apparus comme les plus dommageables à la qualité du commentaire ont concerné : la question du statut platonicien des « images » (il faut rappeler à ce propos que, pour Platon, le *logos* philosophique est lui aussi une « image » de l'essence, une image est à définir), la question du rapport de la simple nomination au *logos* lui-même (c'est sur cet arrière-plan que le thème de « l'entrelacement » se développe dans le dialogue), la question enfin de la « communication » des genres entre eux et du rôle nodal de l'*altérité*.

*

Liste des textes proposés.

DUHEM	De page	DEBUT	À page	FIN
Partie I, chap. I, § I	27	Une théorie physique, ont répondu	28	réellement dans les corps.
Partie I, chap. I, § I	29	Le plus souvent, la théorie	29	une explication hypothétique.
Partie I, chap. I, § II	31	Or, ces deux questions	31	subordonnée à la Métaphysique.
Partie I, chap. I, § V	41	Assurément, la combinaison	41	l'explication par ces principes.
Partie I, chap. II, § I	43	Ne pourrait-on pas assigner	44	de lois expérimentales.
Partie I, chap. II, § I	45	4° Les diverses	45	l'unique critérium de vérité.
Partie I, chap. II, § II	46	Une telle condensation	47	elle a formulé une loi physique.
Partie I, chap. II, § III	49	La théorie n'est pas seulement	49	sous chacun de ces chapitres.
Partie I, chap. II, § IV	53	Ainsi, la théorie physique	54	plus claire et plus fidèle.
Partie I, chap. III, § I	63	Il y a plus ; jamais	64	notre Optique élémentaire.
Partie I, chap. III, § I	69	On a souvent comparé	69	la continuité d'une tradition.

Partie I, chap. III, § II	78	Les mots: <i>certitude morale</i>	79	l'explication détaillée du monde !
Partie I, chap. III, § II	80	Ce que pense Newton	80	gardera sa pleine valeur.
Partie I, chap. IV, § III	99	Mais précisément parce que	100	passer d'une combinaison à l'autre.
Partie I, chap. IV, § VI	120	Tandis que, pour le physicien	121	une coordination de lois physiques.
Partie I, chap. IV, § VIII	134	A aucun moment, les physiciens	134	soumises au contrôle de l'expérience.
Partie I, chap. IV, § IX	143	Ces diverses manières de	144	me semble assez faible.
Partie I, chap. IV, § X	148	A ces affirmations, qu'on entend	148	dans la théorie physique.
Partie I, chap. IV, § X	151	Tout physicien aspire	152	pour un monument achevé.
Partie I, chap. IV, § X	152	Ainsi, tous ceux qui sont	152	excommunié par le <i>sens commun</i> .
Partie II, chap. 1 § IV	164	Toutes les fois qu'un attribut	165	à la science entière de la nature.
Partie II, chap. I, § V	168	La physique théorique, telle	169	l'éclat du rouge est intense.
Partie II, chap. 2, § I	178	Si ce bachelier, reniant Aristote	179	donc tendre à l'éviter.
Partie II, chap. 2, § I	179	Les physiciens qui cherchaient à construire	180	il nous a été impossible de la décomposer.
Partie II, chap. 2, § II	183	Le physicien qui demande	184	les mêmes avantages ?
Partie II, chap. 2, § III	187	Ainsi les progrès mêmes	188	plus riche en attributs.
Partie II, chap. 3, § I	190	La déduction mathématique introduit	191	traductions en sens inverse.

Partie II, chap. 3, § I	191	Mais qui traduit trahit	192	d'un même fait pratique.
Partie II, chap. 3, § II	194	Ces derniers faits théoriques	195	la théorie et les faits.
Partie II, chap. 3, § II	195	Une déduction mathématique,	196	si on se servait du second.
Partie II, chap. 3, § III	197	Si cette intuition atteignait	198	en des circonstances données.
Partie II, chap. 3, § IV	203	On ne peut parcourir	203	dispose l'Algèbre actuelle.
Partie II, chap. 4, § II	209	Les caractères qui distinguent	210	science ait à traiter.
Partie II, chap. 4, § II	214	M. H. Poincaré reconnaît donc	215	se contredisent l'un l'autre.
Partie II, chap. 4, § 3	217	Une foule de gens emploient	217	la part des réalités.
Partie II, chap. 4, § III	220	Ces principes permettent de définir	221	aux théories physiques.
Partie II, chap. 4, § IV	223	Une expérience physique étant tout	224	n'entendrait pas sa langue.
Partie II, chap. 4, § IV	225	Si, au contraire, nous ne pouvons	226	théories prônées aujourd'hui.
Partie II, chap. 4, § V	229	Le témoignage ordinaire, celui qui	230	l'évaluation numérique, la mesure.
Partie II, chap. 5, § I	235	Les termes abstraits sur lesquels porte	236	qui admet telle autre théorie.
Partie II, chap. 5, § II	237	Une loi de sens commun est	238	la physique ne sont qu'approchées.
Partie II, chap. 5, § III	242	Ce qui caractérise une loi,	243	avec une suffisante précision.
Partie II, chap. 5, § V	249	Les lois que l'expérience commune	250	détaillée de ses prédictions.

Partie II, chap. 6, § II	259	Un physicien se propose de démontrer	260	tant vaut cette confiance, tant vaut sa conclusion.
Partie II, chap. 6, § II	262	En résumé, le physicien ne peut	263	redresser une thèse boiteuse.
Partie II, chap. 6, § IV	266	Il est illusoire de chercher à construire	267	et généralisée par induction.
Partie II, chap. 6, § V	280	Les discussions que nous avons développées	281	commet un acte de mauvaise foi.
Partie II, chap. 6, § VIII	286	La théorie a pour principe des postulats	287	parce qu'elle serait physiquement fausse.
Partie II, chap. 6, § X	300	Lorsque l'expérience frappe	301	ce qu'on appelle proprement le bon sens.
Partie II, chap. 7, § I	303	La logique exige-t-elle	304	l'expérience n'a pas fournis.
Partie II, chap. 7, § I	304	Quelles sont donc ces conditions	305	doit être appréciée.
Partie II, chap. 7, § II	307	Le profane vulgaire	307	que la logique lui concède.
Partie II, chap. 7, § II	308	Pour Aristote,	309	disposition du Monde.
Partie II, chap. 7, § III	349	La contemplation d'un ensemble	350	sans étonnement.
Partie II, chap. 7, § IV	353	Cette impossibilité pratique	354	de ne plus contester.
Partie II, chap. 7, § V	355	Il peut arriver	356	sur la chaleur dégagée.
Partie II, chap. 7, § V	356	Le fonds du sens commun	357	déposées dans ce trésor.
Partie II, chap. 7, § V	363	La plupart des idées abstraites	364	qu'elle soit vraie.
Physique de croyant, III	383	« <i>Pour le physicien</i>	384	<i>à la méthode physique.</i> »
Physique de croyant, IV	388	Ainsi les tenants des Écoles	389	<i>métaphysiques ou théologiques.</i>

Physique de croyant, IV	389	Le principe de la conservation	390	aucune conséquence objective.
Physique de croyant, IV	391	Nos équations différentielles	391	aux actes libres !
Physique de croyant, V	393	Qu'est-ce qu'une théorie physique ?	394	théorie à l'ancienne.
Physique de croyant, VII	403	La diversité se fondant	404	il fera de la Métaphysique.
Physique de croyant, VII	405	Si la théorie physique	406	confiner à la certitude.
Physique de croyant, VIII	407	Esclave de la méthode	408	ni se contredire.
Physique de croyant, VIII	412	La première des précautions	413	image de la Cosmologie.
Physique de croyant, IX	416	Parmi les diverses manières	417	vers son but idéal.
La valeur de la théorie physique, II	439	Il est certain que les notions	439	plus ou moins chauds.
La valeur de la théorie physique, III	443	L'expérience, nul n'en doute	443	une <i>valeur pratique</i> .
La valeur de la théorie physique, IV	453	Lorsque le physicien,	454	<i>construire la théorie physique</i> .

PLATON

PLATON, *Le Sophiste*, p.139 (242c) « Il me semble que chacun d'entre eux nous raconte » à p.140 (243c) « ...peut être. »

PLATON, *Le Sophiste*, p.169 (253e) « Mais je suppose que tu n'accorderas... » à p.171 (254d) « C'est qu'il est nécessaire de faire. »

PLATON, *Le Sophiste*, p.178 (256d) « Il est donc nécessaire qu'il y ait du non-être... » à p.180 (257c) « Oui, absolument. »

PLATON, p.153 (248a) « Passons maintenant aux autres... » à p.155 (248d) « ..., car autrement ils se contredisent. »

PLATON, *Le Sophiste*, p.90 (23b) « Selon le raisonnement que nous venons de suivre... » à p.92 (224a) « ...Tu dis la vérité. »

PLATON, *Le Sophiste*, p.138 (242b) « Eh bien... » à p.140 (243b) « ...chacun d'entre eux a poursuivi son chemin. »

PLATON, *Le sophiste*, p.100 (226e) « Eh bien, il faut distinguer, chez les êtres vivants... » à p.103 (228b) « ...et une maladie, nous parlons correctement. »

PLATON, *Le Sophiste*, p.128 (238d) « Et alors, mon cher ami? Ce que je viens de dire... » à p.131 (239d) « ..., Théétète, ce que nous répondrons à cet insolent. »

PLATON, *Le Sophiste*, p.155 (248d) « Je comprends. » à p.156 (249b) « Comment s'y opposer? »

PLATON, *Le Sophiste*, p.156 (249a) « Mais certes si ce qui est animé » à p.157 (249d) « C'est très vrai. »

PLATON, *Le Sophiste*, p.141 (243d) « Eh bien! Puisque vous soutenez que toutes choses sont... » à p.144 (244d) « ...C'est ainsi. »

PLATON, *Le Sophiste*, p.126 (238a) « Mais affirmerons-nous qu'il est possible.. » à p.129 (239a) « ...évidemment. »

PLATON, *Le Sophiste*, p.87 (222c) « Je crois que nous sommes des animaux apprivoisés, ... » à p.90 (223B) « ...selon notre raisonnement, c'est la sophistique. »

PLATON, *le Sophiste*, p.149 (246c) « Saisissons donc... » à p.151 (247b) « ...n'est visible pour eux. »

PLATON, *le Sophiste*, p.147 (245e) « Même si... » à p.149 (246c) « dans la région qui les sépare. »

PLATON, *Le Sophiste*, p.110 (231c) « Faisons d'abord une pause » à p.113 (232d) « ...n'irait les écouter. »

PLATON, *Le Sophiste*, p.196 (263d) « Eh bien! Quand on dit... » à p.199 (264b) « Je comprends. »

PLATON, *Le Sophiste*, p.150 (246e) « Demande donc à ceux qui sont devenus meilleurs... » à p.152 (247c) « Tu exprimes à peu près leurs pensées. »

PLATON, *Le Sophiste*, p. 207 (267b) « Parmi ceux qui imitent... » à p. 210 (268b) « Très bien ».

PLATON, *Le Sophiste*, p.182 (258a) « Et nous en dirons autant de toutes les autres choses... » à p.184 (258e) « ...la vérité même. »

PLATON, *Le Sophiste*, p.141 (243d) « ...il nous faut regarder d'abord, et dès maintenant, ... » à p.142 (244b) « ...non pas du tout ! »

PLATON, *Le Sophiste*, p.98 (226c) « Tout ce que j'ai dit a un rapport avec la division... » à p.101 (227d) « ...et l'autre, séparée de la première, s'occupe des corps. »

PLATON, *Le Sophiste*, p.188 (260d) « Mais le... » à p.190 (261c) « c'est bien dit ».

PLATON, *Le Sophiste*, p.130 (239c) « Eh bien ; si tu es d'accord, mettons-nous de côté... » à p.133 (240c) « ...Je le vois, et très bien. »

PLATON, *Le Sophiste*, p.185 (259b) « Si quelqu'un n'est pas convaincu... » à p.187 (260a)

« ...nous serions privés de la philosophie. »

PLATON, *Le Sophiste*, p.193 (262c) « Encore un petit détail... » à p.197 (263d) « C'est tout à fait vrai. »

PLATON, *Le Sophiste*, p.177 (256c) « Disons-le encore une fois » à p.179 (257a) « C'est à peu près ainsi. »

PLATON, *Le Sophiste*, p.201 (265a) « étant donné à l'heure actuelle... » à p. 203 (266a) « C'est juste »

PLATON, *Le Sophiste*, p.162 (251a) « Disons donc maintenant de quelle manière nous pouvons énoncer une chose qui est... » à p.163 (251e) « ..., je n'ai rien à répondre en leur nom sur cette question. »

PLATON, *Le Sophiste*, p.120 (235c) « Selon la méthode de division utilisée jusqu'ici » à p.122 (236c) « C'est exact. »

PLATON, *Le Sophiste*, p.180 (257c) « considérons aussi ceci... » à p.183 (258a) « évidemment. »

PLATON, *Le Sophiste*, p.77 (218c) « Quant à la race... » à p.79 (219d) « ...Dans quelque endroit de la technique d'acquisition, c'est évident. »

PLATON, *Le Sophiste*, p.106 (229c) « Il me semble en tout cas distinguer... » à p.108 (230c) « ...,et fondement solide pour celui qui la subit. »

PLATON, *Le Sophiste*, p.134 (240d) « Tu affirmes donc que le jugement faux » à p.137 (241d) « ...c'est très vrai. »

PLATON, *Le Sophiste*, p.173 (255b) « L'être et le même seront-ils alors considérés...? » à p.175 (255e) « Parfaitement. »

PLATON, *Le Sophiste*, p.183 (258c) « Te rends-tu compte » à p.185 (259c) « C'est vrai. »

PLATON, *Le Sophiste*, p.158 (249d) « Mais quoi? » à p.160 (250d) « Il semble. »

PLATON, *Le Sophiste*, p.91 (223c) « Disons aussi que le commerce se divise à son tour... » à p.93 (224d) « ...Parfaitement. »

PLATON, *Le Sophiste*, p.160 (250c) « L'être n'est donc pas... » à p.161 (251a) « Bien dit ».

PLATON, *Le Sophiste*, p.123 (236d) « Comment?... » à p.125 (237d) « ...C'est possible »

PLATON, *Le Sophiste*, p.166 (252e) « En outre, lorsque certaines choses veulent agir de cette sorte,... » à p.168 (253c) « ...trouver le philosophe avant le sophiste? »

PLATON, *Le Sophiste*, p.84 (221a) « Et maintenant, tous les deux, ... » à p.86 (222a) « ...en partant de la technique de l'acquisition. »

PLATON, *Le Sophiste*, p.168 (253b) « Mais alors, puisque nous avons admis que les genres aussi... » à p.170 (254b) « ...pour fixer leur regard sur le divin. »

PLATON, *Le Sophiste*, p.175 (255e) « Disons donc ceci... » à p.177 (256c) « Evidemment. »

PLATON, *Le Sophiste*, p.73 (216a) « Fidèles à notre engagement d'hier, ... » à p.74 (217a) « ...Du sophiste, du politique et du philosophe. »

PLATON, *Le Sophiste*, p.93 (224d) « Si quelqu'un vient s'établir dans la ville pour acheter des connaissances,... » à p.96 (225c) « ...Evidemment. »

PLATON, *Le Sophiste*, p.104 (228d) « Dans l'âme, en effet, résident, apparemment,... » à

p.106 (229d) « ...dont tu parles est celui que nous nommons, ici, éducation. »

PLATON, *Le Sophiste*, p.125 (237d) « Il semble aller de soi que l'expression » à p.127 (238c) « ...C'est très évident. »

PLATON, *Le Sophiste*, p.97 (226a) « Le sophiste appartient-il donc, ... » à p.100 (227a) « ...Très ridicule, oui. »

PLATON, *Le Sophiste*, p.187 (260a) « Regarde donc jusqu'à quel point... » à p.188 (260d) « C'est bien ce qu'il disait. »

PLATON, *Le Sophiste*, p.151 (247c) « Il est clair, Théétète... » à p.153 (248a) « C'est convenu. »

PLATON, *Le Sophiste*, p.115 (233c) « L'impression que les sophistes donnent à ceux qui... » à p.116 (234b) « ..., qu'il peut accomplir réellement tout ce qu'il désire. »

PLATON, *Le Sophiste*, p.136 (241d) « J'ai encore une chose importante à te demander... » à p.139 (242c) « ...une sorte de mythe, comme si nous étions des enfants. »

PLATON, *Le Sophiste*, p.108 (230b) « Ils interrogent celui qui croit affirmer, lorsqu'en réalité... » à p.110 (231b) « ..., ne doit être appelée que sophistique de noble lignage. »

PLATON, *Le Sophiste*, p.76 (217d) « J'ai un peu honte Socrate, ... » à p.77 (218d) « ...Hélas, non! »

PLATON, *Le Sophiste*, p.163 (251d) « Disons-nous que la réalité existante... » à p.165 (252d) « Ton allusion est tout à fait vraie. »

PLATON, *Le Sophiste*, p.95 (225b) « Mais nous nous devons établir... » à p. 97 « ...il faut donc y mettre les deux. »

PLATON, *Le Sophiste*, p.117 (234a) « Eh! Quoi?... » à p.119 (235a) « ...l'un des individus qui participent aux parties en rapport avec le jeu. »

PLATON, *Le Sophiste*, p.146 (245b) « Est-ce que le tout... » à p.147 (245e) « ...vers des milliers d'autres impasses infranchissables. »

PLATON, *Le Sophiste*, p.142 (244b) « mais alors, ne devons-nous pas nous enquérir... » à p.145 (245b) « ...je comprends. »

PLATON, *Le sophiste*, p.154 (248c) « Ils ne sont pas d'accord avec nous... » à p.155 (249a) « ...nous accepterions certainement une doctrine terrible. »

PLATON, *Le Sophiste*, p.191 (261e) « Nous possédons, pour ainsi dire, deux genres » à p.193 (262e) « Absolument. »

PLATON, *Le Sophiste*, p.74 (217a) « De qui parles-tu ? » à p.76 (218b) « Excellent. »

PLATON, *Le Sophiste*, p.190 (261d) « Prenons d'abord, comme nous l'avons annoncé... » à p.192 (262c) « ...le premier et le plus petit des discours. »

PLATON, *Le Sophiste*, p.118 (234c) « Eh bien ! Ne sommes-nous pas à même de supposer... » à p.120 (235c) « ...C'est de cette manière qu'il faut nous y prendre. »

PLATON, *Le Sophiste*, p.170 « Eh bien! Puisque nous avons » à p.173 (255b) « Non, en effet. »

PLATON, p.112 (232b) « Regardons donc sur quoi ces sophistes prétendent... » à p.115 (233b) « ...dans l'espoir de devenir leur disciple. »

PLATON, *Le Sophiste*, p.164 (252b) « En outre, ceux qui tantôt unissent toutes choses » à p.166 (252 e) « Parfaitement.»

Traduction et explication d'un texte en langue étrangère

Traduction et explication d'un texte grec ou latin ou allemand ou anglais ou arabe ou italien extrait de l'ouvrage inscrit au programme.

Durée de la préparation : une heure trente ; durée de l'épreuve : trente minutes ; coefficient : 1,5.

Le programme est renouvelé chaque année.

PROGRAMME DE LA SESSION 2013 :

TEXTE GREC

Marc Aurèle, *Tôn eis heauton*, dans *Marcus Aurelius, ad se ipsum libri XII*, éd. J. Dalfen, Leipzig, Teubner, 1987.

TEXTE LATIN

Saint Augustin, *De Trinitate*, livres VIII-XI, éd. W. J. Mountain (auxiliante Fr. Gloire), Corpus Christianorum Series Latina, t. 50-50A, Turnhout, Brepols, 1968, p. 268-355.

TEXTE ALLEMAND

Fichte, *Die Anweisung zum seligen Leben* (1806), herausgegeben von Hansjürgen Verweyen, Hamburg, Meiner, Philosophische Bibliothek, verbesserte Auflage 2000.

TEXTE ANGLAIS

Berkeley, *Three dialogues between Hylas and Philonous*, ed. Kolak & Mathias, Longman Library of Primary Sources in Philosophy, Pearson, 2006.

TEXTE ARABE

Ibn Bâjja (Avempace), *L'épître de l'adieu (Risâlat al-wadâ')* et le *Discours sur la conjonction de l'intellect avec l'homme (Kalâm fî ittiṣâl al-'aql bi-al-insân)*, éd. Ch. Genequand, in Ibn Bâjja (Avempace), *La conduite de l'isolé et deux autres épîtres*, introduction, édition critique du texte arabe, traduction et commentaire par Ch. Genequand, Paris, Vrin, 2010, p. 87-120 et 183-203.

TEXTE ITALIEN

Antonio Gramsci, *Nel mondo grande e terribile. Antologia di scritti 1914-1935*, éd. Giuseppe Vacca, Turin, Einaudi, 2007, « Dai Quaderni del carcere », p. 203-322.

COMMISSION : M. BARBARAS, PRÉSIDENT ;
MM. AUDEGEAN, BRENET, CATTIN, CLEMENTZ, LAURENT, LE DU

Texte grec

Rapport rédigé par M. Jérôme LAURENT

Candidats présents : 7

Moyenne des notes : 12,29

Répartition des notes:

09 : 1

12 : 3

13 : 1

14 : 2

Les textes choisis sont relativement courts (par rapport à ceux proposés dans les autres langues de l'oral) ; les candidats sont invités à regarder l'apparat critique dont les variantes peuvent être l'objet d'un commentaire, car elles indiquent parfois des tensions interprétatives dans la tradition du texte (que l'on pense au couple *enargeia/energeia* dans les textes d'Aristote ; ici, par exemple, dans le texte II, 17 l'hésitation entre *rhombos*, inquiet, et *rhombos*, la toupie, n'est pas insignifiante). Le vocabulaire philosophique grec étant chargé d'une histoire plus que millénaire (de Parménide à Damascius), bien des mots méritent un commentaire. La langue de Marc Aurèle, souvent dense et parfois recherchée, appelle une attention particulière au vocabulaire : certaines formules valent, à elles seules, argument, ainsi en II, 17, ligne 2 l'expression *ousia rheousa* (oxymore pour un platonicien) résume l'ontologie stoïcienne où tout est en mouvement et en devenir.

Les candidats avaient le plus souvent une réelle familiarité avec l'ensemble de l'œuvre, ce qui leur a permis à chaque fois de mettre en perspective le passage étudié. Cependant, une meilleure connaissance de la pensée stoïcienne (et notamment du recueil de Long et Sedley) eût parfois permis des analyses plus précises, ainsi pour le passage IV, 21 sur la transformation des corps et sur les quatre éléments, il eût été pertinent de rappeler le fragment LS 47, N (Galien) qui présente les différents degrés d'organisation du souffle inné (simple *habitus* pour les pierres, *souffle naturel* pour les animaux et les plantes, *souffle psychique* enfin). En revanche, vouloir retrouver à tout prix les trois parties de la philosophie dans un texte qui n'envisage que la physique et la morale était maladroit (II, 17).

Une assez bonne explication du texte II, 1 (en entier, 11 lignes) aurait pu être meilleure ; certes il était opportun de signaler que la série des six vices présentés dans les deux premières lignes forme un ensemble où le sixième terme (*akoinônêtos*) est comme le genre dont les cinq premiers défauts sont des espèces, certes il était exact que la thèse selon laquelle ces vices (comme tous les vices) s'expliquent par « l'ignorance des biens et des

maux » est une thèse socratique, mais il eût fallu aussi en expliquer la portée philosophique. Suffit-il d'instruire pour éviter le mal ? ne peut-on faire le mal en connaissance de cause ? Par ailleurs, ces quelques lignes sont rythmées par les préfixes (*pro-legein, sun-teuxomai, sug-genès, sun-ergia, anti-prassein, anti-praktikon* et *apo-strephesthai*) qui indiquent que le sage voit à l'avance que le bien est dans la communauté et le mal dans l'opposition et l'isolement. Enfin, l'examen de l'apparat critique aurait pu servir à compléter le commentaire, en l'occurrence la variante proposée par Valckenaer *aporrhoidias* au lieu d'*apomoiras* pouvait permettre de développer la question de la diastole cosmique par quoi le principe divin se particularise.

Les candidats doivent travailler pour s'entraîner à une traduction au plus près du texte grec et à un commentaire qui s'appuie sur une connaissance solide de l'auteur au programme ; certaines explications furent trop brèves, et les trente minutes prévues ne furent pas utilisées.

Dans l'ensemble, l'oral de grec fut satisfaisant, les candidats montrant que l'épreuve avait été préparée et que le texte était l'occasion d'une réflexion philosophique authentique et personnelle.

*

Liste des textes proposés

Livre II, 1, p. 9 (de *heôthen* à *apostrephesthai*)

Livre II, 17, p. 14-15 (de *Tou anthrôpinou* à *kata phusin*)

Livre III, 2, p. 15-p. 16, l. 14 (de *Khrè* à *deiknuousi*)

Livre IV, 21, p. 26-27 (de *Ei diamenousin* à *to aitiôdes*)

Livre VIII, 48 et 49, p. 73-74, l. 10 (de *Memnèso* à *sumbainontôn*)

Livre IX, 9, p. 79 (de *Hosa koinou* à *epi tôn astrôn*)

Livre X, 7, p. 88 (*Tois meresi* à *ananeoumenou*)

Livre XI, 1, p. 97 (de *Ta idia* à *homoeides*)

Texte latin

Rapport rédigé par M. Jean-Baptiste BRENET

Candidats présents : 14

Moyenne des notes : 9,57

Répartition des notes :

de 03 à 05 : 2

de 06 à 08 : 3
de 09 à 11 : 5
de 12 à 14 : 2
16 : 2

L'épreuve est d'abord une affaire de traduction, sans quoi le commentaire n'a pas d'objet. Il faut donc y apporter un soin extrême, et plusieurs remarques s'imposent. L'aisance dans la lecture par groupes de mots, l'intelligence du découpage et des enchaînements, un va-et-vient équilibré entre le texte original (de 25 lignes environ) et le texte traduit, tout cela fournit le premier indice de la maîtrise et du travail. Il faut s'y entraîner, se confronter fréquemment au latin seul dans les conditions du concours, pour dominer le texte, en être familier, et non seulement le connaître (une traduction intégrale faite une fois, autrement dit, ne suffit pas). La fluidité, toutefois, n'est pas la vitesse. Trop de candidats se précipitent : il faut faire entendre la traduction qu'on propose, permettre aux rapporteurs d'en noter les éléments et de l'apprécier.

Les candidats peinent manifestement à bâtir leur traduction, ce qui réduit en proportion le temps nécessaire à l'élaboration d'un commentaire pertinent. On y voit le signe d'un manque de travail en amont. La préparation de l'épreuve doit commencer tôt dans l'année et rester régulière : une fois à l'oral, la traduction doit n'être plus un problème (ce qui signifie que les difficultés – lexicales, grammaticales, etc. – ont déjà été repérées, et réglées) ; elle ne requiert idéalement que le temps de son écriture, même s'il convient d'y revenir dans le commentaire pour pointer des équivoques, le cas échéant, et justifier tel ou tel choix (sur *mens* ou *anima*, par exemple, sur l'extension d'une mise en facteur, etc.).

Les traductions du texte d'Augustin – dense, il est vrai – furent trop souvent fautives, cumulant les erreurs, de l'oubli au contresens. Exemples : des adverbes forts, comme *penitus*, ou *omnino*, disparaissent (tout comme le « et » signifiant « aussi » : ainsi pouvons-nous dire de l'autre homme qu'il a une âme, *quia et nos habemus animum*, parce que nous aussi, nous sommes animés...); il faut être attentif aux nuances comme aux liaisons : la traduction scolaire, figée, de mots courants, comme *autem*, *etiam*, *uidelicet*, *utique*, etc., ne restitue pas toujours au mieux l'argumentation qu'ils articulent (ce qui révèle un défaut de compréhension globale), quand ils ne sont pas mal lus : *alioquin*, ainsi, ne pouvait signifier « du reste », mais « autrement », ou « sans quoi », dans ce passage du livre VIII, 6, 5 : *alioquin nunc non est quem diligamus* : « autrement, nous ne pourrions plus aimer l'Apôtre... » ; *idem*, quelques lignes plus bas, pour la préposition *praeter*, dans *praeter nos*, qui ne signifiait aucunement « devant » (« devant nous »), mais « outre » (les mouvements corporels, dit Augustin, nous font reconnaître qu'existent d'autres êtres que nous...).

Les temps comptent, aussi. Sans le subjonctif, des injonctions, des conseils comme : *cognoscat ergo semetipsam* (« que l'âme se connaisse donc elle-même !), *se cogitet* (« qu'elle se pense ! ») se perdent. À plusieurs reprises, une question fut changée en

affirmation : *quid aliud facimus... ?* devenant, par exemple, « nous ne faisons rien d'autre... » ; certaines tournures, ensuite, ont échappé aux candidats. Ainsi, écrit Augustin au livre X, dès l'instant que l'âme comprend le « toi-même » de « Connais-toi toi-même », elle se connaît, pour cette simple raison (littéralement : pour aucune autre raison sinon) qu'elle est présente à elle-même, *nec ob aliud quam eo quod sibi praesens est*, ce qui ne signifiait pas l'inintelligible : « non d'une autre chose que ce qui est présent à lui-même ».

Sur des thèses majeures, d'ailleurs, les erreurs furent grandes : à la littéralité parfois discutable (*intentio*, rendue par « intention », plutôt que par « attention », et débouchant sur une problématique morale liée à la volonté), s'ajoutait le contresens. Dans cette amorce, par exemple : *cum sensus non procedat ex corpore illo quod uidetur*, « cum » ne signifiait pas « comme », « puisque », mais « bien que », et la thèse du texte en dépendait : *bien que* le sens ne procède pas du corps qui est vu, écrit Augustin, la vision, elle (*cum...tamen...*), en est en un sens engendrée (*tamen ex corpore quo uidetur gignitur uisio*). *Idem*, en X, 8, 11, lorsqu'Augustin écrit : *cum ergo sit mens interior, quodam modo exit a semetipsa...* : *cum* ne pouvait avoir ici de valeur que concessive : *bien que* la *mens* soit intérieure, elle peut d'une certaine manière sortir d'elle-même pour se porter vers...

Exemples, encore : en X, 9, 12 : *Certe enim nouit sibi dici* ne veut pas dire que l'âme « connaît avec certitude ce qu'elle se dit à elle-même », mais que, lorsqu'elle reçoit le précepte de se connaître, « elle sait avec certitude que ce précepte s'adresse à elle ». En XI, 5, 8, *nisi pars maxima uoluntatis in superioribus atque interioribus habitet...*, ne signifiait pas : « si ce n'est qu'une part très grande de la volonté, etc. », mais que l'âme contrevient à la défense de l'Apôtre de ne pas se conformer à ce siècle (Rom., XII, 2) « si la partie la plus noble de la volonté n'habite en une région plus haute et plus intérieure... » que celle du monde corporel. En XI, 5 : *quid enim non pro suo genere ac pro suo modulo habet similitudinem dei quandoquidem deus fecit omnia bona ualde <...> ?* ne signifiait pas du tout : « elle a une similitude à Dieu ni par son genre ni par son mode... » : Augustin explique que la Trinité de l'homme extérieur n'est pas image de Dieu, car elle a son origine dans la créature la plus imparfaite, mais qu'il y a toutefois en elle quelque ressemblance : « qu'y a-t-il en effet (*quid enim*), demande-t-il alors, qui, selon son degré d'être et selon sa mesure (*pro suo genere ac pro suo modulo*), n'ait (*non habet*) une ressemblance avec Dieu, étant donné que toute œuvre de Dieu est bonne <...> ? »

Bref, s'il n'est pas de traduction absolument impeccable (et le commentaire, du reste, peut bénéficier d'une polysémie textuelle), il faut patiemment l'établir, la polir et la fixer au cours de l'année de préparation.

S'agissant du commentaire, sa valeur dépend évidemment de la traduction. Et si l'on peut avec habileté placer au bon endroit quelques éléments de la doctrine augustinienne, il apparaît vite qu'on ne commente pas un texte qu'on n'a pas su lire. Les candidats ont souvent tâché d'introduire correctement leurs extraits, de les situer, en rappelant certaines

des questions principales du *De Trinitate* pour accéder, par resserrements successifs, au passage qui les concernait. Les meilleurs ont su éviter l'extrême généralité pour se concentrer sur sa singularité problématique et conceptuelle – sans se priver de renvois internes ou externes à l'œuvre. Trop souvent, ce qui travaille le texte et fait son intérêt théorique n'est pas dégagé (quel est son cadre ? sa question ? son enjeu ? Quel est son point de départ, son point d'arrivée ? Quel est son statut, aussi ?).

Le commentaire demande d'abord comme une mise à plat, où l'on s'entend sur ce qui est écrit. Mais il ne s'agit pas de répéter le texte. À cet égard, si la référence régulière au latin est bienvenue (le commentaire ne saurait être un exposé qui décroche de la langue de l'auteur), la citation n'est pas par elle-même une explication. Plusieurs candidats ont bien su développer des notions augustinienne majeures : sur la glu de l'amour, le poids de l'habitude, sur le « *cogito* », le dynamisme de l'imagination, sur l'abstraction, le rapport instrumental au corps, etc. Certains, plaquant un exposé déjà prêt, n'ont pas été attentifs à la dimension paradoxale de l'extrait qu'ils lisaient : s'il est vrai, ainsi, qu'Augustin ne subordonne pas l'âme au sensible, puisque c'est elle, d'elle-même et en elle-même, qui produit les formes, il ne néglige pas une forme de causalité de l'objet vu.

Quand ils évitent l'erreur doctrinale, trop de commentaires restent ternes et s'enferment dans la paraphrase, lorsqu'il faudrait reformuler les thèses et leur donner de l'ampleur. C'est ce qu'ont fait brillamment les meilleurs candidats, qui combinent précision, justesse et envergure. On se rappelle une belle lecture de la trinité *mens, notitia, amor* (en IX, 4, 5), où Augustin défend le modèle périchorétique de l'involution des substances contre le modèle attributiviste accident/sujet des *Catégories* d'Aristote. On pense aussi à un commentaire (X, 6, 8) à la fois minutieux et inspiré concernant l'origine des erreurs de l'âme sur elle-même, une âme littéralement perverse, jouissant de ce qu'il ne faudrait qu'user, s'oubliant dans le sensible sous l'empire de la concupiscence et qui, incapable de porter en elles les corps mêmes, se paie de leurs images.

Nous terminons en saluant l'effort de tous les candidats, espérant que ces remarques et conseils leur soient profitables.

*

Liste des textes proposés

- Livre X, p.325 l.1 (Non itaque uelut...) à p.326 l.26 (uiuit intellegentia.)
- Livre X, p.327 l.28 (Sed quoniam...) à p.328 l.60 (corpore existimant?)
- Livre XI, p.341 l.1 (voluntas uero illa...) à p.342 l.29 (sensibilia sentiantur.)
- Livre X, p.324 l.1 (Ergo e ipsam) à p.325 l.28 (diuersa sunt.)
- Livre IX, p.297 l.27 (Simul etiam admonemur...) à p.298 l.50 (sciens et scientia.)
- Livre X, p.321 l.26 (Et quia illa corpora sunt...) à p.322 l.10 (esse se putat.)
- Livre XI, p.335 l.47 (Haec igitur tria...) à p.336 l.75 (conspecti corporis.)

Livre XI, p.338 l.22 (Quae cum ita sint...) à p. 339 l.151 (cupide aspexit.)
Livre VIII, p.282 l.89 (Non autem ita quaero...) à p.283 l.115 (quid sit iustus animus)
Livre X, p.328 l.61 (Qui omnes non...) à p.329 l.87 (hoc solum ipsa est.)
Livre VIII, p.279 l.1 (Redi ergo mecum) à p.280 l.30 (habemus enim animum.)
Livre XI, p.343 l.12 (Male itaque uiuitur...) à p.344 l.41 (interiecta natura est.)
Livre IX, p.301 l.1 (Sed cum se ipsam) à p.302 l.25 (aut improbamus.)
Livre XI, p.333 l.1 (Nemini dubium est...) à p.334 l.27 (documenta capiamus.)

Texte allemand

Rapport rédigé par M. Emmanuel CATTIN

Candidats présents : 20
Moyenne des notes : 9,15
Répartition des notes :
de 03 à 05 : 3
de 06 à 08 : 4
de 09 à 11 : 9
de 12 à 14 : 4

L'épreuve de texte allemand pour la session 2013 avait été choisie par 20 candidats parmi les admissibles. Il y avait là une confirmation, dans une grande mesure (à la nuance près en effet du nombre plus grand d'admissibles cette année), du renouveau constaté l'an passé pour l'allemand à l'agrégation, et, ainsi, une bonne nouvelle. La moyenne des notes obtenue est, elle aussi, assez élevée. Pourtant l'*Anweisung zum seligen Leben* de Fichte n'a pas donné lieu, comme *Was heißt denken ?* en avait été l'occasion heureuse, à des explications absolument éblouissantes, même si quelques-unes d'entre elles furent incontestablement solides. La raison doit en être à nos yeux cherchée dans le rapport assez lointain des candidats à la pensée de Fichte et à la situation de l'œuvre dans l'idéalisme allemand. Nous y revenons dans un instant.

Il faut cependant commencer par rappeler l'exigence qui prévaut inconditionnellement dans cette épreuve : celle d'une exactitude conceptuelle dans la traduction. S'il s'agit avant tout (et en un sens : *en tout et pour tout*) de rendre justice à la langue, en se montrant attentif *au moindre détail*, particules et conjonctions évidemment comprises, et de présenter ainsi d'abord une traduction *bien faite*, soignée et univoque (qui devra être justifiée, directement ou indirectement, peut-être confrontée à d'autres, parfois sans doute infléchie, mais *seulement* dans le commentaire qui la suivra), à partir de la lecture à voix haute des éléments de la phrase qui seront regroupés et traduits (le passage de la syntaxe allemande à celle du français ne devant pas embarrasser les candidats dans la lecture : qu'ils respectent l'ordre allemand en choisissant, et donc parfois en allant chercher plus loin les groupes dont

le français dans son ordre propre a besoin), les décisions de traduction sont évidemment *déjà philosophiques* et doivent ainsi être directement commandées par la compréhension et la connaissance de l'œuvre : autrement dit elles ne peuvent être improvisées, mais ont leur provenance et trouvent leur assise dans l'étude de la pensée de l'auteur. Ainsi, pour donner immédiatement un exemple, plusieurs possibilités se présentaient pour la difficile *Einsicht* fichtéenne, selon que l'on accentuait l' « unité » ou la « pénétration » de la vue qui s'y déploie. L'attention à la langue est ici la même que l'attention à la pensée. Dans cette mesure, celle d'une rigueur absolue, il va de soi que, sauf exception qui doit être justifiée, l'univocité dans la traduction est requise (une seule traduction pour un même mot, surtout lorsqu'il s'agit d'un concept majeur), particulièrement à l'échelle, qui est ici de mise, d'un extrait assez court. La préoccupation de l'élégance n'est assurément jamais étrangère à l'essentiel : mais il est évident qu'elle ne doit pas porter ombrage à l'exactitude du concept. Si d'ailleurs une langue philosophique peut être belle, elle le devra sans doute surtout à la rigueur qui est la sienne, que la traduction devra impérativement respecter. Par conséquent, nous devons inviter les candidats à ne jamais s'en tenir, dans la préparation assez brève de l'épreuve, à une traduction approximative, mais à *penser déjà clairement la façon dont ils traduisent*. Cela n'est possible que si le travail de la traduction réfléchi a au fond déjà été accompli au long de l'année d'agrégation.

Par la même conséquence, l'explication, conduite en français, ne doit pas pour autant abandonner le texte allemand : au contraire la langue étrangère doit elle-même être rendue présente et déployée dans ses ressources philosophiques, ou selon les difficultés qui rendent peut-être impossible de tout traduire. Il faudra conduire l'épreuve dans un contact infatigable avec le texte original autant qu'avec la traduction choisie, à travers une sorte d'entretien des langues. *L'explication ne cesse pas de traduire*. Les deux moments de l'exercice ne doivent jamais tomber l'un en dehors de l'autre, même s'ils doivent être séparés : traduire et commenter appartiennent ici à une unique démarche de l'esprit au contact de la pensée dans sa langue natale, une autre langue.

L'*Anweisung* présentait alors des difficultés d'une nature assez différente de celles qu'avaient rencontrées les explications de Heidegger lors de la précédente session. Pour l'essentiel, hormis quelques cas où l'allemand n'était malheureusement pas maîtrisé dans sa syntaxe élémentaire, les difficultés ne furent pas de langue. La langue de cet écrit « populaire » n'avait rien d'insurmontable pour celui qui était familier de l'allemand classique. L'allemand de Fichte reste dans ce livre sobre et clair. Quelques concepts plus techniques de la *Wissenschaftslehre* posaient de tout autres problèmes, qui pouvaient et devaient arrêter : *Dasein, Einsicht, das Als, Wesen et Form, Ansicht*, s'ils ne présentaient pas d'insurmontables difficultés de traduction en français, appelaient de façon impérieuse un commentaire prolongé et instruit. C'est en ce point que les explications, même les meilleures d'entre elles, allaient toucher leur première limite. Dans l'ensemble, la *Wissenschaftslehre* sera restée inconnue. *La populäre Darstellung* de l'*Anweisung* ne pouvait

pourtant être elle-même éclairée que par les textes les plus difficiles et les plus ésotériques, ou du moins « privés », de Fichte : à commencer par les plus proches versions de la *Wissenschaftslehre*, celle de 1804 avant tout autre, disponible en français dans la version ancienne de Didier Julia (établie cependant à partir d'un texte original fautif). La version de 1794 qu'avaient consulté (guère davantage) quelques candidats ne pouvaient en aucune façon en tenir lieu. Les candidats sont ainsi dans l'ensemble restés à la surface du texte de l'*Anweisung*, qui ne livre pas à lui seul toutes les clefs de son chiffre, et présente en ce sens une autre sorte de difficulté, moins apparente mais aussi, par là même, peut-être plus délicate à élucider que les exposés pourtant plus abrupts de la *WL*, la face nord de la pensée fichtéenne, tellement difficile qu'il est du moins impossible de passer à côté de la difficulté, ce qui ne veut pas dire encore que l'on y voit clair.

C'était une première limite, mais il y en avait une seconde, qui ne fut pas davantage dépassée, et constitue la vraie raison de notre sentiment en demi-teinte. Il n'était presque pas possible de mesurer la portée du projet fichtéen dans l'*Anweisung* de 1806 sans la confronter à l'écrit schellingien de 1804, *Philosophie und Religion*, auquel elle doit son titre et auquel elle réplique, et à travers celui-ci à toute la pensée schellingienne de l'Identité. Ce n'est qu'à partir de Schelling ainsi que les concepts de *Wesen* et de *Form* pouvaient trouver leur pleine opposition en étant restitués à leur situation philosophique. Mais à vrai dire, si Schelling n'est pas un auteur familier, il était possible d'en aller suivre le destin dans la *Vorrede* de la *Phénoménologie de l'esprit*, un an après l'*Anweisung*, pour comprendre l'ampleur de la résonance de cet étrange duel de l'essence et de la forme. Autrement dit, l'*Anweisung* devait être lue dans la situation philosophique qui était la sienne, celle de l'idéalisme allemand. Il n'était pas requis de connaître tout autant Schelling et Hegel, mais il était nécessaire, pour comprendre Fichte lui-même, d'ouvrir le regard, de se tourner vers ses interlocuteurs, aussi intimidants fussent-ils. C'est l'occasion pour nous de l'indiquer plus clairement : lorsqu'une œuvre est inscrite au programme, il est requis d'en travailler la lettre, et d'abord en la traduisant, mais seule la situation qui est la sienne l'éclairera vraiment dans la singularité de son éclat le plus propre. Ce n'est pas vrai au même degré de tous les livres, sans doute. Mais ces préparatifs seront toujours décisifs lorsque cette œuvre, aussi solitaire soit-elle, se comprend elle-même à l'intérieur d'une configuration philosophique qui lui donne le domaine et la langue dans lesquels elle se tient. S'agissant de Fichte, Schelling et Hegel, si opposés qu'ils furent, la constellation qui les aura rassemblés, quel que soit le nom qu'on décide de lui donner, « idéalisme allemand » ou « philosophie allemande classique », aura projeté dans l'œuvre de chacun la présence, proche ou lointaine, proche et lointaine à la fois, des deux autres. L'agrégation n'est pas ou pas seulement un concours d'histoire de la philosophie. Mais ce n'est pas à dire qu'elle en abdiquerait la rigueur : elle garde en vue, au contraire, d'en assumer sans réserve l'exigence.

*

Liste des textes proposés

- Dritte Vorlesung, p.42 (Dass es nun also sei) à p.43 (und wahrhaftreale Leben an ihm.)
- Vierte Vorlesung, p.53 (Also, das Bewußtsein) à p.53 (in seiner Lebendigkeit)
- Achte Vorlesung, p.107 (Wir haben sonach die beiden Stücke) à p.107 (ist das letzte Licht aufgegangen.)
- Fünfte Vorlesung, p.68 (Die dritte Ansicht der Welt ist) à p.68 (an sich zu bringen vermag.)
- Dritte Vorlesung, p.40 (Um dies weiter auseinanderzusetzen) à p.41 (als vollkommen exakt, einleuchtet.)
- Zehnte Vorlesung, p.137 (Der eben dadurch zu einem inhaltleeren Begriff) à p.138 (endlich klar ausgesprochen.)
- Neunte Vorlesung, p.127 (1.Das in der vorigen Rede) à p.127 (befindliche Freiheit darin aufgeht.)
- Erste Vorlesung, p.7 I (Sein, -Sein, sage ich) à p.8 (sondern nur Ein Sein.)
- Vierte Vorlesung, p.52 (Ferner sagte ich) à p.52 (durchaus Verschiedenes, anzeigt.)
- Fünfte Vorlesung, p.69 (Die vierte Ansicht der Welt ist) à p.70 (sein unmittelbares Leben.)
- Erste Vorlesung, p.12 (Und von nun an überlegen Sie) à p.13 (und die Wahrheit erkennen.)
- Zehnte Vorlesung, p.136 (Ob nun gleich an sich unser Sein) à p.137 (sich zu lieben in uns.)
- Vierte Vorlesung, p.53 (Die Welt hat in ihrem Grundcharakter) à p.54 (ich hier nicht übergehen wollte.)
- Fünfte Vorlesung, p.71 (Die fünfte, und letzte Ansicht) à p.71 (und verständlich geworden ist.)
- Siebente Vorlesung, p.96 (Aller Genuß aber gründet sich) à p.97 (vorzuziehen sei.)
- Dritte Vorlesung, p.41 (Wir haben sonach) à p.42 (wir alle es soeben eingesehen haben.)
- Siebente Vorlesung, p.92 (Alle innere geistige Energie) à p.93 (eine stumpf ausgebreitete Fläche)
- Dritte Vorlesung, p.45 (Schon ist erinnert) à p.45 (auf diesem Wege nie finden wird.)
- Vierte Vorlesung, p.55 (Nun ist der erste und unmittelbare Gegenstand) à p.55 (Einer und derselbe bleibt.)
- Zehnte Vorlesung, p.140 I.17 à p.141 I.1

Texte anglais

Rapport rédigé par M. Michel LE DU

Candidats présents : 90
Moyenne des notes : 8,86
Répartition des notes :
de 03 à 04 : 5
de 05 à 06 : 19
de 07 à 08 : 21

de 09 à 10 : 22
de 11 à 12 : 8
de 13 à 14 : 9
15 : 4
16 : 1
17 : 1

Comme lors des sessions précédentes, l'anglais a, et de très loin, été la langue la plus choisie dans le cadre de l'épreuve d'explication de texte en langue étrangère. Le jury fonde, par conséquent, les conseils et les critiques qui suivent sur un large éventail d'observations. Quelques prestations ont frappé à la fois par la qualité de la traduction et la finesse de l'explication. Mais il est difficile de ne pas insister d'abord sur les défauts récurrents qui affectent un nombre significatif d'épreuves. A vrai dire, certains défauts sont tellement récurrents qu'on les retrouve année après année. Nous allons donc commencer par ces derniers avant d'en venir aux déficiences affectant directement la traduction et l'explication du texte de Berkeley. Nous concluons par l'évocation de prestations parmi celles dont les qualités ont retenu l'attention des examinateurs.

Remarques générales

(1) L'exercice consistant à traduire un extrait d'un ouvrage et à l'expliquer sans dépasser trente minutes demande une maîtrise du temps que seul un entraînement sérieux à l'épreuve, montre en main, pour ainsi dire, permet d'acquérir. Le jury n'a pu que constater que, dans un nombre important d'épreuves, la traduction, notamment parce que les candidats concernés ont un anglais quelque peu hésitant (nous reviendrons sur ce point ensuite), absorbe quasiment la moitié du temps réglementaire, de sorte que l'explication elle-même se trouve réduite à la portion congrue. Ce défaut est aggravé par le fait que beaucoup d'admissibles se lancent dans de longs préalables visant à situer l'extrait proposé. Cette démarche est contre-productive car, outre le fait qu'elle rogne encore davantage le temps consacré à l'explication directe du texte, elle induit une distorsion de l'exercice : nombre d'agrégatifs –inconsciemment- veulent montrer qu'ils connaissent leur auteur (en tout cas l'ouvrage au programme) et cette aspiration prend le pas sur l'effort visant à rendre compte du passage qu'ils ont sous les yeux. Par-dessus le marché, cette manière de procéder conduit à mentionner, de façon quasi-automatique, des thèmes importants de l'ouvrage (dans le cas de Berkeley, la question du scepticisme, par exemple) même en présence de textes où ces thèmes n'ont aucun rôle direct. En résumé, la mise en place initiale doit être brève et synthétique. Il est préférable, tout compte fait, de la placer après la traduction (et non avant). Enfin, les renvois à d'autres parties de l'œuvre doivent être, pour l'essentiel, appelés par le contenu même de l'extrait. En transformant ces derniers en un long préambule, on s'expose à la dérive consistant à « raconter » l'ouvrage au lieu de faire ressortir la singularité d'un passage précis.

(2) Fréquents ont été les candidats oublieux de la consigne -pourtant répétée au début de chaque épreuve- rappelant que la traduction doit se faire « membre de phrase par membre de phrase ». Il est clair que certains admissibles traduisent par phrases entières, notamment afin de contourner les difficultés de langue qui les font hésiter. Procéder ainsi complique la prise de notes par le jury et, surtout, augmente le risque d'omettre des mots au moment du passage au français. Nombre de ces omissions sont anecdotiques, mais certaines portent sur des termes de liaison importants, ce qui conduit inévitablement à des altérations de sens préjudiciables à l'explication.

(3) Par ailleurs, dans nombre de prestations, c'est d'abord le français qui semble défectueux. Le jury valorise évidemment les traductions réfléchies et travaillées qui sortent du mot à mot. Mais à côté de la poignée de prestations qui parviennent à ce genre de résultat, on constate l'existence de traductions qui ne se contentent pas d'être plates, mais témoignent en plus d'un français au mieux stéréotypé, au pire fautif. Ceci est évidemment pour partie à mettre au compte de la nervosité (à l'image de certaines des omissions mentionnées plus haut), mais lorsqu'elles parsèment l'ensemble d'une épreuve, certaines erreurs ou approximations finissent par paraître peu compatibles avec la rigueur d'expression que l'on peut attendre d'un futur professeur de philosophie. Pour le dire autrement, un certain relâchement dans l'expression est acceptable lors d'un échange informel, mais n'est pas à sa place là où l'on juge des qualités d'un futur maître. Ainsi n'est-il pas forcément heureux de dire qu'Hylas et Philonous se situent dans une certaine « séquence » (terme qu'il vaut mieux laisser aux journalistes politiques) ; quant à la formule selon laquelle, à tel ou tel moment, Berkeley « revisite » un argument connu, elle rappelle plutôt la prose d'un critique gastronomique ou littéraire. Enfin, nous ne commenterons pas le fait que nombre de prestations s'achèvent par un triomphant « au final ». Les membres du jury ne vivent pas hors du temps et, par conséquent, ne prétendent pas échapper à tous les tics linguistiques du moment. Néanmoins, il est difficile de ne pas relever que nombre d'épreuves révèlent une certaine pauvreté de vocabulaire, ce qui contribue beaucoup à les rendre uniformes.

(4) Il convient de rappeler également, pour en finir avec ces considérations de forme, qu'une majorité de candidat arrive devant le jury non seulement avec une traduction intégralement rédigée (ce qui peut se défendre) mais également avec un commentaire largement écrit. On peut saluer l'exploit consistant, en une heure et trente minutes de préparation, à rédiger un tel nombre de pages. On peut aussi comprendre que dans l'état d'anxiété qui est le leur, certains admissibles choisissent de se retrancher derrière un texte qu'ils se bornent à lire. Cette démarche présente toutefois plusieurs inconvénients. Il est difficile, d'abord, en procédant ainsi, de capter l'attention d'un auditoire, ce qui est fâcheux, en particulier dans le cadre d'un concours de recrutement de professeurs. Ensuite, procéder ainsi encourage la production d'un discours parallèle au texte et, partant, le travers déjà signalé consistant à raconter ce que dit l'ouvrage.

Remarques sur la langue anglaise

(1) Une petite minorité d'admissibles se signale à l'attention par une langue gravement lacunaire, le premier symptôme de cette insuffisance étant une prononciation déplorable. Il ne s'agit pas de juger l'accent pour lui-même, mais de souligner ce qu'il révèle : certains candidats ont pratiqué l'anglais par le passé mais (1) n'ont plus guère que des réminiscences de ce qu'ils ont pu apprendre, notamment dans le secondaire (2) n'ont pas acquis l'habitude, au fil de leurs études supérieures, de lire dans cette langue (ce qui est fâcheux dans la mesure où l'anglais est devenu, dans la quasi-totalité des disciplines scientifiques, le médium dominant des échanges académiques). Les agrégatifs réunissant ces deux caractéristiques donnent souvent le sentiment de s'être remis à l'anglais sur le tard, pour les besoins de l'épreuve. A ces candidats visiblement très en-deçà du degré de maîtrise requis pour aborder sereinement l'oral, on ne peut que recommander une préparation culturelle allant au-delà de l'étude du texte au programme : il n'est pas interdit, pendant l'année qui précède, de lire d'autres livres en anglais, d'écouter des œuvres dans cette langue, ne serait-ce que dans le but d'acquérir la familiarité requise pour éviter une traduction laborieuse et trébuchante.

(2) Un deuxième lot d'admissibles (le plus nombreux) se signale par une maîtrise honorable, mais qui ne les met toutefois pas à l'abri d'un certain nombre d'erreurs portant à l'occasion sur des termes, locutions et constructions que l'on peut pourtant tenir pour banales comme « though », « to beg the question » ou encore « the former ... the latter ». Ces erreurs sont d'autant plus frappantes qu'elles accompagnent des explications tout à fait honnêtes. Ajoutons que la langue de Berkeley, notamment dans cet ouvrage à vocation exotérique, n'était pas de nature à compliquer la tâche des candidats : en dehors de quelques archaïsmes, au demeurant répertoriés dans l'édition en circulation dans le cadre du concours, elle ne présente pas de difficulté majeure.

(3) Une minorité de prestations allie la précision dans la traduction à une analyse attentive du texte. Les performances de ces candidats montrent à quel point la réussite dépend de la patience et du soin apporté à la préparation de l'épreuve.

Remarques sur la connaissance du texte de Berkeley

(1) A l'évidence, quasiment tous les candidats ont fait l'effort de lire le texte et le jury s'est rarement trouvé confronté à des improvisations totales. Mais, outre le fait que leur connaissance du texte a parfois détourné certains agrégatifs des objectifs de l'épreuve, comme cela a été signalé plus haut, le jury s'est souvent trouvé confronté à des candidats dont la préparation se limitait à la lecture de l'ouvrage, lecture à laquelle venait parfois s'ajouter une connaissance manifeste des *Principes de la connaissance humaine* et de la *Théorie nouvelle de la vision*. Malheureusement, passées ces références louables, les connaissances historiques des candidats ont souvent paru ténues. Locke a été la première victime de ce manque de perspective en histoire de la philosophie. Il était difficile d'étudier

sérieusement les trois dialogues sans s'apercevoir qu'Hylas y est fréquemment le porteur des arguments lockéens, mais finalement peu de candidats en ont tiré la conséquence qu'une étude sérieuse de *l'Essai sur l'entendement humain* était requise : beaucoup de références à cet auteur portaient les stigmates d'une acquisition hâtive. Cela s'est vu notamment au fait que certains admissibles ont télescopé trois distinctions de *l'Essai*, celle entre qualité premières et secondes, celle entre essence nominale et essence réelle, celle, enfin, entre substance et qualité. D'où l'interprétation insoutenable avancée notamment par un candidat et qui concluait que les qualités premières sont forcément cachées. Dans le même ordre d'idées, l'évocation du Descartes du morceau de cire dans le but d'illustrer la première de ces dichotomies est apparue au jury comme le signe d'une culture philosophique superficielle. Ajoutons, au passage, que Bayle aurait également pu être évoqué à propos de cette même distinction et ne l'a jamais été.

(2) Un certain nombre de références à des philosophes contemporains étaient envisageables en relation avec le commentaire des trois dialogues. On pouvait se servir de ces références soit pour critiquer, soit pour suggérer, tout à l'inverse, un rapprochement. Le moins que l'on puisse dire est que les candidats se sont rarement montrés critiques vis-à-vis des raisonnements de Berkeley, peut-être par prudence excessive. Un seul candidat a exprimé sa perplexité devant une pirouette argumentative de Philonous et expliqué qu'il ne voyait pas comment Berkeley pouvait parvenir à sa conclusion. Ce sont donc les rapprochements qui ont été privilégiés par les agrégatifs, et notamment par ceux désireux de situer l'évêque de Cloyne par rapport à l'agenda philosophique contemporain. Wittgenstein, de ce point de vue, a été l'auteur le plus sollicité, tout particulièrement en relation avec les passages où Berkeley caractérise les mots comme étant *of arbitrary imposition*, et la signification en termes d'usage. Outre le fait que cette lecture du grand viennois est un peu convenue, voire paresseuse, elle a conduit différents candidats lancés sur cette thématique à scotomiser les aperçus métaphysiques qui entourent chez Berkeley ces considérations (à l'image, par exemple, du texte de la p. 130, lequel, sitôt rappelé l'arbitraire du langage, enchaîne sur l'idée selon laquelle *men are used to apply the word « same » where no distinction or variety is perceived*, idée qui aurait demandé, à tout le moins, un commentaire). On se rappellera au passage qu'un proche disciple de Wittgenstein, O. K. Bouwsma consacra une partie non négligeable de son travail à la critique des conceptions de Berkeley et ceci suggère que, quitte à s'appuyer sur le premier de ces deux auteurs, (ce qui n'avait rien d'indispensable) il aurait été plus intéressant et plus prometteur d'exploiter sa critique du mentalisme.

Conclusion

Ces remarques ne doivent pas dissimuler le fait que nombre de prestations, quoique affectées de différents défauts, ont fait montre de la rigueur et de l'attention au texte. C'est ce qui a permis au jury d'attribuer, dans un nombre appréciable de cas, des notes supérieures ou égales à la moyenne. Enfin certains exposés se sont avérés tout à fait

excellents et stimulants à écouter. Confrontée au texte des pages 86-87 une candidate a produit une explication vivante, nourrie par des références précises, notamment à *Théorie nouvelle de la vision* et à Molyneux, et souligné avec justesse que la distance, dans le contexte de l'ouvrage de Berkeley, devait être comprise comme l'ensemble des idées qui séparent des idées. La même candidate a également su mettre en avant le rôle de l'habitude ainsi que l'assimilation de la distance à un temps séparant du contact tactile avec l'objet. Le texte des pages 142-143 a fait également l'objet d'une traduction quasiment impeccable et d'une présentation claire, précise et informée. Ces excellentes prestations, de même que celles qui, quoiqu'imparfaites, manifestent à différents degrés de la pénétration et de la rigueur d'analyse donnent son sens au concours et montrent qu'il faut s'engager, bien en amont de l'oral, dans une préparation détaillée.

Liste des textes proposés

- Third Dialogue, p.133 (Hyl.it is in a vain to dispute about...) à p.134 (only can tell.)
- First Dialogue, p.70 l.25 à p.71 l.26
- First Dialogue, p.79 (Hyl.You need say no more on this head.) à p.80 (that unthinking substance.)
- First Dialogue, p. 59 (Hyl. Hold, Philonous I have been a little out in my definition...) à p. 60 (Hyl. Right.)
- First Dialogue, p. 82 l.5 à p. 82 l.8
- First Dialogue, p. 65 (Hyl. Hold on, Philonous, I now see what it was...) à p. 66 (Hyl. I acknowledge that I do not know how.)
- First Dialogue, p. 61 (Phil. I speak with regard to sensible things only...) à p. 62 (Hyl. It seems so.)
- First Dialogue, p.71 l.24 à p.72 l.25
- First Dialogue, p. 77 (Phil. Pray what is that distinguishes one motion...) à p. 78 (abstracted ideas of extension.)
- Third Dialogue, p. 120 (Hyl.But denying matter, Philonous, or corporeal substance...) à p. 121 (fond of.)
- First Dialogue, p. 90 (Which are material objects in themselves) à p. 91 (color, or comment whatsoever, why do you not produce it?)
- Second Dialogue, p. 101 (Hyl. There is indeed something in what you say.) à p. 102 (all sensible qualities qualities, even extension itself.)
- Third Dialogue, p. 113 (Hyl. I agree with you...) à p. 114 (things I actually see and feel.)
- Second Dialogue, p. 95 (Phil. Look! Are not the fields covered with a delightful verdure?) à p. 96 (not be thought extravagantly absurd by all men of sense.)
- Third Dialogue, p. 126 (Hyl. But the novelty, Philonous, the novelty!) à p. 127 (Christian country.)

- Third Dialogue, p.134 l.30 à p.135 l.29
- Second Dialogue, p. 100 (How often must I inculcate the same thing?) à p. 101 (be termed “matter”.)
- Third Dialogue, p. 121 l.16 à p. 122 l.9
- Third Dialogue, p. 112 (Phil. But are you all this while in earnest ?) à p. 113 (I say ?)
- Third Dialogue, p. 130 l.1 à p. 130 l.40
- Third Dialogue, p. 115 (Hyl. Since, therefore, you have no idea of the mind of God) à p. 116 (the Deity.)
- Third Dialogue, p. 140 (Hyl. I agree to all you have now said...) à p. 141 (Hyl. You have satisfied me, Philonous.)
- Third Dialogue, p. 119 (Hyl. But still, Philonous, you hold...) à p. 119 (needless to confirm it by citations.)
- Third Dialogue, p. 130 (Take this further...) à p. 131 (can be sure it exists.)
- Third Dialogue, p. 139 l.26 à p. 140 l.26
- First Dialogue, p. 83 (Phil. Whatever, therefore you suppose) à p. 84 (something which you cannot conceive.)
- First Dialogue, p. 87 (Hyl. To speak the truth, Philonous, I think there are two kinds...) à p. 88 (Hyl. It should.)
- Third Dialogue, p. 131 (Hyl. But what would you say, Philonous, if I should bring...) à p. 132 (original sense.)
- First dialogue, p. 78 (Phil. Can you even separate) à p. 79 (Hyl. It should seem so.)
- First Dialogue, p. 77 (Hyl. It is just come into my head, Philonous, that I have somewhere heart) à p. 78 (Hyl to confess ingenuously, I cannot.)
- Third Dialogue, p. 127 (Hyl. You say you believe your senses...) à p. 128 (without any regard to speculation.)
- Third Dialogue, p. 127 (Hyl. For the difficulties other opinions may be liable to...) à p. 128 (different from the former.)
- Third Dialogue, p. 118 (Hyl. Yes, Phylonous, I grant the existence...) à p. 119 (that you perceive.)
- First Dialogue, p. 66 (Phil. In the next place) à p. 67 (a senseless substance existing without the mind.)
- First Dialogue, p. 75 (Figures and extension being dispatched) à p. 76 (you have denied them all to have any real existence.)
- First Dialogue, p.84 (Hyl. I was wrong I own) à p.85 (existing independent and out of all minds whatsoever?)
- Third Dialogue, p. 120 (Hyl. You are not aware, Philonous, that in making God...) à p. 120 (acquiesce in the determination of any indifferent person.)
- First Dialogue, p. 88 (Phil. Consequently, it will not follow from that instance...) à p. 89 (either to mine or your own understanding.)
- First Dialogue, p. 89 (Phil. My aim is only to learn from you) à p. 90 (I do not know what to

say to this.)

- First Dialogue, p. 86 (Hyl. True, but besides all that...) à p. 87 (Hyl. I do not know what to answer.)
- First Dialogue, p. 60 (Phil. It seems, then...) à p. 61 (Hyl. To exist is one thing, and to be perceived is another.)
- Second Dialogue, p. 96 (Hyl. Other men may think as they please...) à p. 97 (...from a most evident principle, of the being of God.)
- Third Dialogue, p. 141 (Phil. But to arm you against all future objections...) à p. 142 (your own notions.)
- Second Dialogue, p. 99 (The things, I say immediately perceived, are ideas or sensations...) à p. 100 (and what this matter is in your present sense of it.)
- Second Dialogue, p. 98 (Hyl. It cannot be denied there is something highly serviceable...) à p. 99 (absolute external world which I deny.)
- Second Dialogue, p. 94 (Hyl. it is supposed the soul makes her residence...) à p. 94 (Hyl. I begin to suspect my hypothesis.)
- Third Dialogue, p. 125 (Phil. What do you mean, Hylas...) à p. 126 (that I tell you I do not suppose that God has deceived mankind at all.)
- First Dialogue, p. 62 (Phil. Again, try in your thoughts...) à p. 63 (Hyl. So it seems.)
- Third Dialogue, p. 143 (Hyl. Well, but, Philonous...) à p. 144 (...the substance of what I advance.)
- Third Dialogue, p. 129 (Hyl. I own I can make nothing...) à p. 130 (...consist in a sound?)
- First Dialogue, p. 82 (Hyl. I acknowledge, Philonous, that, upon a fair)
- Third Dialogue, p. 128 (Phil. It is your opinion the ideas we perceive by our senses are not real...) à p. 129 (they are perceived by many.)
- Second Dialogue, p. 99 (Hyl. But what do you say...) à p. 99 (Hyl. Without doubt.)
- Second Dialogue, p. 94 (Phil. Sensible things are all immediately perceivable) à p. 95 (Hyl. It is too plain to be denied.)
- Third Dialogue, p. 111 (Phil. Tell me, Hylas,) à p. 112 (conversant about.)
- Second Dialogue, p. 106 (Phil. Continue, good Hylas,) à p. 107 (should be treated.)
- Third Dialogue, p. 122 (Hyl. After all, it seems our dispute) à p. 123 (speech a spirit)
- First Dialogue, p. 57 (Hyl. I was considering the odd fate...) à p. 58 (to reject the contrary opinion.)
- Third Dialogue, p. 133 (Hyl. You have, I own, satisfied me in this point.) à p. 133 (Moses into our dispute.)
- First Dialogue, p. 68 (And after the concessions already made) à p. 69 (Phil. I wish you would make me understand it, too.)
- Second Dialogue, p. 107 (Hyl. To deal frankly with you, Philonous...) à p. 108 (you.)
- Second Dialogue, p. 108 (Hyl. Upon the whole...) à p. 109 (anyone else understands it in.)
- First Dialogue, p. 72 (Phil. Colors, then, in the vulgar sense...) à p. 73 (...to think they too exist only in the mind).

- Second Dialogue, p. 109 (Hyl. I thought philosophers might be allowed) à p. 110 (Phil. I will not fail to attend you.)
- Second Dialogue, p. 93 (Hyl. I assure you, I have done nothing...) à p. 94 (of that primary idea or brain itself.)
- First Dialogue, p. 69 l.26 à p. 70 l.28
- First Dialogue, p. 67 (Hyl. You must distinguish, between sound) à p. 68 (contrary to nature and the truth of things.)
- Third Dialogue, p. 137 (Phil. Ought the historical part of Scripture be understood...) à p. 138 (Hyl. I own, Philonous, I think it does not.)
- First Dialogue, p. 80 (I see you have no mind...) à p. 81 (And is not this a plain contradiction.)
- First Dialogue, p. 63 (Phil. Since, therefore, as well those degrees of heat...) à p. 64 (granted that no true principle leads to an absurdity.)
- First Dialogue, p. 76 (Hyl. I wonder, Philonous, if what...) à p. 77 (absolute motion abstracted from them does not.)
- Second Dialogue, p. 102 l.29 à p.103 l.29
- Third Dialogue, p. 143 (For, after all, the controversy about matter...) à p. 144 (...a certain point, bring men back to common sense.)
- First Dialogue, p. 73 l.22 à p. 74 l.25.
- Third Dialogue, p. 114 (Hyl. So fast, Philonous...) à p. 115 (God-though indeed extremely inadequate.)
- Third Dialogue, p. 117 (Notwithstanding all you have said...) à p. 118 (says, has no being.)
- Third Dialogue, p. 142 (Hyl. I must need own, Philonous, nothing seems to have kept me...) à p. 143 (common sense of making and Holy Scriptures as yours.)
- Second Dialogue, p. 105 (Phil. Do you not at length perceived that I all these different acceptations...) à p. 105 (What that I do not need indeed pretend to determine.)
- Third Dialogue, p. 112 (Phil. It seems, then we are...) à p. 113 (...all these extravagances by the belief of material substance.)
- Third Dialogue, p. 116 (Hyl. You say your own soul supplies you with some sort of...) à p. 117 (...but know it by reflection.)
- First Dialogue, p. 74 (Phil. But from what you have laid down it follows) à p. 75 (does not perceive it.)
- Second Dialogue, p. 97 (Hyl. But so long as we all believe the same thing...) à p. 98 (notion to allow it a real existence.)
- Second Dialogue, p. 104 (Hyl. I will no longer maintain that matter is an instrument.) à p. 105 (seeming now altogether as groundless as the rest.)
- First Dialogue, p. 58 (Hyl. I am glad to find there was nothing) à p. 59 (as you in your affirmation.)
- Third Dialogue, p. 123 (Hyl. And now I warrant you think....) à p. 124 (where there is none.)
- Second Dialogue, p. 105 (Phil. I do not expect you should define exactly the nature...) à p.

106 (I know not what is meant by its existence or how it exists.)

- Third Dialogue, p. 124 (Hyl. But all this while...) à p. 125 (Hyl. It is.)

- First Dialogue, p. 85 (Phil. Is it not a great contradiction...) p. 86 (the mind.)

- First Dialogue, p. 65 (Hyl. But, after all, can anything be more absurd...) à p. 65 (that is, pleasure and pain, agree to them.)

- Third Dialogue, p. 135 (Hyl. What shall we make then of the creation?) à p. 136 (you have now objected.)

Texte italien

Rapport rédigé par M. Philippe AUDEGEAN

Candidats présents : 7

Moyenne des notes : 11,29

Répartition des notes :

06 : 1

08 : 1

09 : 1

10 : 1

13 : 1

15 : 1

18 : 1

Sept candidats admissibles ont choisi cette année le texte italien. Les notes se sont échelonnées de 6 à 18 et la moyenne de l'épreuve se situe à 11,2 : moyenne plutôt élevée, qui reflète un bon travail de préparation sur les textes difficiles de Gramsci. Le jury a cru percevoir dans certains exposés la marque d'un intérêt authentique pour cette pensée originale et profonde : cette impression, fondée ou non, est bien entendu à ranger au chapitre des satisfactions.

1) Au chapitre des insatisfactions, il faut cependant tout de suite évoquer la qualité moyenne de la plupart des traductions. Tant que le texte était relativement facile – et, fort heureusement, c'était quand même assez souvent le cas –, tant que sa compréhension n'exigeait qu'une connaissance moyenne de l'italien, les versions françaises proposées étaient justes, correctes, parfois même élégantes. Mais la moindre difficulté faisait aussitôt chuter les candidats, ce qui en disait long sur leur niveau réel de maîtrise de l'italien.

Voici les exemples les plus révélateurs, à titre d'illustrations qui valent comme autant de mises en garde :

- certains termes pourtant communs ont fait l’objet de contresens : *fiducia* a été traduit par « fidélité », *macerie* par « fortifications » ;
- de nombreux faux-amis ont fait trébucher les candidats : *astuzia*, *compostezza*, *determinato* (dont les occurrences chez Gramsci pouvaient certes être traduites par « déterminé » – au sens que possède cet adjectif dans une expression comme « une quantité déterminée » –, mais qui a entraîné certains candidats vers l’idée – totalement absente – de conditionnement), *dominio* (terme récurrent chez Gramsci, mais qu’un candidat a néanmoins traduit par « domaine »), *finalmente*, *pertanto* (traduit par « pour autant que », ce qui montre une maîtrise insuffisante de l’expression des relations logiques en italien), *senso* (*nel senso di* « *distinzione* » ne voulait pas dire « au sens de “distinction” », mais « dans le sentiment de “distinction” »), *sgradevoli* (traduit par « dégradants ») ;
- enfin, certaines règles et tournures grammaticales ne sont manifestement pas connues : la préposition *per* a systématiquement été traduite par « pour », même dans les cas où elle signifiait « à cause de », « en raison de » ; *gli stessi tecnici* a été traduit par « les mêmes techniciens », alors qu’il fallait comprendre, dans le contexte, « les techniciens eux-mêmes » ; *gli Stati più avanzati* ne sont pas les « États plus avancés », mais les « États les plus avancés » ; l’adverbe *come*, dans *Si può osservare come...*, ne saurait être traduit par « comme », mais simplement par « que » (ou éventuellement, dans certains cas, par « combien ») ; *viene assunto a* ne signifie pas « est assumé par », mais « est élevé au rang de » ; *ogni gruppo che si sviluppa verso il dominio* ne peut être traduit par « tout groupe qui se développe en opposition au pouvoir dominant », puisque l’expression signifie « tout groupe qui devient dominant, qui se développe en direction de la domination », etc.

On recommande donc aux candidats de se préparer à l’épreuve en se confrontant avec précision aux difficultés linguistiques du texte inscrit au programme. Seul ce travail minutieux de lecture et d’élucidation, accompagné d’exercices réguliers de traduction « en temps réel », permettra de compenser d’éventuelles lacunes dans la maîtrise de la langue italienne.

2) En écoutant les explications de texte consécutives à l’exercice de traduction par groupes de mots, le jury s’est réjoui de constater que les candidats avaient acquis des connaissances parfois solides sur les principaux concepts du discours philosophique de Gramsci. De bonnes notes, parfois même excellentes, ont été décernées à ceux qui ont su faire un bon usage de ces connaissances en concentrant leur attention sur les quelques concepts présents dans le passage à expliquer ou utiles pour le comprendre.

Rappelons néanmoins à cet égard qu’une bonne explication, après avoir dégagé en introduction les enjeux philosophiques du texte et analysé son argumentation en en marquant fermement les grands moments, doit éclairer cette argumentation en définissant le sens et la fonction des concepts qui la structurent. Or, certains candidats n’ont pas su

résister à la tentation de prétendre expliquer le texte en faisant appel à un très grand nombre de concepts gramsciens dont la plupart faisaient inexorablement glisser le commentaire vers le hors-sujet. La question des « intellectuels » ou le concept d'« hégémonie » ne sont en effet pas forcément évoqués dans tous les textes de Gramsci. Défaut d'autant plus regrettable qu'il portait souvent les candidats à perdre de vue la logique même de l'argumentation du texte et à commettre ainsi des contresens.

3) Un autre motif « mixte » de satisfaction *et* d'insatisfaction concerne le dialogue que Gramsci entretient, explicitement ou non, avec certains auteurs antérieurs et contemporains (Machiavel, Hegel, la tradition marxiste, notamment italienne et soviétique, Benedetto Croce, etc.). Là encore, le jury félicite les candidats pour les connaissances acquises dans ce domaine et leur souci de mise en perspective historique.

La plupart des candidats ont ainsi voulu éclairer le texte en se référant à Marx et à Engels. Cependant, comme nous le faisons déjà remarquer l'année dernière à propos des auteurs évoqués pour expliquer les textes de Castiglione, ces références ont trop souvent manqué de précision. Trop souvent, elles étaient trop nombreuses et trop allusives pour engager un véritable travail de confrontation critique et conceptuelle permettant d'éclairer le texte de Gramsci. Il était par exemple opportun d'évoquer le nom de Hegel à propos du concept de « société civile » ; mais encore fallait-il rappeler que Gramsci définit ce concept d'une manière qui le distingue de Hegel et de Marx : seul un rappel précis sur le concept hégélien pouvait donc utilement éclairer le texte de Gramsci. Autre exemple : lorsque Gramsci soutient que, dans l'histoire du marxisme, le déterminisme a exercé la fonction d'une idéologie et qu'il a agi comme « une forme de religion et d'excitant » à la manière dont agissent certains stupéfiants, il était sans doute opportun d'évoquer l'image marxiste de l'opium du peuple. Mais encore fallait-il ajouter que Gramsci dit exactement le contraire, ou inverse le sens de la formule, puisque l'opium, comme on sait, ne provoque aucune excitation ni aucune incitation à l'action, mais au contraire un assoupissement des facultés critiques.

En règle générale, on recommande donc aux candidats de ne pas multiplier sans nécessité les références externes à d'autres passages (du même auteur ou d'autres auteurs), surtout lorsque les passages évoqués sont très connus et attendus (comme c'était tout de même souvent le cas). Comme l'année dernière, on rappelle que ces références externes doivent obéir à deux conditions : elles doivent être *précises* et *permettre d'éclairer le texte expliqué*.

4) Une autre difficulté du texte inscrit cette année au programme provenait des connaissances historiques nécessaires à sa bonne intelligence (le Risorgimento, la Révolution russe, le contexte immédiat de la fin des années 20 et du début des années 30). Là encore, le jury s'est réjoui de l'effort fourni par les candidats pour s'appropriier ces connaissances. Il a cependant regretté que les candidats n'aient pas tous pris la mesure du caractère avant tout *stratégique* des textes de Gramsci. En prison, Gramsci ne cherche pas la consolation des

vérités éternelles, mais continue de vouloir changer le monde avec les seuls instruments désormais à sa disposition : sa plume, ses « cahiers ». Tous ses textes, y compris les plus apparemment universels (« Tous les hommes sont des intellectuels... ») sont animés par un souci pratique (en l'occurrence, orienter la lutte présente non seulement comme lutte de classes sur le terrain économique, mais comme lutte culturelle seule à même de préparer les conditions d'une révolution socialiste). On croit parfois que cette dimension stratégique des textes de Gramsci doit être gommée ou mise entre parenthèses pour faire apparaître leur contenu philosophique. Or c'est le contraire qui est vrai : c'est en comprenant leur portée pratique qu'on accède à leur contenu le plus philosophique. Ainsi, par exemple, en expliquant les textes de Gramsci sur le fascisme, il ne fallait pas les réduire à une tentative de « définition », puisque leur objet premier consiste à déterminer quelles sont les conditions imposées à la lutte sociale par le régime de Mussolini. Un examen précis de ces conditions permettait non seulement de faire apparaître l'originalité de la définition gramscienne du fascisme, mais aussi de donner leur véritable densité philosophique aux concepts célèbres de guerre de position et de guerre de mouvement.

5) On ajoutera enfin à ces remarques une recommandation méthodologique plus précise. Comme l'année dernière, les introductions ont souvent été un moment peu réussi de l'explication. Elles étaient en effet trop longues : au lieu de se concentrer sur l'enjeu philosophique du seul passage à expliquer, elles se perdaient parfois en longs rappels sur la philosophie et la conceptualité de Gramsci en général. Or, ce défaut a souvent amené les candidats à manquer de temps pour expliquer certains aspects importants, parfois même décisifs, du passage à expliquer. On conseille donc aux candidats de s'entraîner régulièrement à l'exercice en veillant à introduire le texte clairement et fermement, mais point trop longuement, de manière à se donner le temps d'expliquer les principaux éléments du texte avec la précision voulue.

*

Liste des textes proposés

- p. 263 (Il rapporto tra gli intellettuali) à p. 264 (approssimazione concreta della realtà.)
- p. 250 (Si può osservare come) à p. 251 (ma come necessità attuale.)
- p. 229 (Per la filosofia della praxis le ideologie) à p. 230 (nello stesso divenire storico.)
- p. 261 (Quali sono i limiti "massimi") à p. 262 (i propri intellettuali organici.)
- p. 247 (L'uomo attivo di massa) à p. 248 (ancora ristretti, critica.)
- p. 316 (Forse non è senza significato) à p. 317 (per l'Europa, è il fascismo.)
- p. 304 (Gli stessi tecnici militari) à p. 305 (con lo spiegarle.)

Bilan de l'admission

Les principales données statistiques pour les 60 admis sont les suivantes :

1. *Répartition par sexe* : 14 femmes, 46 hommes

2. *Répartition par académie* :

Bordeaux : 1

Clermont-Ferrand : 1

Dijon : 1

Grenoble : 1

Lille : 2

Lyon : 10

Montpellier : 2

Poitiers : 1

Rennes : 1

Strasbourg : 1

Toulouse : 2

Nantes : 1

Amiens : 1

Nice : 1

Paris-Créteil-Versailles : 34

3. *Répartition par catégorie* :

Elèves des E.N.S. : 15

Etudiants : 32

Enseignant CPE-COP- Stagiaire : 1

Enseignants titulaires M.E.N. : 7

Agent non-titulaire du M.E.N. : 2

Agent fonction publique Etat autres Ministères : 1

Agent hors fonction publique/sans emploi : 2

ANNEXE
PROGRAMME DE LA SESSION 2014

ECRIT

2ème épreuve. Composition de philosophie se rapportant à une notion ou à un couple ou groupe de notions.

La négation

3ème épreuve. Épreuve d'histoire de la philosophie.

Les atomistes de l'Antiquité

Descartes

ORAL

1ère leçon. Domaine : **La politique**

TEXTES FRANÇAIS OU TRADUITS EN FRANÇAIS

Maine de Biran, *Mémoire sur la décomposition de la pensée (Version couronnée)*, Oeuvres, Tome III, Paris, Vrin, 1988, 1ère partie et 2ème partie, Sections 1 et 2 (p.17-231).

Raymond Ruyer, *Néo-finalisme*, Paris, PUF, 2012.

TEXTE GREC

Aristotelis Ars rhetorica, édition W. D. Ross, Oxford, Clarendon Press, 1959, livre II.

TEXTE LATIN

Pietro Pomponazzi, *Tractatus de Immortalitate animae (Traité de l'immortalité de l'âme)*, Paris, Les Belles Lettres, 2012.

TEXTE ALLEMAND

Walter Benjamin, *Sprache und Geschichte. Philosophische Essays*, Stuttgart, Philipp Reclam, 2010 : "Die Aufgabe des Übersetzers" (p. 50-64), "Über das mimetische Vermögen", "Schicksal und Charakter", "Zur Kritik der Gewalt", "Theologisch-politisches Fragment", "Erfahrung und Armut", "Über den Begriff der Geschichte" (p. 91-154).

TEXTE ANGLAIS

Elizabeth Anscombe, *Intention*, Harvard University Press, 2000.

TEXTE ARABE

Ibn Rušd (Averroès), *Kitāb fasl al-maqāl (Discours Décisif)*, texte arabe dans l'édition bilingue, Paris, GF-Flammarion, 1996.

TEXTE ITALIEN

Luigi Pareyson, *Verità e interpretazione*, Milan, Mursia, 1971, Introduction, parties 1 (« Verità e storia ») et 2 (« Verità e ideologia »), p.15-187.